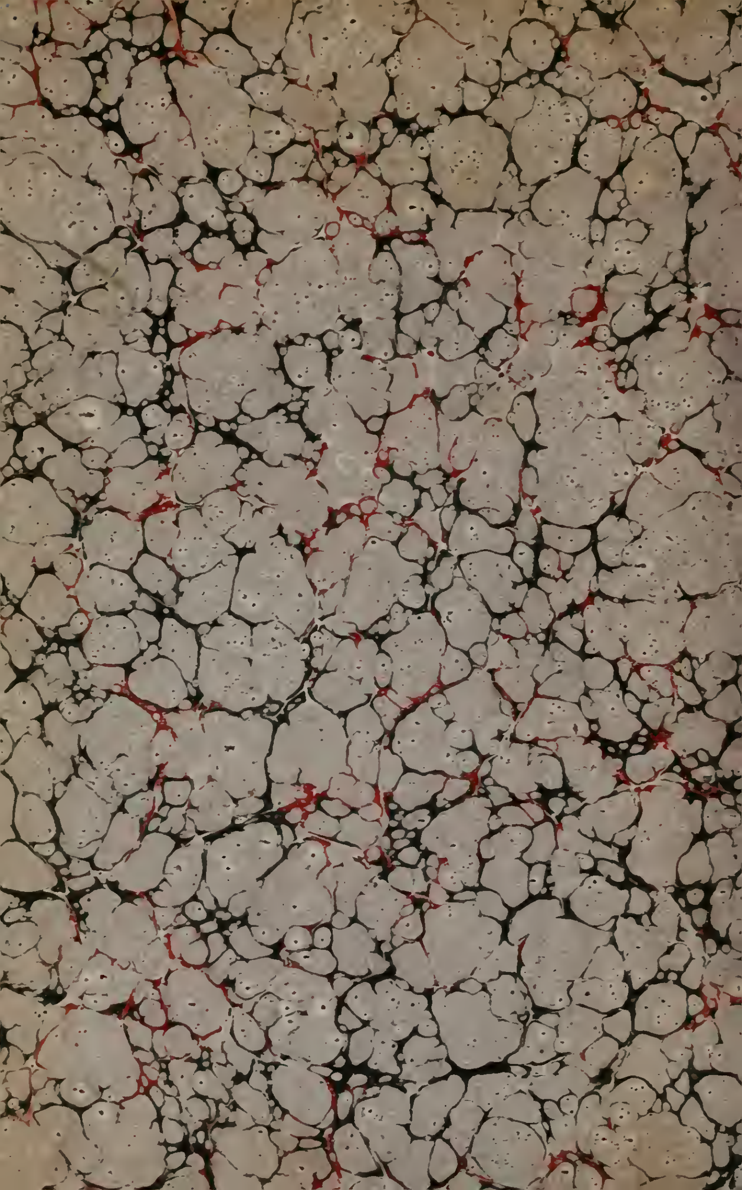
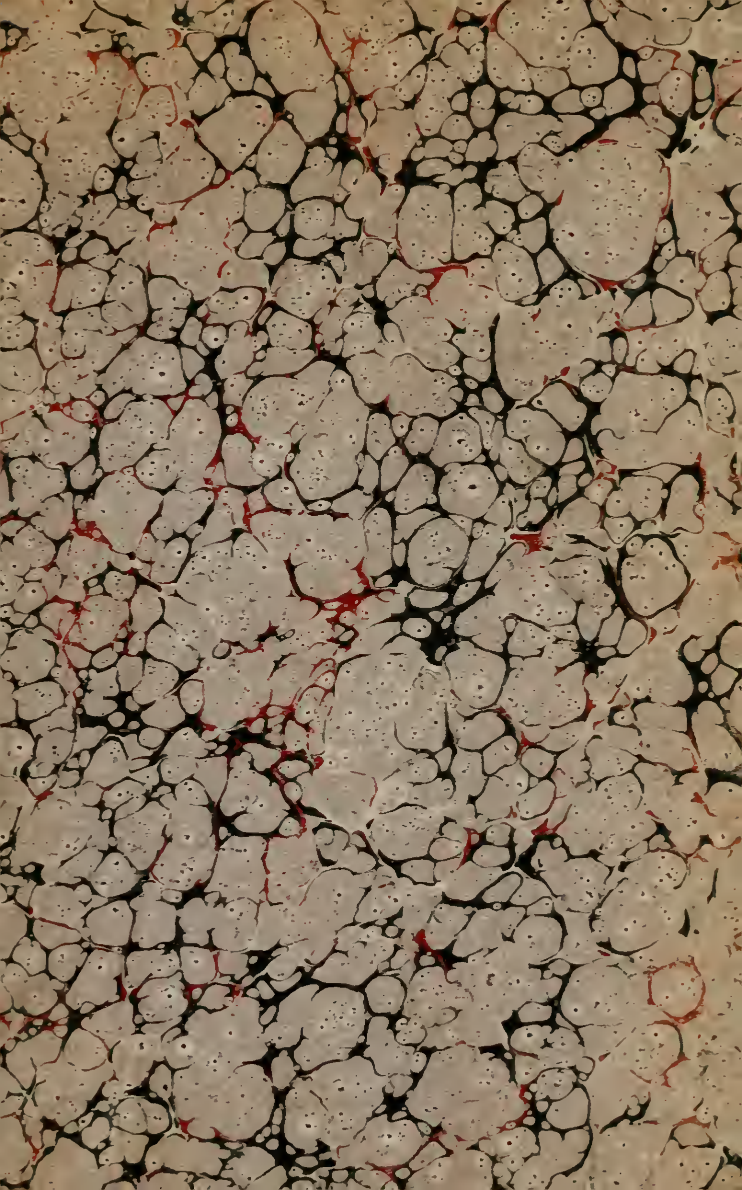




PQ
2446
.J8
1845
v.1
SMRS

LE

JUIF ERRANT.

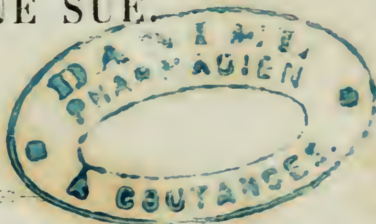
IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

LE

JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SUE.



TOME PREMIER.

PARIS

PAULIN, ÉDITEUR.

RUE RICHELIEU, 60.

1845

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lejuiferra01suee

PROLOGUE.

LES DEUX MONDES.

L'océan Polaire entoure d'une ceinture de glace éternelle les bords déserts de la Sibérie et de l'Amérique du Nord !... ces dernières limites des deux mondes, que sépare l'étroit canal de *Behring*.

Le mois de septembre touche à sa fin.

L'équinoxe a ramené les ténèbres et les tourmentes boréales ; la nuit va bientôt remplacer un de ces jours polaires si courts, si lugubres...

Le ciel, d'un bleu sombre violacé, est faiblement éclairé par un soleil sans chaleur, dont le disque blafard, à peine élevé au-dessus de l'horizon, pâlit devant l'éblouissant éclat de la neige, qui couvre à perte de vue l'immensité des steppes.

Au nord, ce désert est borné par une côte hérissée de roches noires, gigantesques : au pied de leur entassement titanique, est enchaîné cet océan pétrifié, qui a pour vagues immobiles de grandes chaînes de montagnes de glace, dont les cimes bleuâtres disparaissent au loin dans une brume neigeuse...

A l'est, entre les deux pointes du cap *Oulikine*, confin oriental de la Sibérie, on aperçoit une ligne d'un vert obscur, où la mer charrie lentement d'énormes glaçons blancs...

C'est le détroit de *Behring*.

Enfin, au delà du détroit, et le dominant, se dressent les masses granitiques du cap de *Galles*, pointe extrême de l'Amérique du Nord.

Ces latitudes désolées n'appartiennent plus au monde habitable ; par leur froid terrible, les pierres éclatent, les arbres se fendent, le sol se crevasse en lançant des gerbes de paillettes glacées.

Nul être humain ne semble pouvoir affronter la solitude de ces régions de frimas et de tempête, de famine et de mort...

Pourtant... chose étrange ! on voit des traces de pas sur la neige qui couvre ces déserts, dernières limites des deux continents, divisés par le canal de Behring...

Du côté de la terre américaine, l'empreinte des pas, petite et légère, annonce le passage d'une femme...

Elle s'est dirigée vers les roches, d'où l'on aperçoit, au delà du détroit, les steppes neigeuses de la Sibérie.

Du côté de la Sibérie, l'empreinte plus grande, plus profonde, annonce le passage d'un homme.

Il s'est aussi dirigé vers le détroit.

On dirait que cet homme et que cette femme, arrivant ainsi en sens contraire aux extrémités du globe, ont espéré s'entrevoir à travers l'étroit bras de mer qui sépare les deux mondes!

Chose plus étrange encore! cet homme et cette femme ont traversé ces solitudes pendant une horrible tempête...

Quelques noirs mélèzes centenaires, pointant naguère çà et là dans ces déserts, comme des croix dans un champ de repos, ont été arrachés, brisés, emportés au loin par la tourmente.

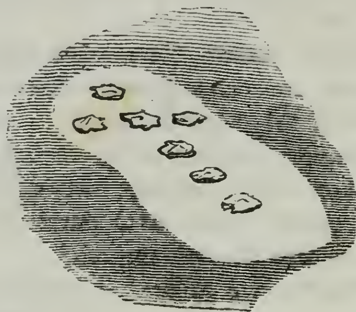
A cet ouragan furieux, qui déracine les grands arbres, qui ébranle les montagnes de glace, qui les heurte masse contre masse, avec le fracas de la foudre... à cet ouragan furieux ces deux voyageurs ont fait face.

Ils lui ont fait face, sans dévier un moment de la ligne invariable qu'ils suivaient... on le devine à la trace de leur marche égale, droite et ferme.

Quels sont donc ces deux êtres, qui cheminent

toujours calmes au milieu des convulsions, des bouleversements de la nature?

Hasard, vouloir ou fatalité, sous la semelle ferrée de l'homme, sept clous saillants forment une croix :



Partout il laisse cette trace de son passage...

A voir sur la neige dure et polie ces empreintes profondes, on dirait un sol de marbre creusé par un pied d'airain.

Mais bientôt une nuit sans crépuscule a succédé au jour...

Nuit sinistre...

A la faveur de l'éclatante réfraction de la neige, on voit la steppe dérouler sa blancheur infinie sous une lourde coupole d'un azur si sombre, qu'il semble noir; de pâles étoiles se perdent dans les profondeurs de cette voûte obscure et glacée.

Le silence est solennel...

Mais voilà que vers le détroit de *Behring* une faible lueur apparaît à l'horizon.

C'est d'abord une clarté douce, bleuâtre, comme celle qui précède l'ascension de la lune... puis, cette clarté augmente, rayonne et se colore d'un rose léger.

Sur tous les autres points du ciel, les ténèbres redoublent; c'est à peine si la blanche étendue du désert, tout à l'heure si visible, se distingue de la noire voussure du firmament.

Au milieu de cette obscurité, on entend des bruits confus, étranges.

On dirait le vol tour à tour crépitant ou appesanti de grands oiseaux de nuit qui, éperdus, rasent la steppe et s'y abattent.

Mais on n'entend pas un cri.

Cette muette épouvante annonce l'approche d'un de ces imposants phénomènes qui frappent de terreur tous les êtres animés, des plus féroces aux plus inoffensifs... Une aurore boréale, spectacle si magnifique et si fréquent dans les régions polaires, resplendit tout à coup...

A l'horizon se dessine un demi-globe d'éclatante clarté. Du centre de ce foyer éblouissant jaillissent d'immenses colonnes de lumière, qui, s'élevant à des hauteurs incommensurables, illuminent le ciel, la terre, la mer... Alors ces reflets ardents comme ceux d'un incendie glissent sur la neige du désert, empourprent la cime bleuâtre des montagnes de glace, et colorent d'un rouge sombre les hautes roches noires des deux continents.

Après avoir atteint ce rayonnement magnifique,

l'aurore boréale pâlit peu à peu, ses vives clartés s'éteignirent dans un brouillard lumineux.

A ce moment, grâce à un singulier effet de mirage, fréquent dans ces latitudes, quoique séparée de la Sibérie par la largeur d'un bras de mer, la côte américaine sembla tout à coup si rapprochée, qu'on aurait cru pouvoir jeter un pont de l'un à l'autre monde.

Alors, au milieu de la vapeur transparente et azurée qui s'étendait sur les deux terres, deux figures humaines apparurent.

Sur le cap sibérien, un homme à genoux étendait les bras vers l'Amérique avec une expression de désespoir indéfinissable.

Sur le promontoire américain, une femme jeune et belle répondait au geste désolé de cet homme, en lui montrant le ciel. . . . .

Pendant quelques secondes, ces deux grandes figures se dessinèrent ainsi, pâles et vaporeuses, aux dernières lueurs de l'aurore boréale.

Mais le brouillard s'épaississant peu à peu, tout disparut dans les ténèbres.

D'où venaient ces deux êtres qui se rencontraient ainsi sous les glaces polaires, à l'extrémité des mondes?

Quelles étaient ces deux créatures, un instant rapprochées par un mirage trompeur, mais qui semblaient séparées pour l'éternité?

LE JUIF ERRANT.

PREMIÈRE PARTIE.

L'AUBERGE DU FAUCON-BLANC.

CHAPITRE PREMIER.

MOROK

Le mois d'octobre 1831 touche à sa fin.

Quoiqu'il soit encore jour, une lampe de cuivre à quatre becs éclaire les murailles lézardées d'un vaste grenier dont l'unique fenêtre est fermée à la lumière ; une échelle, dont les montants dépassent la baie d'une trappe ouverte, sert d'escalier.

Çà et là, jetés sans ordre sur le plancher, sont des chaînes de fer, des carcans à pointes aiguës, des caveçons à dents de scie, des muselières hérissées de clous, de longues tiges d'acier emmanchées de poignées de bois. Dans un coin est posé un petit ré-

chaud portatif, semblable à ceux dont se servent les plombiers pour mettre l'étain en fusion ; le charbon y est empilé sur des copeaux secs ; une étincelle suffit pour allumer en une seconde cet ardent brasier.

Non loin de ce fouillis d'instruments sinistres, qui ressemblent à l'attirail d'un bourreau, sont quelques armes appartenant à un âge reculé. Une cotte de mailles, aux anneaux à la fois si flexibles, si fins, si serrés qu'elle ressemble à un souple tissu d'acier, est étendue sur un coffre à côté de jambards et de brassards de fer, en bon état, garnis de leurs courroies ; une masse d'armes, deux longues piques triangulaires à hampes de frêne, à la fois solides et légères, sur lesquelles on remarque de récentes taches de sang, complètent cette panoplie, un peu rajeunie par deux carabines tyroliennes armées et amorcées.

A cet arsenal d'armes meurtrières, d'instruments barbares, se trouve étrangement mêlée une collection d'objets très-différents : ce sont de petites caisses vitrées, renfermant des rosaires, des chapelets, des médailles, des *agnus Dei*, des bénitiers, des images de saints encadrés ; enfin bon nombre de ces livrets imprimés à *Fribourg* sur gros papier bleuâtre, livrets où l'on raconte divers miracles modernes, où l'on cite une lettre autographe de J. C., adressée à un fidèle, où l'on fait enfin, pour les années 1831 et 1832, les prédictions les plus effrayantes contre la France impie et révolutionnaire.

Une de ces peintures sur toile dont les bateleurs ornent la devanture de leurs théâtres forains est sus-

pendue à l'une des poutres transversales de la toiture, sans doute pour que ce tableau ne se gâte pas en restant trop longtemps roulé.

Cette toile porte cette inscription :

LA VÉRIDIQUE ET MÉMORABLE CONVERSION D'IGNACE MOROK, SURNOMMÉ *le Prophète*, ARRIVÉE EN L'ANNÉE 1828, A FRIBOURG.

Ce tableau, de proportions plus grandes que nature, d'une couleur violentée, d'un caractère barbare, est divisé en trois compartiments, qui offrent en action trois phases importantes de la vie de ce converti surnommé *le Prophète*.

Dans le premier on voit un homme à longue barbe d'un blond presque blanc, à figure farouche, et vêtu de peaux de rennes, comme le sont les sauvages peuplades du nord de la Sibérie ; il porte un bonnet de renard noir, terminé par une tête de corbeau ; ses traits expriment la terreur ; courbé sur son traîneau, qui, attelé de six grands chiens fauves, glisse sur la neige, il fuit la poursuite d'une bande de renards, de loups, d'ours monstrueux, qui tous, la gueule béante et armée de dents formidables, semblent capables de dévorer cent fois l'homme, les chiens et le traîneau.

Au-dessous de ce premier tableau on lit :

EN 1810, MOROK EST IDOLATRE, IL FUIT DEVANT LES BÊTES FÉROCES.

Dans le second compartiment, *Morok*, candidement revêtu de la robe blanche du catéchumène, est agenouillé, les mains jointes, devant un homme portant une longue robe noire et un rabat blanc; dans un coin du tableau, un grand ange à mine rébarbative tient d'une main une trompette et de l'autre une épée flamboyante; les paroles suivantes lui sortent de la bouche en caractères rouges sur un fond noir :

MOROK, L'IDOLATRE, FUYAIT LES BÊTES FÉROCES; LES BÊTES FÉROCES FUIRONT DEVANT IGNACE MOROK, CONVERTI ET BAPTISÉ A FRIBOURG.

En effet, dans le troisième compartiment, le nouveau converti se cambre, fier, superbe, triomphant, sous sa longue robe bleue à plis flottants; la tête altière, le poing gauche sur la hanche, la main droite étendue, il semble terrifier une foule de tigres, de hyènes, d'ours, de lions, qui, rentrant leurs griffes, cachant leurs dents, rampent à ses pieds, soumis et craintifs.

Au-dessous de ce dernier compartiment, on lit en forme de conclusion morale :

IGNACE MOROK EST CONVERTI; LES BÊTES FÉROCES RAMPENT A SES PIEDS.

Non loin de ces tableaux se trouvent plusieurs ballots de petits livres aussi imprimés à *Fribourg*,

dans lesquels on raconte par quel étonnant miracle l'idolâtre Morok, une fois converti, avait tout à coup acquis un pouvoir surnaturel, presque divin, auquel les animaux les plus féroces ne pouvaient échapper, ainsi que le témoignaient chaque jour les exercices auxquels se livrait le dompteur de bêtes, moins pour faire montre de son courage et de son audace que pour glorifier le Seigneur.

. . . .

A travers la trappe ouverte dans le grenier, s'exhale, comme par bouffées, une odeur sauvage, âcre, forte, pénétrante.

De temps à autre, on entend quelques râlements sonores et puissants, quelques aspirations profondes, suivies d'un bruit sourd, comme celui de grands corps qui s'étalent et s'allongent pesamment sur un plancher.

Un homme est seul dans ce grenier.

Cet homme est Morok, le dompteur de bêtes féroces, surnommé *le Prophète*.

Il a quarante ans, sa taille est moyenne, ses membres grêles, sa maigreur extrême; une longue pelisse d'un rouge de sang, fourrée de noir, l'enveloppe entièrement; son teint, naturellement blanc, est bronzé par l'existence voyageuse qu'il mène depuis son enfance; ses cheveux, de ce blond jaune et mat particulier à certaines peuplades des contrées polaires, tombent droits et roides sur ses épaules; son nez est mince, tranchant, recourbé; autour de

ses pommettes saillantes se dessine une longue barbe presque blanche à force d'être blonde.

Ce qui rend étrange la physionomie de cet homme, ce sont ses paupières très-ouvertes et très-relevées, qui laissent voir sa prunelle fauve, toujours entourée d'un cercle blanc... Ce regard fixe, extraordinaire, exerçait une véritable fascination sur les animaux, ce qui d'ailleurs n'empêchait pas *le Prophète* d'employer aussi pour les dompter le terrible arsenal épars autour de lui.

Assis devant une table, il vient d'ouvrir le double fond d'une petite caisse remplie de chapelets et autres bimbeloteries semblables, à l'usage des dévotieux; dans ce double fond, fermé par une serrure à secret, se trouvent plusieurs enveloppes cachetées, ayant seulement pour adresses un numéro combiné avec une lettre de l'alphabet. *Le Prophète* prend un de ces paquets, le met dans la poche de sa pelisse; puis, fermant le secret du double fond, il replace la caisse sur la tablette.

Cette scène se passe sur les quatre heures de l'après-dînée, à l'auberge du *Faucon-Blanc*, unique hôtellerie du petit village de *Mockern*, situé près de Leipsick, en venant du Nord vers la France.

Au bout de quelques moments un rugissement rauque et souterrain fait trembler le grenier.

« *Judas!* tais-toi! » dit le Prophète d'un ton menaçant, en tournant la tête vers la trappe.

Un autre grondement sourd, mais aussi formidable qu'un tonnerre lointain, se fait alors entendre.

« *Caïn!* tais-toi! » crie Morok en se levant.

Un troisième rugissement d'une férocité inexprimable éclate tout à coup.

« *La Mort!* te tairas-tu! » s'écrie le Prophète, et il se précipite vers la trappe, s'adressant à un troisième animal invisible qui porte ce nom lugubre, *la Mort.*

Malgré l'habituelle autorité de sa voix, malgré ses menaces réitérées, le dompteur de bêtes ne peut obtenir le silence; bientôt, au contraire, les aboiements de plusieurs dogues se joignirent aux rugissements des bêtes féroces.

Morok saisit une pique, s'approche de l'échelle, il va descendre, lorsqu'il voit quelqu'un sortir de la trappe.

Ce nouveau venu a une figure brune et hâlée; il porte un chapeau gris à forme ronde et à larges bords, une veste courte et un large pantalon de drap vert; ses guêtres de cuir poudreuses annoncent qu'il vient de parcourir une longue route; une gibecière est attachée sur son dos par une courroie.

« Au diable les animaux! — s'écria-t-il en mettant le pied sur le plancher, — depuis trois jours on dirait qu'ils m'ont oublié... *Judas* a passé sa patte à travers les barreaux de sa cage... et *la Mort* a bondi comme une furie... ils ne me reconnaissent donc plus? »

Ceci fut dit en allemand.

Morok répondit en s'exprimant dans la même langue, avec un léger accent étranger...

« Bonnes ou mauvaises nouvelles, Karl? — demanda-t-il avec inquiétude.

— Bonnes nouvelles...

— Tu les as rencontrés?

— Hier, à deux lieues de Wittemberg...

— Dieux soit loué! — s'écria Morok en joignant les mains avec une expression de satisfaction profonde.

— C'est tout simple... de Russie en France, c'est la route obligée; il y avait mille à parier contre un qu'on les rencontrerait entre Wittemberg et Leipsick.

— Et le signalement?

— Très-fidèle : les deux jeunes filles sont en deuil; le cheval est blanc; le vieillard a une longue moustache, un bonnet de police bleu, une houppelande grise... et un chien de Sibérie sur les talons.

— Et tu les as quittés?

— A une lieue... Avant une demi-heure ils arriveront ici.

— Et dans cette auberge... puisqu'elle est la seule de ce village, — dit Morok d'un air pensif.

— Et que la nuit vient... — ajouta Karl.

— As-tu fait causer le vieillard?

— Lui? Vous n'y pensez pas.

— Comment?

— Allez donc vous y frotter.

— Et quelle raison?...

— Impossible!

— Impossible! pourquoi?

— Vous allez le savoir... Je les ai d'abord suivis

jusqu'à la couchée d'hier, ayant l'air de les rencontrer par hasard; j'ai parlé en allemand au grand vieillard, en lui disant ce qu'on se dit entre piétons voyageurs : *Bonjour et bonne route, camarade!* Pour toute réponse il m'a regardé de travers, et du bout de son bâton m'a montré l'autre côté de la route.

— Il est Français, il ne comprend peut-être pas l'allemand?

— Il le parle au moins aussi bien que vous, puisqu'à la couchée je l'ai entendu demander à l'hôte ce qu'il lui fallait pour lui et pour les jeunes filles.

— Et à la couchée... tu n'as pas essayé encore d'engager la conversation...

— Une seule fois... mais il m'a si brutalement reçu, que pour ne rien compromettre je n'ai pas recommencé. Aussi, entre nous, je dois vous en prévenir, cet homme a l'air méchant en diable; croyez-moi, malgré sa moustache grise, il paraît encore si vigoureux et si résolu, quoique décharné comme une carcasse, que je ne sais qui, de lui ou de mon camarade le géant Goliath, aurait l'avantage dans une lutte... Je ne sais pas vos projets... mais prenez garde, maître... prenez garde...

— Ma panthère noire de Java était aussi bien vigoureuse et bien méchante... — dit Morok avec un sourire dédaigneux et sinistre.

— *La Mort?...* Certes, et elle est encore aussi vigoureuse et aussi méchante que jamais... Seulement, pour vous, elle est presque douce...

— C'est ainsi que j'assouplirai ce grand vieillard, malgré sa force et sa brutalité.

— Hum! hum! défiez-vous, maître; vous êtes habile, vous êtes aussi brave que personne; mais, croyez-moi, vous ne ferez jamais un agneau du vieux loup qui va arriver ici tout à l'heure.

— Est-ce que mon Caïn, est-ce que mon tigre Judas ne rampent pas devant moi avec épouvante?

— Je le crois bien, parce que vous avez de ces moyens qui...

— Parce que j'ai *la foi*... Voilà tout... Et c'est tout... » dit impérieusement Morok en interrompant Karl, et en accompagnant ces mots d'un tel regard, que l'autre baissa la tête et resta muet.

« Pourquoi celui que le Seigneur soutient dans sa lutte contre les bêtes ne serait-il pas aussi soutenu par lui dans ses luttes contre les hommes... quand ces hommes sont pervers et impies? » ajouta le Prophète d'un air triomphant et inspiré.

Soit par créance à la conviction de son maître, soit qu'il ne fût pas capable d'engager avec lui une controverse sur ce sujet si délicat, Karl répondit humblement au Prophète :

« Vous êtes plus savant que moi, maître; ce que vous faites doit être bien fait.

— As-tu suivi ce vieillard et ces deux jeunes filles toute la journée? — reprit le Prophète après un moment de silence.

— Oui, mais de loin; comme je connais bien le pays, j'ai tantôt coupé au court à travers la vallée,

tantôt dans la montagne, en suivant de l'œil la route où je les apercevais toujours; la dernière fois que je les ai vus, je m'étais tapi derrière le moulin à eau de la tuilerie... Comme ils étaient en plein grand chemin et que la nuit approchait, j'ai hâté le pas pour prendre les devants et vous annoncer ce que vous appelez une bonne nouvelle.

— Très-bonne... oui... très-bonne... et tu seras récompensé... car si ces gens m'avaient échappé... »

Le Prophète tressaillit, et n'acheva pas.

A l'expression de sa figure, à l'accent de sa voix, on devinait de quelle importance était pour lui la nouvelle qu'on lui apportait.

« Au fait, — reprit Karl, — il faut que ça mérite attention, car ce courrier russe tout galonné est venu de Saint-Pétersbourg à Leipsick pour vous trouver... C'était peut-être pour... »

Morok interrompit brusquement Karl et reprit :

« Qui t'a dit que l'arrivée de ce courrier ait eu rapport à ces voyageurs? tu te trompes, tu ne dois savoir que ce que je te dis...

— A la bonne heure, maître, excusez-moi, et n'en parlons plus... Ah çà! maintenant, je vais quitter mon carnier et aller aider Goliath à donner à manger aux bêtes, car l'heure du souper approche, si elle n'est pas passée. Est-ce qu'il se négligerait, maître, mon gros géant?

— Goliath est sorti, il ne doit pas savoir que tu es rentré, il ne faut pas surtout que ce grand vieil-

lard et les jeunes filles te voient ici, cela leur donnerait des soupçons.

— Où voulez-vous donc que j'aille?

— Tu vas te retirer dans la petite soupente au fond de l'écurie; là tu attendras mes ordres, car il est possible que tu partes cette nuit pour Leipsick.

— Comme vous voudrez; j'ai dans mon carnier quelques provisions de reste, je souperai dans la soupente en me reposant.

— Va...

— Maître, rappelez-vous ce que je vous ai dit, défiez-vous du vieux à moustache grise, je le crois diablement résolu; je m'y connais, c'est un rude compagnon, défiez-vous...

— Sois tranquille... je me défie toujours, — dit Morok.

— Alors donc, bonne chance, maître!

Et Karl, regagnant l'échelle, disparut peu à peu.

Après avoir fait à son serviteur un signe d'adieu amical, le Prophète se promena quelque temps d'un air profondément méditatif; puis, s'approchant de la cassette à double fond qui contenait quelques papiers, il y prit une assez longue lettre qu'il relut plusieurs fois avec une extrême attention.

De temps à autre il se levait pour aller jusqu'au volet fermé qui donnait sur la cour intérieure de l'auberge, et prêtait l'oreille avec anxiété : car il attendait impatiemment la venue de trois personnes dont on venait de lui annoncer l'approche.

CHAPITRE II.

LES VOYAGEURS.

Pendant que la scène précédente se passait à l'auberge du *Faucon-Blanc* à *Mockern*, les trois personnes dont Morok, le dompteur de bêtes, attendait si ardemment l'arrivée, s'avançaient paisiblement au milieu de riantes prairies, bornées d'un côté par une rivière dont le courant faisait tourner un moulin, et, de l'autre, par la grande route conduisant au village de *Mockern*, situé à une lieue environ au sommet d'une colline assez élevée.

Le ciel était d'une sérénité superbe, le bouillonnement de la rivière, battue par la roue du moulin et ruisselante d'écume, interrompait seul le silence de cette soirée d'un calme profond; des saules touffus, penchés sur les eaux, y jetaient leurs ombres vertes et transparentes, tandis que plus loin la rivière réfléchissait si splendidement le bleu du zénith et les teintes enflammées du couchant, que, sans les collines qui la séparaient du ciel, l'or, l'azur de l'onde se fussent confondus dans une nappe éblouissante avec l'or et l'azur du firmament. Les grands roseaux du rivage courbaient leurs aigrettes de velours noir sous le léger souffle de la brise qui s'élève souvent

à la fin du jour; car le soleil disparaissait lentement derrière une large bande de nuages pourpre, frangés de feu... L'air vif et sonore apportait le tintement lointain des clochettes d'un troupeau.

A travers un sentier frayé dans l'herbe de la prairie, deux jeunes filles, presque deux enfants, car elles venaient d'avoir quinze ans, chevauchaient sur un cheval blanc de taille moyenne, assises dans une large selle à dossier où elles tenaient aisément toutes deux, car elles étaient de taille mignonne et délicate...

Un homme de grande taille, à figure basanée, à longues moustaches grises, conduisait le cheval par la bride, et se retournait de temps à autre vers les jeunes filles, avec un air de sollicitude à la fois respectueuse et paternelle; il s'appuyait sur un long bâton; ses épaules encore robustes portaient un sac de soldat; sa chaussure poudreuse, ses pas un peu traînants annonçaient qu'il marchait depuis longtemps.

Un de ces chiens que les peuplades du nord de la Sibérie attellent aux traîneaux, vigoureux animal, à peu près de la taille, de la forme et du pelage d'un loup, suivait scrupuleusement les pas du conducteur de la petite caravane, *ne quittant pas,* comme on dit vulgairement, *les talons de son maître.*

Rien de plus charmant que le groupe des deux jeunes filles.

L'une d'elles tenait de sa main gauche les rênes flottantes, et de son bras droit entourait la taille de

sa sœur endormie, dont la tête reposait sur son épaule. Chaque pas du cheval imprimait à ces deux corps souples une ondulation pleine de grâce, et balançait leurs petits pieds appuyés sur une palette de bois servant d'étrier.

Ces deux sœurs jumelles s'appelaient, par un doux caprice maternel, *Rose* et *Blanche;* alors elles étaient orphelines, ainsi que le témoignaient leurs tristes vêtements de deuil à demi usés.

D'une ressemblance extrême, d'une taille égale, il fallait une constante habitude de les voir pour distinguer l'une de l'autre. Le portrait de celle qui ne dormait pas pourrait donc servir pour toutes deux; la seule différence qu'il y eût entre elles à ce moment, c'était que Rose veillait et remplissait ce jour-là les fonctions d'*aînée*, fonctions ainsi partagées, grâce à une imagination de leur guide : vieux soldat de l'empire, fanatique de la discipline, il avait jugé à propos d'alterner ainsi entre les deux orphelines la subordination et le commandement.

Greuze se fût inspiré à la vue de ces deux jolis visages, coiffés de béguins de velours noir, d'où s'échappait une profusion de grosses boucles de cheveux châtain-clair, ondoyant sur leur cou, sur leurs épaules, et encadrant leurs joues rondes, fermes, vermeilles et satinées; un œillet rouge, humide de rosée, n'était pas d'un incarnat plus velouté que leurs lèvres fleuries : le tendre bleu de la pervenche eût semblé sombre auprès du limpide azur de leurs grands yeux, où se peignaient la douceur de leur caractère

et l'innocence de leur âge; un front pur et blanc, un petit nez rose, une fossette au menton achevaient de donner à ces gracieuses figures un adorable ensemble de candeur et de bonté charmante.

Il fallait encore les voir lorsqu'à l'approche de la pluie ou de l'orage, le vieux soldat les enveloppait soigneusement toutes les deux dans une grande pelisse de peau de renne, et rabattait sur leurs têtes le vaste capuchon de ce vêtement imperméable; alors... rien de plus ravissant que ces deux petites figures fraîches et souriantes, abritées sous ce camail de couleur sombre.

Mais la soirée était belle et calme; le lourd manteau se drapait autour des genoux des deux sœurs, et son capuchon retombait sur le dossier de la selle.

Rose, entourant toujours de son bras droit la taille de sa sœur endormie, la contemplait avec une expression de tendresse ineffable, presque maternelle... car *ce jour-là* Rose était l'aînée, et une sœur aînée est déjà presque une mère...

Non-seulement les jeunes filles s'idolâtraient, mais, par un phénomène psychologique fréquent chez les êtres jumeaux, elles étaient presque toujours simultanément affectées; l'émotion de l'une se réfléchissait à l'instant sur la physionomie de l'autre; une même cause les faisait tressaillir et rougir, tant leurs jeunes cœurs battaient à l'unisson; enfin, joies ingénues, chagrins amers, tout entre elles était mutuellement ressenti et aussitôt partagé.

Dans leur enfance, atteintes à la fois d'une mala-

die cruelle, comme deux fleurs sur une même tige, elles avaient plié, pâli, langui ensemble, mais ensemble aussi elles avaient retrouvé leurs pures et fraîches couleurs.

Est-il besoin de dire que ces liens mystérieux, indissolubles, qui unissaient les deux jumelles, n'eussent pas été brisés sans porter une mortelle atteinte à l'existence de ces pauvres enfants?

Ainsi, ces charmants couples d'oiseaux nommés *inséparables*, ne pouvant vivre que d'une vie commune, s'attristent, souffrent, se désespèrent et meurent lorsqu'une main barbare les éloigne l'un de l'autre.

Le conducteur des orphelines, homme de cinquante-cinq ans environ, d'une tournure militaire, offrait le type immortel des soldats de la république et de l'empire, héroïques enfants du peuple, devenus en une campagne les premiers soldats du monde, pour prouver au monde ce que peut, ce que vaut, ce que fait le peuple, lorsque ses vrais élus mettent en lui leur confiance, leur force et leur espoir.

Ce soldat, guide des deux sœurs, ancien grenadier à cheval de la garde impériale, avait été surnommé *Dagobert;* sa physionomie grave et sérieuse était durement accentuée; sa moustache grise, longue et fournie, cachait complétement sa lèvre inférieure et se confondait avec une large impériale lui couvrant presque le menton; ses joues maigres, couleur de brique, et tannées comme du parchemin, étaient soigneusement rasées; d'épais sourcils, en-

core noirs, couvraient presque ses yeux d'un bleu clair; ses boucles d'oreilles d'or descendaient jusque sur son col militaire à liséré blanc; une ceinture de cuir serrait autour de ses reins sa houppelande de gros drap gris, et un bonnet de police bleu à flamme rouge, tombant sur l'épaule gauche, couvrait sa tête chauve.

Autrefois doué d'une force d'Hercule, mais ayant toujours un cœur de lion, bon et patient, parce qu'il était courageux et fort, Dagobert, malgré la rudesse de sa physionomie, se montrait, pour les orphelines, d'une sollicitude exquise, d'une prévenance inouïe, d'une tendresse adorable, presque maternelle... Oui, maternelle! car pour l'héroïsme de l'affection, cœur de mère, cœur de soldat.

D'un calme stoïque, comprimant toute émotion, l'inaltérable sang-froid de Dagobert ne se démentait jamais; aussi, quoique rien ne fût moins plaisant que lui, il devenait quelquefois d'un comique achevé, en raison même de l'imperturbable sérieux qu'il apportait à toute chose.

De temps en temps, et tout en cheminant, Dagobert se retournait pour donner une caresse ou dire un mot amical au bon cheval blanc qui servait de monture aux orphelines, et dont les salières, les longues dents trahissaient l'âge respectable; deux profondes cicatrices, l'une au flanc, l'autre au poitrail, prouvaient que ce cheval avait assisté à de chaudes batailles; aussi n'était-ce pas sans une apparence de fierté qu'il secouait parfois sa vieille bride

militaire, dont la bossette de cuivre offrait encore un aigle en relief; son allure était régulière, prudente et ferme; son poil vif, son embonpoint médiocre, l'abondante écume qui couvrait son mors témoignaient de cette santé que les chevaux acquièrent par le travail continu mais modéré d'un long voyage à petites journées; quoiqu'il fût en route depuis plus de six mois, ce brave animal portait aussi allégrement qu'au départ les deux orphelines et une assez lourde valise attachée derrière leur selle.

Si nous avons parlé de la longueur démesurée des dents de ce cheval (signe irrécusable de grande vieillesse), c'est qu'il les montrait souvent dans l'unique but de rester fidèle à son nom (il se nommait *Jovial*) et de faire une assez mauvaise plaisanterie dont le chien était victime.

Ce dernier, sans doute par contraste, nommé *Rabat-Joie*, ne quittant pas les talons de son maître, se trouvait à la portée de *Jovial*, qui de temps à autre le prenait délicatement par la peau du dos, l'enlevait et le portait ainsi quelques instants; le chien, protégé par son épaisse toison, et sans doute habitué depuis longtemps aux facéties de son compagnon, s'y soumettait avec une complaisance stoïque: seulement, quand la plaisanterie lui avait paru d'une suffisante durée, *Rabat-Joie* tournait sa tête en grondant. *Jovial* l'entendait à demi-mot, et s'empressait de le remettre à terre. D'autres fois, sans doute pour éviter la monotonie, *Jovial* mordillait légèrement le havre-sac du soldat, qui semblait, ainsi que son

chien, parfaitement habitué à ces joyeusetés.

Ces détails feront juger de l'excellent accord qui régnait entre les deux sœurs jumelles, le vieux soldat, le cheval et le chien.

La petite caravane s'avançait assez impatiente d'atteindre avant la nuit le village de Mockern, que l'on voyait au sommet de la côte.

Dagobert regardait par moments autour de lui, et semblait rassembler ses souvenirs : peu à peu ses traits s'assombrirent ; lorsqu'il fut à peu de distance du moulin dont le bruit avait attiré son attention, il s'arrêta, et passa à plusieurs reprises ses longues moustaches entre son pouce et son index, seul signe qui révélât chez lui une émotion forte et concentrée.

Jovial ayant fait un brusque temps d'arrêt derrière son maître, Blanche, éveillée en sursaut par ce mouvement, redressa la tête ; son premier regard chercha sa sœur, à qui elle sourit doucement, puis toutes deux échangèrent un signe de surprise à la vue de Dagobert immobile, les mains jointes sur son long bâton, et paraissant en proie à une émotion pénible et recueillie...

Les orphelines se trouvaient alors au pied d'un tertre peu élevé, dont le faîte disparaissait sous le feuillage épais d'un chêne immense planté à mi-côte de ce petit escarpement.

Rose, voyant Dagobert toujours immobile et pensif, se pencha sur sa selle, et appuyant sa petite main blanche sur l'épaule du soldat, qui lui tournait le dos, elle lui dit doucement :

« Qu'as-tu donc, Dagobert?

Le vétéran se retourna; au grand étonnement des deux sœurs, elles virent une grosse larme qui, après avoir tracé son humide sillon sur sa joue tannée, se perdait dans son épaisse moustache.

« Tu pleures... toi!! — s'écrièrent Rose et Blanche, profondément émues. — Nous t'en supplions... dis-nous ce que tu as... »

Après un moment d'hésitation, le soldat passa sur ses yeux sa main calleuse, et dit aux orphelines d'une voix émue, en leur montrant le chêne centenaire auprès duquel elles se trouvaient :

« Je vais vous attrister, mes pauvres enfants... mais pourtant c'est comme sacré... ce que je vais vous dire... Eh bien! il y a dix-huit ans... la veille de la grande bataille de Leipsick, j'ai porté votre père auprès de cet arbre... il avait deux coups de sabre sur la tête... un coup de feu à l'épaule... C'est ici que lui et moi, qui avais deux coups de lance pour ma part, nous avons été faits prisonniers... et par qui encore! par un renégat... Oui, par un Français, un marquis émigré, colonel au service des Russes... et qui plus tard... Enfin un jour... vous saurez tout cela... »

Puis, après un silence, le vétéran, montrant du bout de son bâton le village de Mockern, ajouta :

« Oui... oui, je m'y reconnais, voilà les hauteurs où votre brave père, qui nous commandait, nous et les Polonais de la garde, a culbuté les cuirassiers russes après avoir enlevé une batterie... Ah! mes

enfants, — ajouta naïvement le soldat, — il aurait fallu le voir, votre brave père, à la tête de notre brigade de grenadiers à cheval, lancer une charge à fond au milieu d'une grêle d'obus! il n'y avait rien de beau comme lui. »

Pendant que Dagobert exprimait à sa manière ses regrets et ses souvenirs, les deux orphelines, par un mouvement spontané, se laissèrent légèrement glisser de cheval et, se tenant par la main, allèrent s'agenouiller au pied du vieux chêne.

Puis là, pressées l'une contre l'autre elles se mirent à pleurer, pendant que, debout derrière elles, le soldat, croisant ses mains sur son long bâton, y appuyait son front chauve.

- Allons... allons, il ne faut pas vous chagriner, — dit-il doucement, au bout de quelques minutes, en voyant des larmes couler sur les joues vermeilles de Rose et de Blanche toujours à genoux; — peut-être retrouverons-nous le général Simon à Paris, — ajouta-t-il; — je vous expliquerai cela ce soir à la couchée... j'ai voulu exprès attendre ce jour-ci pour vous dire bien des choses sur votre père; c'était une idée à moi... parce que ce jour est comme un anniversaire.

— Nous pleurons, parce que nous pensons aussi à notre mère, — dit Rose.

— A notre mère, que nous ne reverrons plus que dans le ciel, — ajouta Blanche.

Le soldat releva les orphelines, les prit par la main, et les regardant tour à tour avec une expres-

sion d'ineffable attachement, rendue plus touchante encore par le contraste de sa rude figure :

« Il ne faut pas vous chagriner ainsi, mes enfants. Votre mère était la meilleure des femmes, c'est vrai... Quand elle habitait la Pologne, on l'appelait la *Perle de Varsovie;* c'est la perle du monde entier qu'on aurait dû dire... car dans le monde entier on n'aurait pas trouvé sa pareille... Non... non. »

La voix de Dagobert s'altérait ; il se tut, et passa ses longues moustaches grises entre son pouce et son index, selon son habitude.

« Écoutez, mes enfants, — reprit-il après avoir surmonté son attendrissement, — votre mère ne pouvait vous donner que les meilleurs conseils, n'est-ce pas ?

— Oui, Dagobert.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'elle vous a recommandé avant de mourir ? De penser souvent à elle, mais sans vous attrister.

— C'est vrai ; elle nous a dit que Dieu, toujours bon pour les pauvres mères dont les enfants restent sur terre, lui permettrait de nous entendre du haut du ciel, — dit Blanche.

— Et qu'elle aurait toujours les yeux ouverts sur nous, » ajouta Rose.

Puis les deux sœurs, par un mouvement spontané rempli d'une grâce touchante, se prirent par la main, tournèrent vers le ciel leurs regards ingénus, et dirent avec l'adorable foi de leur âge :

— « N'est-ce pas, mère... tu nous vois ?... tu nous entends ?...

— Puisque votre mère vous voit et vous entend, — dit Dagobert ému, — ne lui faites donc plus de chagrin en vous montrant tristes... Elle vous l'a défendu...

— Tu as raison, Dagobert, nous n'aurons plus de chagrin. »

Et les orphelines essuyèrent leurs yeux.

Dagobert, au point de vue dévot, était un vrai païen : en Espagne il avait sabré avec une extrême sensualité ces moines de toutes robes et de toutes couleurs qui, portant le crucifix d'une main et le poignard de l'autre, défendaient, non la liberté (l'inquisition la bâillonnait depuis des siècles), mais leurs monstrueux priviléges. Pourtant, Dagobert avait depuis quarante ans assisté à des spectacles d'une si terrible grandeur, il avait tant de fois vu la mort de près, que l'instinct de *religion naturelle*, commune à tous les cœurs simples et honnêtes, avait toujours surnagé dans son âme. Aussi, quoiqu'il ne partageât point la consolante illusion des deux sœurs, il eût regardé comme un crime d'y porter la moindre atteinte.

Les voyant moins tristes, il reprit :

« A la bonne heure, mes enfants, j'aime mieux vous entendre babiller comme vous faisiez ce matin et hier... en riant sous cape de temps en temps, et ne me répondant pas à ce que je vous disais... tant vous étiez occupées de votre entretien... Oui, oui,

mesdemoiselles... voilà deux jours que vous paraissez avoir de fameuses affaires ensemble... Tant mieux, surtout si cela vous amuse. »

Les deux sœurs rougirent, échangèrent un demi-sourire qui contrasta avec les larmes qui remplissaient encore leurs yeux, et Rose dit au soldat avec un peu d'embarras :

« Mais non, je t'assure, Dagobert, nous parlons de choses sans conséquence.

— Bien, bien, je ne veux rien savoir... Ah çà ! reposez-vous quelques moments encore, et puis en route ; car il se fait tard, et il faut que nous soyons à Mockern avant la nuit... pour nous remettre en route demain matin de bonne heure.

— Nous avons encore bien, bien du chemin ? — demanda Rose.

— Pour aller jusqu'à Paris ?... Oui, mes enfants, une centaine d'étapes... Nous n'allons pas vite, mais nous avançons... et nous voyageons à bon marché, car notre bourse est petite ; un cabinet pour vous, une paillasse et une couverture pour moi à votre porte avec *Rabat-Joie* sur mes pieds, une litière de paille fraîche pour le vieux Jovial, voilà nos frais de route ; je ne parle pas de la nourriture, parce que vous mangez à vous deux comme une souris, et que j'ai appris en Égypte et en Espagne à n'avoir faim que quand ça se pouvait...

— Et tu ne dis pas que, pour économiser davantage encore, tu veux faire toi-même notre petit ménage en route et que tu ne nous laisses jamais t'aider.

— Enfin, bon Dagobert, quand on pense que tu savonnes presque chaque soir à la couchée... comme si ce n'était pas nous... qui...

— Vous !... — dit le soldat en interrompant Blanche ; — je vais vous laisser gercer vos jolies petites mains dans l'eau de savon, n'est-ce pas ? D'ailleurs, est-ce qu'en campagne un soldat ne savonne pas son linge ? Tel que vous me voyez, j'étais la meilleure blanchisseuse de mon escadron... et comme je repasse, hein ? sans me vanter.

— Le fait est que tu repasses très-bien, très-bien...

— Seulement tu roussis quelquefois,... — dit Rose en souriant.

— Quand le fer est trop chaud, c'est vrai.... Dame... j'ai beau l'approcher de ma joue... ma peau est si dure que je ne sens pas le trop de chaleur,... — dit Dagobert avec un sérieux imperturbable.

— Tu ne vois pas que nous plaisantons, bon Dagobert.

— Alors, mes enfants, si vous trouvez que je fais bien mon métier de blanchisseuse, continuez-moi votre pratique, c'est moins cher, et en route il n'y a pas de petite économie, surtout pour de pauvres gens comme nous ; car il faut au moins que nous ayons de quoi arriver à Paris... Nos papiers et la médaille que vous portez feront le reste, — il faut l'espérer du moins...

— Cette médaille est sacrée pour nous... notre mère nous l'a donnée en mourant...

— Aussi prenez bien garde de la perdre ; assurez-vous de temps en temps que vous l'avez.

—La voilà, — dit Blanche.

Et elle tira de son corsage une petite médaille de bronze qu'elle portait au cou, suspendue par une chaînette de même métal.



Cette médaille offrait sur ses deux faces les inscriptions ci-contre :



— Qu'est-ce que cela signifie, Dagobert ? — reprit Blanche en considérant ces lugubres inscriptions. — Notre mère n'a pu nous le dire.

Nous parlerons de tout cela ce soir à la couchée,

— répondit Dagobert ; — il se fait tard, partons ; serrez bien cette médaille... et en route ! nous avons près d'une heure de marche avant d'arriver à l'étape... Allons, mes pauvres enfants, encore un coup d'œil à ce tertre où votre brave père est tombé... et à cheval ! à cheval ! »

Les deux orphelines jetèrent un dernier et pieux regard sur la place qui avait rappelé de si pénibles souvenirs à leur guide, et avec son aide remontèrent sur *Jovial.*

Ce vénérable animal n'avait pas songé un moment à s'éloigner ; mais, en vétéran d'une prévoyance consommée, il avait provisoirement mis les moments à profit, en prélevant sur le *sol étranger* une large dîme d'herbe verte et tendre, le tout aux regards quelque peu envieux de *Rabat-Joie*, commodément etabli sur le pré, son museau allongé entre ses deux pattes de devant ; au signal du départ, le chien reprit son poste derrière son maître. Dagobert, sondant le terrain du bout de son long bâton, conduisait le cheval par la bride avec précaution, car la prairie devenait de plus en plus marécageuse ; au bout de quelques pas, il fut même obligé d'obliquer vers la gauche, afin de rejoindre la grande route.

Dagobert ayant demandé, en arrivant à Mockern, la plus modeste auberge du village, on lui répondit qu'il n'y en avait qu'une : l'auberge du *Faucon-Blanc*.

« Allons donc à l'auberge du *Faucon-Blanc*, » avait répondu le soldat.

CHAPITRE III.

L'ARRIVÉE.

Déjà plusieurs fois, Morok, le dompteur de bêtes, avait impatiemment ouvert le volet de la lucarne du grenier donnant sur la cour de l'auberge du *Faucon-Blanc*, afin de guetter l'arrivée des deux orphelines et du soldat ; ne les voyant pas venir, il se remit à marcher lentement, les bras croisés sur sa poitrine, la tête baissée, cherchant le moyen d'exécuter le plan qu'il avait conçu ; ses idées le préoccupaient sans doute d'une manière pénible, car ses traits semblaient plus sinistres encore que d'habitude.

Malgré son apparence farouche, cet homme ne manquait pas d'intelligence ; l'intrépidité dont il faisait preuve dans ses exercices, et que, par un adroit charlatanisme, il attribuait à son récent état de grâce, un langage quelquefois mystique et solennel, une hypocrisie austère, lui avaient donné une sorte d'influence sur les populations qu'il visitait souvent dans ses pérégrinations.

On se doute bien que, dès longtemps avant sa conversion, *Morok* s'était familiarisé avec les mœurs des bêtes sauvages... En effet, né dans le nord de

la Sibérie, il avait été, jeune encore, l'un des plus hardis chasseurs d'ours et de rennes ; plus tard, en 1810, abandonnant cette profession pour servir de guide à un ingénieur russe chargé d'explorations dans les régions polaires, il l'avait ensuite suivi à Saint-Pétersbourg ; là, Morok, après quelques vicissitudes de fortune, fut employé parmi les courriers impériaux, automates de fer que le moindre caprice du despote lance sur un frêle traîneau, dans l'immensité de l'empire, depuis la Perse jusqu'à la mer Glaciale. Pour ces gens, qui voyagent jour et nuit avec la rapidité de la foudre, il n'y a ni saisons, ni obstacles, ni fatigues, ni dangers ; projectiles humains, il faut qu'ils soient brisés ou qu'ils arrivent au but. On conçoit dès lors l'audace, la vigueur et la résignation d'hommes habitués à une vie pareille.

Il est inutile de dire maintenant par suite de quelles singulières circonstances Morok avait abandonné ce rude métier pour une autre profession, et était enfin entré, comme catéchumène, dans une maison religieuse de Fribourg ; après quoi, bien et dûment converti, il avait commencé ses excursions nomades avec une ménagerie dont on ignorait l'origine.

. . . .

Morok se promenait toujours dans son grenier. — La nuit était venue. — Les trois personnes dont il attendait si impatiemment l'arrivée ne paraissaient pas. — Sa marche devenait de plus en plus nerveuse et saccadée. — Tout à coup il s'arrêta brusquement, pencha la tête du côté de la fenêtre et

écouta. Cet homme avait l'oreille fine comme un sauvage. « Les voilà ... » s'écria-t-il.

Et sa prunelle fauve brilla d'une joie diabolique. Il venait de reconnaître le pas d'un homme et d'un cheval. Allant au volet de son grenier, il l'entr'ouvrit prudemment, et vit entrer dans la cour de l'auberge les deux jeunes filles à cheval, et le vieux soldat qui leur servait de guide.

La nuit était venue, sombre, nuageuse; un grand vent faisait vaciller la lumière des lanternes à la clarté desquelles on recevait ces nouveaux hôtes; le signalement donné à Morok était si exact, qu'il ne pouvait s'y tromper.

Sûr de sa proie, il ferma la fenêtre.

Après avoir encore réfléchi un quart d'heure, sans doute pour bien coordonner ses projets, il se pencha au-dessus de la trappe où était placée l'échelle qui servait d'escalier, et appela : *Goliath !*

— Maître !... — répondit une voix rauque.

— Viens ici.

— Me voilà... Je viens de la boucherie, j'apporte la viande. »

Les montants de l'échelle tremblèrent, et bientôt une tête énorme apparut au niveau du plancher.

Goliath, le bien nommé (il avait plus de six pieds et une carrure d'hercule), était hideux; ses yeux louches se renfonçaient sous un front bas et saillant; sa chevelure et sa barbe fauve, épaisse et drue comme du crin, donnaient à ses traits un caractère bestialement sauvage; entre ses larges mâchoires, armées de

dents ressemblant à des crocs, il tenait par un coin un morceau de bœuf cru pesant dix ou douze livres, trouvant sans doute plus commode de porter ainsi cette viande, afin de se servir de ses mains pour grimper à l'échelle, qui vacillait sous le poids du fardeau.

Enfin ce gros et grand corps sortit tout entier de la trappe : à son cou de taureau, à l'étonnante largeur de sa poitrine et de ses épaules, à la grosseur de ses bras et de ses jambes, on devinait que ce géant pouvait sans crainte lutter corps à corps avec un ours. Il portait un vieux pantalon bleu à bandes rouges, garni de basane, et une sorte de casaque ou plutôt de cuirasse de cuir très-épais, çà et là éraillé par les ongles tranchants des animaux.

Lorsqu'il fut debout, *Goliath* desserra ses crocs, ouvrit la bouche, laissa tomber à terre le quartier de bœuf, en léchant ses moustaches sanglantes avec gourmandise. — Cette espèce de monstre avait, comme tant d'autres saltimbanques, commencé par manger la viande crue dans les foires, moyennant rétribution du public ; puis, ayant pris l'habitude de cette nourriture de sauvage, et alliant son goût à son intérêt, il préludait aux exercices de Morok en dévorant devant la foule quelques livres de chair crue.

« La part de *la Mort* et la mienne sont en bas, voilà celle de *Caïn* et de *Judas*, — dit Goliath en montrant le morceau de bœuf. — Où est le couperet ?... que je la sépare en deux... pas de préfé-

rence... bête ou homme, à chaque gueule... sa viande... »

Retroussant alors une des manches de sa casaque, il fit voir un avant-bras velu comme la peau d'un loup, et sillonné de veines grosses comme le pouce.

« Ah çà, voyons, maître, où est le couperet? » reprit-il en cherchant des yeux cet instrument.

Au lieu de répondre à cette demande, le Prophète fit plusieurs questions à son acolyte.

« Étais-tu en bas, quand tout à l'heure de nouveaux voyageurs sont arrivés dans l'auberge?

— Oui, maître, je revenais de la boucherie.

— Quels sont ces voyageurs?

— Il y a deux petites filles montées sur un cheval blanc; un vieux bonhomme à grandes moustaches les accompagne... Mais le couperet... les bêtes ont grand faim... moi aussi... le couperet...

— Sais-tu... où on a logé ces voyageurs?

— L'hôte a conduit les petites et le vieux au fond de la cour.

— Dans le bâtiment qui donne sur les champs?

— Oui, maître... mais le... »

Un concert d'horribles mugissements ébranla le grenier et interrompit Goliath.

« Entendez-vous? — s'écria-t-il, — la faim rend ces bêtes furieuses. Si je pouvais rugir... je ferais comme elles. Je n'ai jamais vu et *Judas* et *Caïn* comme ce soir, ils font des bonds dans leur cage à tout briser... Quant à *la Mort*, ses yeux brillent en-

core plus qu'à l'ordinaire... on dirait deux chandelles... Pauvre *Mort !* »

Morok reprit sans avoir égard aux observations de Goliath :

« Ainsi les jeunes filles sont logées dans le bâtiment du fond de la cour ?

— Oui, oui ; mais, pour l'amour du diable, le couperet. Depuis le départ de Karl, il faut que je fasse tout l'ouvrage, et ça met du retard à notre manger.

— Le vieux bonhomme est-il resté avec les jeunes filles ? demanda Morok.

Goliath, stupéfait de ce que malgré ses instances son maître ne songeait pas au souper des animaux, contemplait le Prophète avec une surprise croissante.

« Réponds donc, brute !...

— Si je suis brute, j'ai la force des brutes, — dit Goliath d'un ton bourru ; — et brute contre brute, je n'ai pas toujours le dessous.

— Je te demande si le vieux est resté avec les jeunes filles, — répéta Morok.

— Eh bien ! non, — répondit le géant ; — le vieux, après avoir conduit son cheval à l'écurie, a demandé un baquet, de l'eau ; il s'est établi sous le porche, et, à la clarté de la lanterne... il savonne... Un homme à moustaches grises... savonner comme une lavandière, c'est comme si je donnais du millet à des serins, — ajouta Goliath en haussant les épaules avec mépris. — Maintenant que j'ai répondu, maître, laissez-moi m'occuper du souper des bêtes ; puis, cher-

chant quelque chose des yeux, il ajouta : — Mais où donc est ce couperet ? »

Après un moment de silence méditatif, le Prophète dit à Goliath :

« Tu ne donneras pas à manger aux bêtes, ce soir. »

D'abord Goliath ne comprit pas, tant cette idée était, en effet, incompréhensible pour lui.

« Plaît-il, maître ? — dit-il.

— Je te défends de donner à manger aux bêtes ce soir. »

Goliath ne répondit rien, ouvrit ses yeux louches d'une grandeur démesurée, joignit les mains, et recula de deux pas.

« Ah çà, m'entends-tu ? — dit Morok avec impatience. — Est-ce clair ?

— Ne pas manger ! quand notre viande est là, quand notre souper est déjà en retard de trois heures !... — s'écria Goliath avec une stupeur croissante.

— Obéis... et tais-toi !

— Mais vous voulez donc qu'il arrive un malheur ce soir ?... La faim va rendre les bêtes furieuses ! Et moi aussi...

— Tant mieux !

— Enragées !...

— Tant mieux !

— Comment, tant mieux ?... Mais...

— Assez.

— Mais, par la peau du diable, j'ai aussi faim qu'elles, moi...

— Mange... qui t'empêche ? ton souper est prêt, puisque tu le manges cru.

— Je ne mange jamais sans mes bêtes... ni elles sans moi...

— Je te répète que si tu as le malheur de donner à manger aux bêtes... je te chasse. »

Goliath fit entendre un grognement sourd, aussi rauque que celui d'un ours, en regardant le Prophète d'un air à la fois stupéfait et courroucé.

Morok, ces ordres donnés, marchait en long et en large dans le grenier, paraissant réfléchir. Puis, s'adressant à Goliath, toujours plongé dans un ébahissement profond :

« Tu te rappelles où est la maison du bourgmestre chez qui j'ai été ce soir faire viser mon permis, et dont la femme a acheté des petits livres et un chapelet ?

— Oui, — répondit brutalement le géant.

— Tu vas aller demander à sa servante si je peux être sûr de trouver demain le bourgmestre de bon matin.

— Pourquoi faire ?

— J'aurai peut-être quelque chose d'important à lui apprendre ; en tout cas, dis-lui que je le prie de ne pas sortir avant de m'avoir vu.

— Bon... mais les bêtes... je ne peux pas leur donner à manger avant d'aller chez le bourgmestre ?.. Seulement à la panthère de Java... c'est la plus affamée... Voyons, maître, seulement à *la Mort* ? Je

ne prendrai qu'une bouchée pour la lui faire manger. *Caïn*, moi et *Judas* nous attendrons.

— C'est surtout à la panthère que je te défends de donner à manger. — Oui, à elle... encore moins qu'à toute autre...

— Par les cornes du diable ! — s'écria Goliath, — qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui ? Je ne comprends rien à rien. C'est dommage que Karl ne soit pas ici ; lui qui est malin, il m'aiderait à comprendre pourquoi vous empêchez des bêtes qui ont faim... de manger.

— Tu n'as pas besoin de comprendre.

— Est-ce qu'il ne viendra pas bientôt, Karl ?

— Il est revenu...

— Où est-il donc ?

— Il est reparti...

— Qu'est-ce qu'il se passe donc ici ? Il y a quelque chose ; Karl part, revient, repart... et...

— Il ne s'agit pas de Karl, mais de toi ; quoique affamé comme un loup, tu es malin comme un renard, et, quand tu veux... aussi malin que Karl... »

Et Morok frappa cordialement sur l'épaule du géant, changeant tout à coup de physionomie et de langage.

« Moi, malin ?

— La preuve, c'est qu'il y aura dix florins à gagner cette nuit... et que tu seras assez malin pour les gagner... j'en suis sûr.

— A ce compte-là, oui, je suis assez malin, — dit le géant en souriant d'un air stupide et satisfait.

— Qu'est-ce qu'il faudra faire pour gagner ces dix florins?

— Tu le verras...

— Est-ce difficile?

— Tu le verras... Tu vas commencer par aller chez le bourgmestre, mais avant de partir tu allumeras ce réchaud. — Il le montra du geste à Goliath.

— Oui, maître... — dit le géant un peu consolé du retard de son souper par l'espérance de gagner dix florins.

— Dans ce réchaud tu mettras rougir cette tige d'acier, — ajouta le Prophète.

— Oui, maître.

— Tu l'y laisseras; tu iras chez le bourgmestre, et tu reviendras m'attendre ici.

— Oui, maître.

— Tu entretiendras toujours le feu du fourneau.

— Oui, maître. »

Morok fit un pas pour sortir; puis se ravisant :

« Tu dis que le vieux bonhomme est occupé à savonner sous le porche?

— Oui, maître.

— N'oublie rien, la tige d'acier au feu, le bourgmestre, et reviens ici attendre mes ordres. »

Ce disant, le Prophète descendit du grenier par la trappe et disparut.

CHAPITRE IV.

MOROK ET DAGOBERT.

Goliath ne s'était pas trompé... Dagobert savonnait avec le sérieux imperturbable qu'il mettait à toutes choses.

Si l'on songe aux habitudes du soldat en campagne, on ne s'étonnera pas de cette apparente excentricité ; d'ailleurs, Dagobert ne pensait qu'à économiser la petite bourse des orphelines et à leur épargner tout soin, toute peine ; aussi le soir, après chaque étape, se livrait-il à une foule d'occupations féminines. Du reste, il n'en était pas à son apprentissage : bien des fois, durant ses campagnes, il avait très-industrieusement réparé le dommage et le désordre qu'une journée de bataille apporte toujours dans les vêtements d'un soldat ; car ce n'est pas tout que de recevoir des coups de sabre, il faut encore raccommoder son uniforme, puisqu'en entamant la peau, la lame fait aussi à l'habit une entaille incongrue.

Aussi, le soir ou le lendemain d'un rude combat, voit-on les meilleurs soldats (toujours distingués par leur belle tenue militaire) tirer de leur sac ou de leur porte-manteau une petite *trousse* garnie d'ai-

guilles, de fil, de ciseaux, de boutons et autres merceries, afin de se livrer à toutes sortes de raccommodages et de reprises perdues, dont la plus soigneuse ménagère serait jalouse.

On ne peut trouver une transition meilleure pour expliquer le surnom de *Dagobert* donné à François Baudoin (conducteur des deux orphelines), lorsqu'il était cité comme l'un des plus beaux et des plus braves grenadiers à cheval de la garde impériale.

On s'était rudement battu tout le jour, sans avantage décisif... Le soir, la compagnie dont notre homme faisait partie avait été envoyée en grand'-garde pour occuper les ruines d'un village abandonné ; les vedettes posées, une moitié des cavaliers resta à cheval, et l'autre put prendre quelque repos en mettant ses chevaux au piquet. Notre homme avait vaillamment chargé sans être blessé cette fois, car il ne comptait que *pour mémoire* une profonde égratignure qu'un *kaiserlitz* lui avait faite à la cuisse, d'un coup de baïonnette maladroitement porté de bas en haut.

« Brigand! ma culotte neuve!... » s'était écrié le grenadier en voyant bâiller sur sa cuisse une énorme déchirure, qu'il vengea en ripostant par un coup de *latte* savamment porté de haut en bas, et qui transperça l'Autrichien. Si notre homme se montrait d'une stoïque indifférence au sujet de ce léger accroc fait à sa peau, il n'en était pas de même pour l'accroc désastreux fait à sa culotte de grande tenue.

Il entreprit donc le soir même, au bivouac, de

remédier à cet accident : tirant de sa poche sa trousse, y choisissant son meilleur fil, sa meilleure aiguille, armant son doigt de son dé, il se met en devoir de faire le tailleur à la lueur du feu du bivouac, après avoir préalablement ôté ses grandes bottes à l'écuyère, puis, il faut bien l'avouer, sa culotte, et l'avoir retournée, afin de travailler sur l'envers pour que la reprise fût mieux dissimulée.

Ce déshabillement partiel péchait quelque peu contre la discipline ; mais le capitaine, qui faisait sa ronde, ne put s'empêcher de rire à la vue du vieux soldat qui, gravement assis sur ses talons, son bonnet à poil sur la tête, son grand uniforme sur le dos, ses bottes à côté de lui, sa culotte sur ses genoux, cousait et recousait avec le sang-froid d'un tailleur installé sur son établi.

Tout à coup une mousquetade retentit, et les vedettes se replièrent sur le détachement en criant aux armes!

« A cheval! » s'écrie le capitaine d'une voix de tonnerre.

En un instant les cavaliers sont en selle, le malencontreux faiseur de reprises était guide du premier rang; n'ayant pas le temps de retourner sa culotte à l'endroit, hélas! il la passe, tant bien que mal, à l'envers, et, sans prendre le temps de mettre ses bottes, il saute à cheval.

Un parti de cosaques, profitant du voisinage d'un bois, avait tenté de surprendre le détachement; la mêlée fut sanglante; notre homme écumait de co-

lère, il tenait beaucoup à *ses effets*, et la journée lui était fatale : sa culotte déchirée, ses bottes perdues! aussi ne sabra-t-il jamais avec plus d'acharnement. Un clair de lune superbe éclairait l'action; la compagnie put admirer la brillante valeur du grenadier, qui tua deux cosaques et fit de sa main un officier prisonnier.

Après cette escarmouche, dans laquelle le détachement conserva sa position, le capitaine mit ses hommes en bataille pour les complimenter, et ordonna au faiseur de reprises de sortir des rangs, voulant le féliciter publiquement de sa belle conduite. Notre homme se fût passé de cette ovation, mais il fallut obéir.

Que l'on juge de la surprise du capitaine et de ses cavaliers, lorsqu'ils virent cette grande et sévère figure s'avancer au pas de son cheval, en appuyant ses pieds nus sur ses étriers et pressant sa monture entre ses jambes également nues.

Le capitaine stupéfait s'approcha, et, se rappelant l'occupation de son soldat au moment où l'on avait crié aux armes, il comprit tout.

« Ah! ah! vieux lapin! lui dit-il, tu fais donc comme le roi Dagobert, toi? tu mets ta culotte à l'envers!... »

Malgré la discipline, des éclats de rire mal contenus accueillirent ce lazzi du capitaine. Mais notre homme, droit sur sa selle, le pouce gauche sur le bouton de ses rênes parfaitement ajustées, la poignée de son sabre appuyée à sa cuisse droite, garda son

imperturbable sang-froid, fit demi-tour, et regagna son rang sans sourciller, après avoir reçu les félicitations de son capitaine. De ce jour, François Baudoin reçut et garda le surnom de Dagobert.

Dagobert était donc sous le porche de l'auberge, occupé à savonner, au grand ébahissement de quelques buveurs de bière, qui, de la grand'salle commune où ils s'assemblaient, le contemplaient d'un œil curieux.

De fait, c'était un spectacle assez bizarre.

Dagobert avait mis bas sa houppelande grise et relevé les manches de sa chemise; d'une main vigoureuse il frottait à grand renfort de savon un petit mouchoir mouillé, étendu sur une planche, dont l'extrémité inférieure plongeait inclinée dans un baquet rempli d'eau; sur son bras droit, tatoué d'emblèmes guerriers rouges et bleus, on voyait deux cicatrices profondes à y mettre le doigt.

Tout en fumant leur pipe et en vidant leur pot de bière, les Allemands pouvaient donc à bon droit s'étonner de la singulière occupation de ce grand vieillard à longues moustaches, au crâne chauve et à la figure rébarbative, car les traits de Dagobert reprenaient une expression dure et refrognée lorsqu'il n'était plus en présence des petites filles.

L'attention soutenue dont il se voyait l'objet commençait à l'impatienter, car il trouvait fort simple de faire ce qu'il faisait.

A ce moment, le Prophète entra sous le porche; avisant le soldat, il le regarda très-attentivement

pendant quelques secondes; puis, s'approchant, il lui dit en français d'un ton assez narquois :

« Il paraît, camarade, que vous n'avez pas confiance dans les blanchisseuses de Mockern? »

Dagobert, sans discontinuer son savonnage, fronça les sourcils, tourna la tête à demi, jeta sur le Prophète un regard de travers et ne répondit rien.

Étonné de ce silence, Morok reprit :

« Je ne me trompe pas... vous êtes Français, mon brave, ces mots que je vois tatoués sur votre bras le prouvent de reste; et puis, à votre figure militaire, on devine que vous êtes un vieux soldat de l'empire. Aussi, je trouve que pour un héros... vous finissez un peu en quenouille. »

Dagobert resta muet, mais il mordilla sa moustache du bout des dents, et imprima au morceau de savon dont il frottait le linge un mouvement de va-et-vient des plus précipités, pour ne pas dire des plus irrités; car la figure et les paroles du dompteur de bêtes lui déplaisaient plus qu'il ne voulait le laisser paraître. Loin de se rebuter, le Prophète continua :

« Je suis sûr, mon brave, que vous n'êtes ni sourd ni muet; pourquoi donc ne voulez-vous pas me répondre?

Dagobert, perdant patience, retourna brusquement la tête, regarda Morok entre les deux yeux, et lui dit d'une voix brutale :

« Je ne vous connais pas; je ne veux pas vous

connaître : *donnez*-moi la paix,... — et il se remit à sa besogne.

— Mais on fait connaissance... en buvant un verre de vin du Rhin ; nous parlerons de nos campagnes... car j'ai vu aussi la guerre, moi... je vous en avertis : cela vous rendra peut-être plus poli... »

Les veines du front chauve de Dagobert se gonflaient fortement ; il trouvait dans le regard et dans l'accent de son interlocuteur obstiné quelque chose de sournoisement provoquant ; pourtant il se contint.

« Je vous demande pourquoi vous ne voudriez pas boire un verre de vin avec moi ;... nous causerions de la France... J'y suis longtemps resté, c'est un beau pays. Aussi, quand je rencontre des Français quelque part, je suis flatté... surtout lorsqu'ils manient le savon aussi bien que vous ; si j'avais une ménagère... je l'enverrais à votre école. »

Le sarcasme ne se dissimulait plus ; l'audace et la bravade se lisaient dans l'insolent regard du Prophète. Pensant qu'avec un pareil adversaire la querelle pouvait devenir sérieuse, Dagobert, voulant à tout prix l'éviter, emporta son baquet dans ses bras et alla s'établir à l'autre bout du porche, espérant ainsi mettre un terme à une scène qui éprouvait rudement sa patience.

Un éclair de joie brilla dans les yeux fauves du dompteur de bêtes. Le cercle blanc qui entourait sa prunelle sembla se dilater : il plongea deux ou trois fois ses doigts crochus dans sa barbe jaunâtre, en signe de satisfaction, puis il se rapprocha lentement

du soldat, accompagné de quelques curieux sortis de la grand'salle.

Malgré son flegme, Dagobert, stupéfait et outré de l'impudente obsession du Prophète, eut d'abord la pensée de lui casser sur la tête sa planche à savonner; mais, songeant aux orphelines, il se résigna.

Croisant ses bras sur sa poitrine, Morok lui dit d'une voix sèche et insolente :

« Décidément, vous n'êtes pas poli... l'homme au savon! — puis se tournant vers les spectateurs, il continua en allemand : — Je dis à ce Français à longues moustaches qu'il n'est pas poli... Nous allons voir ce qu'il va répondre; il faudra peut-être lui donner une leçon. Me préserve le ciel d'être querelleur, — ajouta-t-il avec componction; — mais le Seigneur m'a éclairé, je suis son œuvre, et, par respect pour lui, je dois faire respecter son œuvre... »

Cette péroraison mystique et effrontée fut fort goûtée des curieux : la réputation du Prophète était venue jusqu'à Mockern; ils comptaient sur une représentation le lendemain, et ce prélude les amusait beaucoup.

En entendant la provocation de son adversaire, Dagobert ne put s'empêcher de lui dire en allemand :

« Je comprends l'allemand... parlez en allemand, on entendra... »

De nouveaux spectateurs arrivèrent et se joignirent aux premiers; l'aventure devenait piquante, on fit cercle autour des deux interlocuteurs.

Le Prophète reprit en allemand :

« Je disais que vous n'étiez pas poli, et je dirai maintenant que vous êtes impudemment grossier ; que répondez-vous à cela ?

— Rien... — dit froidement Dagobert en passant au savonnage d'une autre pièce de linge.

— Rien... — reprit Morok, — c'est peu de chose ; je serai moins bref, moi, et je vous dirai que lorsqu'un honnête homme offre poliment un verre de vin à un étranger, cet étranger n'a pas le droit de répondre insolemment... ou bien il mérite qu'on lui apprenne à vivre. »

De grosses gouttes de sueur coulaient du front et des joues de Dagobert ; sa large impériale était incessamment agitée par un tressaillement nerveux, mais il se contenait ; prenant par les deux coins le mouchoir qu'il venait de tremper dans l'eau, il le secoua, le tordit pour en exprimer l'eau, et se mit à fredonner entre ses dents ce vieux refrain de caserne :

De Tirlemont, taudion du diable,
Nous partirons demain matin
Le sabre en main,
Disant adieu à... etc., etc.

(Nous supprimons la fin du couplet, un peu trop librement accentuée.) Le silence auquel se condamnait Dagobert l'étouffait ; cette chanson le soulagea.

Morok, se tournant du côté des spectateurs, leur dit d'un air de contrainte hypocrite :

« Nous savions bien que les soldats de Napoléon étaient des païens qui mettaient leurs chevaux coucher dans des églises, qui offensaient le Seigneur cent fois par jour, et qui, pour récompense, ont été justement noyés et foudroyés à la Bérésina comme des Pharaons ; mais nous ignorions que le Seigneur, pour punir ces mécréants, leur eût ôté le courage, leur seule vertu!... Voilà un homme qui a insulté en moi une créature touchée de la grâce de Dieu, et il a l'air de ne pas comprendre que je veux qu'il me fasse des excuses... ou sinon...

— Ou sinon! — reprit Dagobert sans regarder le Prophète.

— Sinon, vous me ferez réparation... Je vous l'ai dit, j'ai vu aussi la guerre ; nous trouverons bien ici, quelque part, deux sabres ; et demain matin au point du jour, derrière un pan de mur, nous pourrons voir de quelle couleur nous avons le sang... si vous avez du sang dans les veines!... »

Cette provocation commença d'effrayer un peu les spectateurs, qui ne s'attendaient pas à un dénoûment si tragique.

« Vous battre! voilà une belle idée! — s'écria l'un, — pour vous faire coffrer tous deux... Les lois sur le duel sont sévères.

— Surtout quand il s'agit de petites gens ou d'étrangers, — reprit un autre ; — s'il vous surprenait les armes à la main, le bourgmestre vous mettrait provisoirement en cage, et vous en auriez pour deux ou trois mois de prison avant d'être jugés.

— Seriez-vous donc capables de nous aller dénoncer? — demanda Morok.

— Non certes! — dirent les bourgeois. — Arrangez-vous... c'est un conseil d'amis que nous vous donnons... Faites-en votre profit, si vous voulez...

— Que m'importe la prison, à moi? — s'écria le Prophète. — Que je trouve seulement deux sabres... et vous verrez si demain matin je songe à ce que peut dire ou faire le bourgmestre!

— Qu'est-ce que vous feriez de deux sabres? — demanda flegmatiquement Dagobert au Prophète.

— Quand vous en aurez un à la main, et moi un autre, vous le verrez... Le Seigneur ordonne de soigner son honneur!...

Dagobert haussa les épaules, fit un paquet de son linge dans son mouchoir, essuya son savon, l'enveloppa soigneusement dans un petit sac de toile cirée, puis, sifflant entre ses dents son air favori de Tirlemont, il fit un pas en avant.

Le Prophète fronça les sourcils; il commençait à craindre que sa provocation ne fût vaine. Il fit deux pas à l'encontre de Dagobert, se plaça debout devant lui, comme pour lui barrer le passage, puis, croisant ses bras sur sa poitrine, et le toisant avec la plus amère insolence, il lui dit :

— Ainsi, un ancien soldat de ce brigand de Napoléon n'est bon qu'à faire le métier de lavandière, et il refuse de se battre!...

— Oui, il refuse de se battre... — répondit Dago-

bert d'une voix ferme, mais en devenant d'une pâleur effrayante.

Jamais, peut-être, le soldat n'avait donné aux orphelines confiées à ses soins une marque plus éclatante de tendresse et de dévouement. Pour un homme de sa trempe, se laisser ainsi impunément insulter et refuser de se battre, le sacrifice était immense.

« Ainsi, vous êtes un lâche... vous avez peur... vous l'avouez... »

A ces mots, Dagobert fit, si cela se peut dire, un soubresaut sur lui-même, comme si, au moment de s'élancer sur le Prophète, une pensée soudaine l'avait retenu...

En effet, il venait de penser aux deux jeunes filles et aux funestes entraves qu'un duel, heureux ou malheureux, pouvait mettre à leur voyage.

Mais ce mouvement de colère du soldat, quoique rapide, fut tellement significatif, l'expression de sa rude figure, pâle et baignée de sueur, fut si terrible, que le Prophète et les curieux reculèrent d'un pas.

Un profond silence régna pendant quelques secondes, et, par un revirement soudain, l'intérêt général fut acquis à Dagobert. L'un des spectateurs dit à ceux qui l'entouraient :

« Au fait, cet homme n'est pas un lâche...

—Non, certes.

—Il faut quelquefois plus de courage pour refuser de se battre que pour accepter...

—Après tout, le Prophète a eu tort de lui chercher une mauvaise querelle ; c'est un étranger...

— Et comme étranger, s'il se battait et qu'il fût pris, il en aurait pour un bon temps de prison...

— Et puis enfin... — ajouta un autre, — il voyage avec deux jeunes filles. Est-ce que dans cette position-là il peut se battre pour une misère? S'il était tué ou prisonnier, qu'est-ce qu'elles deviendraient, ces pauvres enfants!... »

Dagobert se tourna vers celui des spectateurs qui venait de prononcer ces mots. Il vit un gros homme à figure franche et naïve; le soldat lui tendit la main et lui dit d'une voix émue : « Merci, monsieur! »

L'Allemand serra cordialement la main que Dagobert lui offrait.

« Monsieur, — ajouta-t-il en tenant toujours dans ses mains les mains du soldat, — faites une chose... acceptez un bol de punch avec nous; nous forcerons bien ce diable de Prophète à convenir qu'il a été trop susceptible, et à trinquer avec vous... »

Jusqu'alors le dompteur de bêtes, désespéré de l'issue de cette scène, car il espérait que le soldat accepterait sa provocation, avait regardé avec un dédain farouche ceux qui abandonnaient son parti; peu à peu ses traits s'adoucirent; croyant utile à ses projets de cacher sa déconvenue, il fit un pas vers le soldat, et lui dit d'assez bonne grâce :

« Allons, j'obéis à ces messieurs, j'avoue que j'ai eu tort; votre mauvais accueil m'avait blessé, je n'ai pas été maître de moi... je répète que j'ai eu tort,... ajouta-t-il avec un dépit concentré. — Le Seigneur commande l'humilité... Je vous demande excuse... »

Cette preuve de modération et de repentir fut vivement applaudie et appréciée par les spectateurs.

« Il vous demande pardon, vous n'avez rien à dire à cela, mon brave, — reprit l'un d'eux en s'adressant à Dagobert ; — allons trinquer ensemble ; nous vous faisons cette offre de tout cœur, acceptez-la de même...

— Oui, acceptez, nous vous en prions, au nom de vos jolies petites filles, » dit le gros homme afin de décider Dagobert.

Celui-ci, touché des avances cordiales des Allemands, leur répondit :

« Merci, messieurs... vous êtes de dignes gens. Mais quand on a accepté à boire, il faut offrir à boire à son tour.

— Eh bien ! nous acceptons... c'est entendu... chacun son tour... c'est trop juste. Nous payerons le premier bol et vous le second.

— Pauvreté n'est pas vice, — reprit Dagobert. — Aussi je vous dirai franchement que je n'ai pas le moyen de vous offrir à boire à mon tour; nous avons encore une longue route à parcourir, et je ne dois pas faire d'inutile dépense. »

Le soldat dit ces mots avec une dignité si simple, mais si ferme, que les Allemands n'osèrent pas renouveler leur offre, comprenant qu'un homme du caractère de Dagobert ne pouvait l'accepter sans humiliation.

« Allons, tant pis, — dit le gros homme. — J'aurais bien aimé à trinquer avec vous. Bonsoir, mon brave

soldat!... bonsoir!... Il se fait tard, l'hôtelier du *Faucon-Blanc* va nous mettre à la porte.

— Bonsoir, messieurs! » dit Dagobert en se dirigeant vers l'écurie pour donner à son cheval la seconde moitié de sa provende.

Morok s'approcha, et lui dit d'une voix de plus en plus humble :

« J'ai avoué mes torts, je vous ai demandé excuse et pardon... Vous ne m'avez rien répondu... m'en voudriez-vous encore?

— Si je te retrouve jamais... lorsque mes enfants n'auront plus besoin de moi, — dit le vétéran d'une voix sourde et contenue, — je te dirai deux mots, et ils ne seront pas longs. »

Puis il tourna brusquement le dos au Prophète, qui sortit lentement de la cour.

L'auberge du *Faucon-Blanc* formait un parallélogramme. A l'une de ses extrémités s'élevait le bâtiment principal; à l'autre, des communs où se trouvaient quelques chambres louées à bas prix aux voyageurs pauvres; un passage voûté, pratiqué dans l'épaisseur de ce corps de logis, donnait sur la campagne; enfin, de chaque côté de la cour, s'étendaient des remises et des hangars surmontés de greniers et de mansardes.

Dagobert, entrant dans une des écuries, alla prendre sur un coffre une ration d'avoine préparée pour son cheval; il la versa dans une vannette et l'agita en s'approchant de Jovial.

A son grand étonnement, son vieux compagnon

de route ne répondit pas par un hennissement joyeux au bruissement de l'avoine sur l'osier ; inquiet, il appela Jovial d'une voix amie ; mais celui-ci, au lieu de tourner aussitôt vers son maître son œil intelligent, et de frapper des pieds de devant avec impatience, resta immobile.

De plus en plus surpris, le soldat s'approcha.

A la lueur douteuse d'une lanterne d'écurie, il vit le pauvre animal dans une attitude qui annonçait l'épouvante, les jarrets à demi fléchis, la tête au vent, les oreilles couchées, les naseaux frissonnants ; il roidissait sa longe comme s'il eût voulu la rompre, afin de s'éloigner de la cloison où s'appuyaient sa mangeoire et le râtelier ; une sueur abondante et froide marbrait sa robe de tons bleuâtres, et au lieu de se détacher lisse et argenté sur le fond sombre de l'écurie, son poil était partout *piqué*, c'est-à-dire terne et hérissé ; enfin, de temps à autre, des tressaillements convulsifs agitaient son corps.

« Eh bien !... eh bien ! vieux Jovial,... — dit le soldat en posant la vannette par terre afin de pouvoir caresser son cheval, — tu es donc comme ton maître... tu as peur ? — ajouta-t-il avec amertume en songeant à l'offense qu'il avait dû supporter. — Tu as peur... toi qui n'es pourtant pas poltron d'habitude... »

Malgré les caresses et la voix de son maître, le cheval continua de donner des signes de terreur ; pourtant il roidit moins sa longe, approcha ses naseaux de la main de Dagobert avec hésitation, et en

flairant bruyamment comme s'il eût douté que ce fût lui.

« Tu ne me connais plus ! — s'écria Dagobert, — il se passe donc ici quelque chose d'extraordinaire ? »

Et le soldat regarda autour de lui avec inquiétude.

L'écurie était spacieuse, sombre, et à peine éclairée par la lanterne suspendue au plafond, que tapissaient d'innombrables toiles d'araignées ; à l'autre extrémité, et séparés de Jovial de quelques places marquées par des barres, on voyait les trois vigoureux chevaux noirs du dompteur de bêtes... aussi tranquilles que Jovial était tremblant et effarouché.

Dagobert, frappé de ce singulier contraste, dont il devait bientôt avoir l'explication, caressa de nouveau son cheval, qui, peu à peu rassuré par la présence de son maître, lui lécha les mains, frotta sa tête contre lui, hennit doucement, et lui donna enfin comme d'habitude mille témoignages d'affection.

« A la bonne heure... Voilà comme j'aime à te voir, mon vieux Jovial, — dit Dagobert en reprenant la vannette et en versant son contenu dans la mangeoire. — Allons, mange... bon appétit ! nous avons une longue étape à faire demain. Et surtout n'aie plus de ces folles peurs à propos de rien... Si ton camarade Rabat-Joie était ici... cela te rassurerait... mais il est là-haut avec les enfants ; c'est leur gardien en mon absence... Voyons, mange donc... au lieu de me regarder. »

Mais le cheval, après avoir remué son avoine du bout des lèvres comme pour obéir à son maître, n'y

toucha plus, et se mit à mordiller la manche de la houppelande de Dagobert.

« Ah! mon pauvre Jovial... tu as quelque chose; toi qui manges ordinairement de si bon cœur... tu laisses ton avoine... C'est la première fois que cela lui arrive depuis notre départ, » dit le soldat, sérieusement inquiet, car l'issue de son voyage dépendait en grande partie de la vigueur et de la santé de son cheval.

Un rugissement effroyable, et tellement proche qu'il semblait sortir de l'écurie même, surprit si violemment Jovial, que d'un coup il brisa sa longe, franchit la barre qui marquait sa place, courut à la porte ouverte, et s'échappa dans la cour.

Dagobert ne put s'empêcher de tressaillir à ce grondement soudain, puissant, sauvage, qui lui expliqua la terreur de son cheval.

L'écurie voisine, occupée par la ménagerie ambulante du dompteur de bêtes, n'était séparée que par la cloison où s'appuyaient les mangeoires; les trois chevaux du Prophète, habitués à ces hurlements, étaient restés parfaitement tranquilles.

« Bon, bon, — dit le soldat rassuré, — je comprends maintenant;... sans doute, Jovial avait déjà entendu un rugissement pareil; il sentait là les animaux de cet insolent coquin; il n'en fallait pas plus pour l'effrayer, — ajouta le soldat en ramassant soigneusement l'avoine dans la mangeoire : — une fois dans une autre écurie, et il doit y en avoir ici, il ne

laissera pas son picotin, et nous pourrons nous mettre en route demain matin de bonne heure. »

Le cheval effaré, après avoir couru et bondi dans la cour, revint à la voix du soldat, qui le prit facilement par son licou; un palefrenier, à qui Dagobert demanda s'il n'y avait pas une autre écurie vacante, lui en indiqua une qui ne pouvait contenir qu'un seul cheval: Jovial y fut convenablement établi.

Une fois délivré de son farouche voisinage, le cheval redevint tranquille, s'égaya même beaucoup aux dépens de la houppelande de Dagobert, qui, grâce à cette belle humeur, aurait pu, le soir même, exercer son talent de tailleur; mais il ne songea qu'à admirer la prestesse avec laquelle Jovial dévorait sa provende.

Complétement rassuré, le soldat ferma la porte de l'écurie, se dépêcha d'aller souper, afin de rejoindre ensuite les orphelines, qu'il se reprochait de laisser seules depuis si longtemps.

CHAPITRE V.

ROSE ET BLANCHE.

Les orphelines occupaient, dans l'un des bâtiments les plus reculés de l'auberge, une petite chambre délabrée, dont l'unique fenêtre s'ouvrait sur la campagne ; un lit sans rideaux, une table et deux chaises composaient l'ameublement plus que modeste de ce réduit éclairé par une lampe ; sur la table, placée près de la croisée, était déposé le sac de Dagobert.

Rabat-Joie, le grand chien fauve de Sibérie, couché auprès de la porte, avait déjà deux fois sourdement grondé, en tournant la tête vers la fenêtre, sans pourtant donner suite à cette manifestation hostile.

Les deux sœurs, à demi couchées dans leur lit, étaient enveloppées de longs peignoirs blancs, boutonnés au cou et aux manches. Elles ne portaient pas de bonnet ; un large ruban de fil ceignait à la hauteur des tempes leurs beaux cheveux châtains, pour les tenir en ordre pendant la nuit. Ces vêtements blancs, cette espèce de blanche auréole qui entourait leur front donnaient un caractère plus

candide encore à leurs fraîches et charmantes figures.

Les orphelines riaient et causaient; car, malgré bien des chagrins précoces, elles conservaient la gaieté ingénue de leur âge; le souvenir de leur mère les attristait parfois, mais cette tristesse n'avait rien d'amer, c'était plutôt une douce mélancolie qu'elles recherchaient au lieu de la fuir; pour elles, cette mère toujours adorée n'était pas morte... elle était absente.

Presque aussi ignorantes que Dagobert en fait de pratiques dévotieuses, — car dans le désert où elles avaient vécu, il ne se trouvait ni église ni prêtre, — elles croyaient seulement, on l'a dit, que Dieu, juste et bon, avait tant de pitié pour les pauvres mères dont les enfants restaient sur la terre, que, grâce à lui, du haut du ciel, elles pouvaient les voir toujours, les entendre toujours, et qu'elles leur envoyaient quelquefois de beaux anges gardiens pour les protéger.

Grâce à cette illusion naïve, les orphelines, persuadées que leur mère veillait incessamment sur elles, sentaient que mal faire serait l'affliger et cesser de mériter la protection des bons anges.

A cela se bornait la théologie de Rose et de Blanche, théologie suffisante pour ces âmes aimantes et pures.

Ce soir-là, les deux sœurs causaient en attendant Dagobert.

Leur entretien les intéressait beaucoup; car, depuis quelques jours, elles avaient un secret, un

grand secret, qui souvent faisait battre leur cœur virginal, agitait leur sein naissant, changeait en incarnat le rose de leurs joues, et voilait quelquefois en langueur inquiète et rêveuse leurs grands yeux d'un bleu si doux.

Rose, ce soir-là, occupait le bord du lit, ses deux bras arrondis se croisaient derrière sa tête, qu'elle tournait à demi vers sa sœur; celle-ci, accoudée sur le traversin, la regardait en souriant, et lui disait :

« Crois-tu qu'il vienne encore cette nuit?

— Oui, car hier... il nous l'a promis.

— Il est si bon... il ne manquera pas à sa promesse.

Et puis si joli, avec ses longs cheveux blonds bouclés.

— Et son nom... quel nom charmant... comme il va bien à sa figure!

— Et quel doux sourire, et quelle douce voix quand il nous dit, en nous prenant par la main... « Mes enfants, bénissez Dieu de ce qu'il vous a donné la même âme.... Ce que l'on cherche ailleurs, vous le trouverez en vous-mêmes...

— « Puisque vos deux cœurs n'en font qu'un... » a-t-il ajouté.

— Quel bonheur pour nous, de nous souvenir de toutes ses paroles, ma sœur!

— Nous sommes si attentives... tiens... te voir l'écouter, c'est comme si je me voyais l'écouter moi-même, mon cher petit miroir! — dit Rose

en souriant et baisant sa sœur au front. — Eh bien! quand il parle, tes yeux... ou plutôt nos yeux... sont grands, grands ouverts, nos lèvres s'agitent comme si nous répétions en nous-mêmes chaque mot après lui... Il n'est pas étonnant que, de ce qu'il dit, rien ne soit oublié de nous.

—Et ce qu'il dit est si beau, si noble, si généreux!

— Puis, n'est-ce pas, ma sœur, à mesure qu'il parle, que de bonnes pensées on sent naître en soi! Pourvu que nous nous les rappelions toujours...

— Sois tranquille, elles resteront dans notre cœur, comme de petits oiseaux dans le nid de leur mère.

— Sais-tu, Rose, que c'est un grand bonheur qu'il nous aime toutes deux à la fois!

Il ne pouvait faire autrement, puisque nous n'avons qu'un cœur à nous deux.

— Comment aimer Rose sans aimer Blanche?

— Que serait devenue la délaissée?

— Et puis il aurait été si embarrassé de choisir!

— Nous nous ressemblons tant!

— Aussi, pour s'épargner cet embarras, — dit Rose en riant, — il nous a choisies toutes deux...

— Cela ne vaut-il pas mieux? Il est seul à nous aimer... nous sommes deux à le chérir...

— Pourvu qu'il ne nous quitte pas jusqu'à Paris.

— Et qu'à Paris... nous le voyions aussi...

— C'est surtout à Paris... qu'il sera bon de l'avoir avec nous... et avec Dagobert... dans cette grande ville... Mon Dieu, Blanche, que cela doit être beau!...

— Paris? ça doit être comme une ville d'or...

— Une ville où tout le monde doit être heureux... puisque c'est si beau!...

— Mais nous, pauvres orphelines, oserons-nous y entrer seulement?... Comme on nous regardera!

— Oui... mais puisque tout le monde y est heureux, tout le monde doit y être bon.

— Et l'on nous aimera...

— Et puis nous serons avec notre ami... aux cheveux blonds et aux yeux bleus.

— Il ne nous a encore rien dit de Paris...

— Il n'y aura pas songé... Il faudra lui en parler cette nuit.

— S'il est en train de causer... car souvent, tu sais, il a l'air d'aimer à nous contempler en silence, ses yeux sur nos yeux...

— Oui, et dans ces moments-là son regard me rappelle quelquefois le regard de notre mère chérie.

—Et elle... combien elle doit être heureuse de ce qui nous arrive... puisqu'elle nous voit!

— Car si l'on nous aime autant, c'est que sans doute nous le méritons...

— Voyez-vous, la vaniteuse... » — dit Blanche en se plaisant à lisser, du bout de ses doigts déliés, les cheveux de sa sœur séparés sur son front.

Après un moment de réflexion, Rose lui dit :

« Ne trouves-tu pas que nous devrions tout raconter à Dagobert?

— Si tu le crois... faisons-le...

— Nous lui disons tout, comme nous disions tout

à notre mère ; pourquoi lui cacher quelque chose ?...

— Et surtout quelque chose qui nous est un si grand bonheur ?

— Ne trouves-tu pas que, depuis que nous connaissons notre ami, notre cœur bat plus vite et plus fort ?

— Oui, on dirait qu'il est plus plein.

— C'est tout simple, notre ami y tient une si bonne petite place !

— Aussi nous ferons bien d'apprendre à Dagobert quelle a été notre bonne étoile.

— Tu as raison. »

A ce moment, le chien grogna de nouveau sourdement.

« Ma sœur, — dit Rose en se pressant contre Blanche, — voilà encore le chien qui gronde ; qu'est-ce qu'il a donc ?

Rabat-Joie... ne gronde pas, — viens ici ! » reprit Blanche en frappant de sa petite main sur le bord de son lit.

Le chien se leva, fit encore entendre un grognement sourd, et vint poser sur la couverture sa grosse tête intelligente, en jetant obstinément un regard de côté vers la croisée ; les deux sœurs se penchèrent vers lui pour caresser son large front bossué vers le milieu par une protubérance remarquable, signe évident d'une grande pureté de race.

« Qu'est-ce que vous avez à gronder ainsi, *Rabat-Joie* ? — dit Blanche en lui tirant légèrement les oreilles, — hein ?... mon bon chien ?

— Pauvre bête, il est toujours si inquiet quand Dagobert n'est pas là !

— C'est vrai, on dirait qu'il sait alors qu'il faut qu'il veille encore plus sur nous.

— Ma sœur, il me semble que Dagobert tarde bien à nous dire bonsoir.

— Sans doute il panse *Jovial.*

— Cela me fait songer que nous ne lui avons pas dit bonsoir, à notre vieux *Jovial.*

— J'en suis fâchée.

— Pauvre bête... il a l'air si content de nous lécher les mains !... On croirait qu'il nous remercie de notre visite.

— Heureusement, Dagobert lui aura dit bonsoir pour nous.

— Bon Dagobert ! il s'occupe toujours de nous ; comme il nous gâte !... Nous faisons les paresseuses, et il se donne tout le mal...

— Pour l'en empêcher... comment faire ?

— Quel malheur de n'être pas riches pour lui assurer un peu de repos !

— Riches... nous... hélas ! ma sœur... nous ne serons jamais que de pauvres orphelines.

— Mais cette médaille, enfin ?

— Sans doute, quelque espérance s'y rattache, sans cela nous n'aurions pas fait ce grand voyage.

— Dagobert nous a promis de nous tout dire ce soir. »

La jeune fille ne put continuer : deux carreaux de la croisée volèrent en éclats avec un grand bruit.

Les orphelines, poussant un cri d'effroi, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, pendant que le chien se précipitait vers la croisée en aboyant avec furie...

Pâles, tremblantes, immobiles de frayeur, étroitement enlacées, les deux sœurs suspendaient leur respiration; dans leur épouvante, elles n'osaient pas jeter les yeux du côté de la fenêtre.

Rabat-Joie, les pattes de devant appuyées sur la plinthe, ne cessait pas ses aboiements irrités.

« Hélas!... qu'est-ce donc? — murmurèrent les orphelines; — et Dagobert qui n'est pas là... »

Puis, tout à coup, Rose s'écria en saisissant le bras de Blanche :

« Écoute... écoute!... on monte l'escalier.

Mon Dieu! il me semble que ce n'est pas la marche de Dagobert; entends-tu comme ces pas sont lourds?

Rabat-Joie! ici tout de suite... viens nous défendre! » s'écrièrent les deux sœurs, au comble de l'épouvante.

En effet, des pas d'une pesanteur extraordinaire retentissaient sur les marches sonores de l'escalier de bois, et une espèce de frôlement singulier s'entendait le long de la mince cloison qui séparait la chambre du palier.

Enfin un corps lourd tombant derrière la porte, l'ébranla violemment. Les jeunes filles, au comble de la terreur, se regardèrent sans prononcer une parole; la porte s'ouvrit : c'était Dagobert.

A sa vue, Rose et Blanche s'embrassèrent avec

joie, comme si elles venaient d'échapper à un grand danger.

« Qu'avez-vous? pourquoi cette peur? — leur demanda le soldat surpris.

— Oh! si tu savais! — dit Rose d'une voix palpitante, car son cœur et celui de sa sœur battaient avec violence.

— Si tu savais ce qui vient d'arriver... Ensuite, nous n'avions pas reconnu ton pas... il nous avait semblé si lourd... et puis ce bruit... derrière la cloison...

— Mais, petites peureuses, je ne pouvais pas monter l'escalier avec des jambes de quinze ans, vu que j'apportais mon lit sur mon dos, c'est-à-dire une paillasse que je viens de jeter derrière votre porte, pour m'y coucher comme d'habitude.

— Mon Dieu! que nous sommes folles, ma sœur, de n'avoir pas songé à cela! - dit Rose en regardant Blanche.

Et ces deux jolis visages, pâlis ensemble, reprirent ensemble leurs fraîches couleurs.

Pendant cette scène, le chien, toujours dressé contre la fenêtre, ne cessait d'aboyer.

« Qu'est-ce que *Rabat-Joie* a donc à aboyer de ce côté-là, mes enfants? — dit le soldat.

— Nous ne savons pas... on vient de casser des carreaux à la croisée, c'est ce qui avait commencé à nous effrayer si fort.

Sans répondre un mot, Dagobert courut à la fenêtre, l'ouvrit vivement, poussa la persienne et se

pencha en dehors;... il ne vit rien... que la nuit noire... il écouta... il n'entendit rien, que les mugissements du vent.

« *Rabat-Joie*, — dit-il à son chien en lui montrant la fenêtre ouverte... — saute là, mon vieux, et cherche! »

Le brave animal fit un bond énorme et disparut par la croisée élevée seulement de huit pieds environ au-dessus du sol. Dagobert, penché, excitait son chien de la voix et du geste.

« Cherche, mon vieux, cherche!... S'il y a quelqu'un, saute dessus, tes crocs sont bons... et ne lâche pas avant que je sois descendu. »

Rabat-Joie ne trouva personne.

On l'entendait aller et venir, en cherchant une trace de côté et d'autre, jetant parfois un cri étouffé, comme un chien courant qui quête.

« Il n'y a donc personne, mon brave chien, car s'il y avait quelqu'un tu le tiendrais déjà à la gorge. — Puis se tournant vers les jeunes filles, qui écoutaient ses paroles et suivaient ses mouvements avec inquiétude : — Comment ces carreaux ont-ils été cassés? Mes enfants, l'avez-vous remarqué?

— Non, Dagobert; nous causions ensemble, nous avons entendu un grand bruit, et puis les carreaux sont tombés dans la chambre.

— Il m'a semblé, — ajouta Rose, — avoir entendu comme un volet qui aurait tout à coup battu contre la fenêtre. »

Dagobert examina la persienne, et remarqua un

assez long crochet mobile destiné à la fermer en dedans.

« Il vente beaucoup, — dit-il, — le vent aura poussé cette persienne... et ce crochet aura brisé les carreaux... Oui, oui, c'est cela... Quel intérêt d'ailleurs pouvait-on avoir à faire ce mauvais coup? — Puis, s'adressant à Rabat-Joie : — Eh bien... mon vieux, il *n*'y a donc personne? »

Le chien répondit par un aboiement dont le soldat comprit sans doute le sens négatif, car il lui dit : « Eh bien alors, reviens... fais le grand tour... tu trouveras toujours une porte ouverte... tu n'es pas embarrassé. . »

Rabat-Joie suivit ce conseil : après avoir hogné quelques instants au pied de la fenêtre, il partit au galop pour faire le tour des bâtiments et rentrer dans la cour.

« Allons, rassurez-vous, mes enfants... dit le soldat en revenant auprès des orphelines.

—Ce n'était rien que le vent...

—Nous avons eu bien peur, —dit Rose.

—Je le crois... Mais j'y songe, il peut venir par là un courant d'air, et vous aurez froid, » dit le soldat en retournant vers la fenêtre dégarnie de rideaux.

Après avoir cherché le moyen de remédier à cet inconvénient, il prit sur une chaise la pelisse de peau de renne, la suspendit à l'espagnolette, et avec les pans boucha aussi hermétiquement que possible

les deux ouvertures faites par le brisement des carreaux.

— Merci, Dagobert... Comme tu es bon! Nous étions inquiètes de ne pas te voir...

— C'est vrai... tu es resté plus long-temps que d'habitude. »

Puis, s'apercevant alors seulement de la pâleur et de l'altération des traits du soldat, qui était encore sous la pénible impression de sa scène avec Morok, Rose ajouta : « Mais qu'est-ce que tu as?... Comme tu es pâle!...

— Moi! non, mes enfants... Je n'ai rien...

— Mais si, je t'assure... Tu as la figure toute changée... Rose a raison.

— Je vous assure... que je n'ai rien, — répondit le soldat avec assez d'embarras, car il savait peu mentir; puis, trouvant une excellente excuse à son émotion, il ajouta : — Si j'ai l'air d'avoir quelque chose, c'est votre frayeur qui m'aura inquiété, car, après tout, c'est ma faute...

— Ta faute?

— Oui, si j'avais perdu moins de temps à souper, j'aurais été là quand les carreaux ont été cassés... Et je vous aurais épargné un vilain moment de peur.

— Te voilà... nous n'y pensons plus...

— Eh bien! tu ne t'assieds pas?

— Si, mes enfants, car nous avons à causer, — dit Dagobert en approchant une chaise et se plaçant au chevet des deux sœurs. — Ah çà, êtes-vous bien éveillées? — ajouta-t-il en tâchant de sourire pour

les rassurer. — Voyons, ces grands yeux sont-ils bien ouverts?

— Regarde, Dagobert, — dirent les petites filles en souriant à leur tour, et ouvrant leurs yeux bleus de toute leur force...

— Allons, allons, — dit le soldat, — ils ont de la marge pour se fermer; d'ailleurs il n'est que neuf heures.

— Nous avons aussi quelque chose à te dire, Dagobert, — reprit Rose après avoir consulté sa sœur du regard?

— Vraiment?

— Une confidence à te faire.

— Une confidence?

— Mon Dieu, oui.

— Mais, vois-tu, une confidence très... très-importante,... — ajouta Rose avec un grand sérieux.

— Une confidence qui nous regarde toutes les deux, — reprit Blanche.

— Pardieu... je le crois bien... ce qui regarde l'une regarde toujours l'autre. Est-ce que vous n'êtes pas toujours, comme on dit, deux têtes dans un bonnet?

— Dame, il le faut bien, quand tu mets nos deux têtes sous le capuchon de ta pelisse,... — dit Rose en riant.

— Voyez-vous, les moqueuses, on n'a jamais le dernier avec elles. Allons, mesdemoiselles, ces confidences! puisque confidences il y a.

— Parle, ma sœur, — dit Blanche.

— Non, mademoiselle, c'est à vous de parler, vous êtes aujourd'hui *de planton* comme aînée, et une chose aussi importante qu'une confidence, comme vous dites, revient de droit à l'aînée...

— Voyons, je vous écoute... » dit le soldat, qui s'efforçait de sourire, pour mieux cacher aux enfants ce qu'il ressentait encore des outrages impunis du dompteur de bêtes.

Ce fut donc Rose, *l'aînée de planton*, comme disait Dagobert, qui parla pour elle et pour sa sœur.

CHAPITRE VI.

LES CONFIDENCES.

« D'abord, mon bon Dagobert, dit Rose avec une câlinerie gràcieuse, puisque nous allons te faire nos confidences, il faut nous promettre de ne pas nous gronder.

— N'est-ce pas... tu ne gronderas pas tes enfants? — ajouta Blanche d'une voix non moins caressante.

— Accordé, — répondit gravement Dagobert, — vu que je ne saurais trop comment m'y prendre... Mais pourquoi vous gronder.

— Parce que nous aurions peut-être dû te dire plus tôt ce que nous allons t'apprendre...

— Écoutez, mes enfants, — répondit sentencieusement Dagobert après avoir un instant réfléchi sur ce cas de conscience, — de deux choses l'une : ou vous avez eu raison, ou vous avez eu tort de me cacher quelque chose... Si vous avez eu raison, c'est très-bien ; si vous avez eu tort, c'est fait ; ainsi maintenant n'en parlons plus. Allez, je suis tout oreilles. »

Complétement rassurée par cette lumineuse décision, Rose reprit en échangeant un sourire avec sa sœur :

« Figure-toi, Dagobert, que voilà deux nuits de suite que nous avons une visite.

— Une visite ! — Et le soldat se redressa brusquement sur sa chaise.

— Oui, une visite charmante... car il est blond !

— Comment diable, il est blond ? s'écria Dagobert avec un soubresaut.

— Blond... avec des yeux bleus... ajouta Blanche.

— Comment diable, des yeux bleus ?... Et Dagobert fit un nouveau bond sur son siége.

— Oui, des yeux bleus... longs comme ça... reprit Rose en posant le bout de son index droit vers le milieu de son index gauche.

— Mais, morbleu ! ils seraient longs comme ça... — et faisant grandement les choses, le vétéran indiqua toute la longueur de son avant-bras ; — ils seraient longs comme ça que ça ne ferait rien... un blond et des yeux bleus... Ah çà, mesmoiselles, qu'est-ce que cela signifie ? »

Dagobert se leva, cette fois, l'air sévère et péniblement inquiet.

« Ah! vois-tu, Dagobert, tu grondes tout de suite.

— Rien qu'au commencement encore? — ajouta Blanche.

— Au commencement?... il y a donc une suite, une fin?

— Une fin? nous espérons bien que non... et Rose se prit à rire comme une folle.

— Tout ce que nous demandons, c'est que cela dure toujours, ajouta Blanche en partageant l'hilarité de sa sœur. »

Dagobert regardait tour à tour très-sérieusement les deux jeunes filles, afin de tâcher de deviner cette énigme; mais lorsqu'il vit leurs ravissantes figures gracieusement animées par un rire franc et ingénu, il réfléchit qu'elles n'auraient pas tant de gaieté si elles avaient quelque grave reproche à se faire, et il ne pensa plus qu'à se réjouir de voir les orphelines si gaies au milieu de leur position précaire, et dit:

« Riez... riez, mes enfants... j'aime tant à vous voir rire! » Puis, songeant que pourtant ce n'était pas précisément de la sorte qu'il devait répondre au singulier aveu des petites filles, il ajouta d'une grosse voix: « J'aime à vous voir rire, oui, mais non quand vous recevez des visites blondes avec des yeux bleus, mesdemoiselles; allons, avouez-moi que je suis fou d'écouter ce que vous me contez là... Vous voulez vous moquer de moi... n'est-ce pas?

— Non, ce que nous te disons est vrai... bien vrai...

— Tu le sais... nous n'avons jamais menti, — ajouta Rose.

— Elles ont raison, cependant... elles ne mentent jamais, — dit le soldat, dont les perplexités recommencèrent. — Mais comment diable cette visite est-elle possible? Je couche dehors en travers de votre porte; Rabat-Joie couche au pied de votre fenêtre : or, tous les yeux bleus et tous les cheveux blonds du monde ne peuvent entrer que par la porte ou par la fenêtre : et s'ils avaient essayé, nous deux Rabat-Joie, qui avons l'oreille fine, nous aurions reçu les visites... à notre manière... Mais voyons, enfants, je vous en prie, parlons sans plaisanter... expliquez-vous! »

Les deux sœurs, voyant à l'expression des traits de Dagobert qu'il ressentait une inquiétude réelle, ne voulurent pas abuser plus longtemps de sa bonté. Elles échangèrent un regard, et Rose dit en prenant dans ses petites mains la rude et large main du vétéran :

« Allons... ne te tourmente pas; nous allons te raconter les visites de notre ami... Gabriel.

— Vous recommencez?... Il a un nom?

— Certainement il a un nom, nous te le disons... *Gabriel*...

— Quel joli nom! n'est-ce pas, Dagobert? Oh! tu verras, tu l'aimeras comme nous, notre beau Gabriel.

— J'aimerai votre beau Gabriel! — dit le vétéran en hochant la tête, — j'aimerai votre beau Gabriel!...

c'est selon, car avant il faut que je sache... — Puis, s'interrompant : — C'est singulier... ça me rappelle une chose...

— Quoi donc, Dagobert?

— Il y a quinze ans, dans la dernière lettre que votre père, en revenant de France, m'a apportée de ma femme, elle me disait que toute pauvre qu'elle était, et quoiqu'elle eût déjà sur les bras notre petit Agricol qui grandissait, elle venait de recueillir un pauvre enfant abandonné qui avait une figure de chérubin, et qui s'appelait Gabriel... Et, il n'y a pas longtemps, j'en ai eu encore des nouvelles.

— Et par qui donc?

— Vous saurez cela tout à l'heure.

— Alors, tu vois bien, puisque tu as aussi ton Gabriel, raison de plus pour aimer le nôtre.

— Le vôtre... le vôtre; voyons le vôtre... je suis sur des charbons ardents...

— Tu sais, Dagobert, — reprit Rose, — que moi et Blanche nous avons l'habitude de nous endormir en nous tenant par la main.

— Oui, oui, je vous ai vues bien des fois ainsi toutes deux dans votre berceau... Je ne pouvais pas me lasser de vous regarder, tant vous étiez gentilles.

— Eh bien! il y a deux nuits, nous venions de nous endormir, lorsque nous avons vu...

— C'était donc en rêve! s'écria Dagobert, puisque vous étiez endormies... en rêve!

— Mais oui, en rêve... Comment veux tu que ce soit?...

— Laisse donc parler ma sœur.

— A la bonne heure! — dit le soldat avec un soupir de satisfaction, — à la bonne heure!... Certainement, de toutes façons, j'étais bien tranquille... parce que... mais enfin c'est égal... Un rêve! j'aime mieux cela... Continuez, petite Rose.

— Une fois endormies, nous avons eu un songe pareil.

— Toutes deux le même?

— Oui, Dagobert; car le lendemain matin, en nous éveillant, nous nous sommes raconté ce que nous venions de rêver.

— Et c'était tout semblable...

— C'est extraordinaire, mes enfants; et ce songe, qu'est-ce qu'il disait?

— Dans ce rêve, Blanche et moi nous étions assises à côté l'une de l'autre; nous avons vu entrer un bel ange, il avait une longue robe blanche, des cheveux blonds, des yeux bleus, et une figure si belle, si bonne, que nous avons joint nos mains comme pour le prier... Alors il nous a dit d'une voix douce qu'il se nommait Gabriel, que notre mère l'envoyait vers nous pour être notre ange gardien, et qu'il ne nous abandonnerait jamais.

— Et puis, — ajouta Blanche, — nous prenant une main à chacune et inclinant son beau visage vers nous, il nous a ainsi longtemps regardées en silence avec tant de bonté... tant de bonté, que nous ne pouvions détacher nos yeux des siens.

— Oui, — reprit Rose, — et il nous semblait

que, tour à tour, son regard nous attirait ou nous allait au cœur.... A notre grand chagrin, Gabriel nous a quittées en nous disant que la nuit d'ensuite nous le verrions encore.

— Et il a reparu?

— Sans doute, mais tu juges avec quelle impatience nous attendions le moment d'être endormies, pour voir si notre ami reviendrait nous trouver pendant notre sommeil.

— Hum... ceci me rappelle, mesdemoiselles, que vous vous frottiez joliment les yeux avant-hier soir, — dit Dagobert en se grattant le front; — vous prétendiez tomber de sommeil... je parie que c'était pour me renvoyer plus tôt, et courir plus vite à votre rêve?

— Oui, Dagobert.

— Le fait est que vous ne pouviez pas me dire comme à Rabat-Joie: Va te coucher, Dagobert. Et l'ami Gabriel est revenu?

— Certainement, mais cette fois il nous a beaucoup parlé, et au nom de notre mère il nous a donné des conseils si touchants, si généreux que, le lendemain, Rose et moi nous avons passé tout notre temps à nous rappeler les moindres paroles de notre ange gardien... ainsi que sa figure... et son regard...

— Ceci me fait souvenir, mesdemoiselles, qu'hier vous avez chuchoté tout le long de l'étape... et quand je vous disais blanc, vous me répondiez noir.

— Oui, Dagobert, nous pensions à Gabriel.

— Et depuis, nous l'aimons toutes deux autant qu'il nous aime...

— Mais il est seul pour vous deux?

— Et notre mère, n'était-elle pas seule pour nous deux?

— Et toi, Dagobert, n'es-tu pas seul aussi pour nous deux?

— C'est juste!... Ah çà, mais savez-vous que je finirai par en être jaloux de ce gaillard-là, moi?...

— Tu es notre ami du jour, il est notre ami de nuit.

— Entendons-nous : si vous en parlez le jour et si vous en rêvez la nuit, qu'est-ce qu'il me restera donc à moi?

— Il te restera... tes deux orphelines que tu aimes tant! — dit Rose.

— Et qui n'ont plus que toi au monde, — ajouta Blanche d'une voix caressante.

— Hum, hum, c'est ça, câlinez-moi... Allez, mes enfants, — ajouta tendrement le soldat, — je suis content de mon lot; je vous passe votre Gabriel; j'étais bien sûr que moi et Rabat-Joie nous pouvions dormir tranquillement sur nos oreilles. Du reste, il n'y a rien d'étonnant à ceci : votre premier songe vous a frappées, et, à force d'en jaser, vous l'avez eu de nouveau : aussi vous le verriez une troisième fois, ce bel oiseau de nuit... que je ne m'étonnerais pas.

— Oh! Dagobert, ne plaisante pas, ce sont seulement des rêves... mais il nous semble que notre mère nous les envoie. Ne nous disait-elle pas que

les jeunes filles orphelines avaient des anges gardiens!... Eh bien! Gabriel est notre ange gardien, il nous protégera et te protégera aussi.

— C'est sans doute bien honnête de sa part de penser à moi: mais, voyez, mes chères enfants, pour m'aider à vous défendre j'aime mieux Rabat-Joie; il est moins blond que l'ange, mais il a de meilleures dents, et c'est plus sûr.

— Que tu es impatientant, Dagobert, avec tes plaisanteries!

— C'est vrai, tu ris de tout.

— Oui, c'est étonnant comme je suis gai... je ris à la manière du vieux Jovial, sans desserrer les dents. Voyons, enfants, ne me grondez pas; au fait, j'ai tort: la pensée de votre digne mère est mêlée à ce rêve; vous faites bien d'en parler sérieusement. Et puis, — ajouta-t-il d'un air grave, — il y a quelquefois du vrai dans les rêves... En Espagne, deux dragons de l'impératrice, des camarades à moi, avaient rêvé, la veille de leur mort, qu'ils seraient empoisonnés par les moines... ils l'ont été... Si vous rêvez obstinément de ce bel ange Gabriel... c'est... que... c'est que... enfin, c'est que ça vous amuse... vous n'avez pas déjà tant d'agrément le jour... ayez au moins un sommeil... divertissant; maintenant, mes enfants, j'ai aussi bien des choses à vous dire, il s'agira de votre mère, promettez-moi de ne pas être tristes.

— Sois tranquille; en pensant à elle nous ne sommes pas tristes, mais sérieuses.

— A la bonne heure! par peur de vous chagriner,

je reculais toujours le moment de vous dire ce que votre pauvre mère vous aurait confié quand vous n'auriez plus été des enfants ; mais elle est morte si vite qu'elle n'a pas eu le temps ; et puis, ce qu'elle avait à vous apprendre lui brisait le cœur, et à moi aussi ; je retardais ces confidences tant que je pouvais, et j'avais pris le prétexte de ne vous parler de rien, avant le jour où nous traverserions le champ de bataille où votre père avait été fait prisonnier... ça me donnait du temps... mais le moment est venu... il n'y a plus à tergiverser.

— Nous t'écoutons, Dagobert, » répondirent les jeunes filles d'un air attentif et mélancolique.

Après un moment de silence, pendant lequel il s'était recueilli, le vétéran dit aux jeunes filles : « Votre père, le général Simon, fils d'un ouvrier qui est resté ouvrier ; car, malgré tout ce que le général avait pu faire et dire, le bonhomme s'est entêté à ne pas quitter son état ; tête de fer et cœur d'or, tout comme son fils : vous pensez, mes enfants, que si votre père, après s'être engagé simple soldat, est devenu général... et comte de l'empire... ça n'a pas été sans peine et sans gloire.

— Comte de l'empire ? qu'est-ce que c'est, Dagobert ?

— Une bêtise... un titre que l'Empereur donnait par-dessus le marché, avec le grade ; histoire de dire au peuple, qu'il aimait parce qu'il en était : — « Enfants ! vous voulez jouer à la noblesse, comme les vieux nobles ? vous v'là nobles ; vous voulez jouer

aux rois, vous v'là rois... Goûtez de tout... enfants, rien de trop bon pour vous... régalez-vous. »

— Roi! — dirent les petites filles en joignant les mains avec admiration.

— Tout ce qu'il y a de plus roi... Oh! il n'en était pas chiche, de couronnes, l'empereur! J'ai eu un camarade de lit, brave soldat du reste, qui a passé roi; ça nous flattait, parce qu'enfin quand c'était pas l'un, c'était l'autre; tant il y a qu'à ce jeu-là votre père a été comte; mais comte ou non, c'était le plus beau, le plus brave général de l'armée.

— Il était beau, n'est-ce pas, Dagobert! notre mère le disait toujours.

Oh, oui, allez! mais, par exemple, il était tout le contraire de votre blondin d'ange gardien. Figurez-vous un brun superbe; en grand uniforme, c'était à vous éblouir, et à vous mettre le feu au cœur... Avec lui on aurait chargé jusque sur le bon Dieu!... si le bon Dieu l'avait demandé, bien entendu... se hâta d'ajouter Dagobert, en manière de correctif, ne voulant blesser en rien la foi naïve des orphelines.

— Et notre père était aussi bon que brave, n'est-ce pas, Dagobert?

—Bon!! mes enfants! lui? je le crois bien!! il aurait plié un fer à cheval entre ses mains, comme vous plieriez une carte, et le jour où il a été fait prisonnier il avait sabré des canonniers prussiens jusque sur leurs canons. Avec ce courage et cette force-là, comment voulez-vous qu'on ne soit pas bon?... Il y a donc environ dix-neuf ans, qu'ici près... à

l'endroit que je vous ai montré, avant d'arriver dans ce village, le général, dangereusement blessé, est tombé de cheval... je le suivais comme son ordonnance, j'ai couru à son secours. Cinq minutes après nous étions faits prisonniers; par qui?... par un Français!

— Un Français?

— Oui, un marquis émigré; colonel au service de Russie, — répondit Dagobert avec amertume. — Aussi, quand ce marquis a dit au général en s'avançant vers lui : — *Rendez-vous, monsieur, à un compatriote...* — Un Français qui se bat contre la France n'est plus mon compatriote; c'est un traître, et je ne me rends pas à un traître, — a répondu le général; et, tout blessé qu'il était, il s'est traîné auprès du grenadier russe, lui a remis son sabre en disant : — Je me rends à vous, mon brave. — Le marquis en est devenu pâle de rage... »

Les orphelines se regardèrent avec orgueil, un vif incarnat colora leurs joues, et elles s'écrièrent : « Oh! brave père, brave père...

— Hum! ces enfants... — dit Dagobert en caressant sa moustache avec fierté, — comme on voit qu'elles ont du sang de soldat dans les veines! Puis il reprit : Nous voilà donc prisonniers. Le dernier cheval du général avait été tué sous lui; pour faire la route, il monte Jovial, qui n'avait pas été blessé ce jour-là; nous arrivons à Varsovie; c'est là que le général a connu votre mère; elle était surnommée la *Perle de Varsovie,* c'est tout dire. Aussi, lui qui

aimait ce qui était bon et beau, en devient amoureux tout de suite ; elle l'aime à son tour ; mais ses parents l'avaient promise à un autre... et cet autre... c'était encore... »

Dagobert ne put continuer. — Rose jeta un cri perçant en montrant la fenêtre avec effroi.

CHAPITRE VII.

LE VOYAGEUR.

Au cri de la jeune fille, Dagobert se leva brusquement.

« Qu'avez-vous, Rose ?

— Là... là... — dit-elle en montrant la croisée. — Il me semble avoir vu une main déranger la pelisse. »

Rose n'avait pas achevé ces paroles, que Dagobert courait à la fenêtre. Il l'ouvrit violemment après avoir ôté le manteau suspendu à l'espagnolette. Il faisait toujours nuit noire et grand vent... Le soldat prêta l'oreille, il n'entendit rien...

Revenant prendre la lumière sur la table, il tâcha d'éclairer au dehors en abritant la flamme avec sa main. Il ne vit rien...

Fermant de nouveau la fenêtre, il se persuada qu'une bouffée de vent ayant dérangé et agité la pelisse, Rose avait été dupe d'une fausse peur.

« Rassurez-vous, mes enfants... Il vente très-fort : c'est ce qui aura fait remuer le coin du manteau.

— Il me semblait pourtant bien avoir vu des doigts qui l'écartaient... dit Rose encore tremblante.

— Moi, je regardais Dagobert, je n'ai rien vu, — reprit Blanche.

— Et il n'y avait rien à voir, mes enfants, c'est tout simple ; la fenêtre est au moins à huit pieds au-dessus du sol ; il faudrait être un géant pour y atteindre, ou avoir une échelle pour y monter. Cette échelle, on n'aurait pas eu le temps de l'ôter, puisque dès que Rose a crié j'ai couru à la fenêtre, et qu'en avançant la lumière au dehors je n'ai rien vu.

— Je me serai trompée, — dit Rose.

— Vois-tu, ma sœur... c'est le vent, — ajouta Blanche.

— Alors, pardon de t'avoir dérangé, mon bon Dagobert.

— C'est égal, — reprit le soldat en réfléchissant, — je suis fâché que Rabat-Joie ne soit pas revenu, il aurait veillé à la fenêtre, cela vous aurait rassurées ; mais il aura flairé l'écurie de son camarade Jovial, et il aura été lui dire bonsoir en passant... j'ai envie d'aller le chercher.

— Oh non, Dagobert, ne nous laisse pas seules, — s'écrièrent les petites filles, — nous aurions trop peur.

— Au fait, Rabat-Joie ne peut maintenant tarder à revenir, et tout à l'heure nous l'entendrons gratter à la porte, j'en suis sûr... Ah çà! continuons notre récit, dit Dagobert, et il s'assit au chevet des deux sœurs, cette fois bien en face de la fenêtre.

— Voilà donc le général prisonnier à Varsovie, et amoureux de votre mère, que l'on voulait marier à un autre, — reprit-il. — En 1814, nous apprenons la fin de la guerre, l'exil de l'Empereur à l'île d'Elbe et le retour des Bourbons : d'accord avec les Prussiens et les Russes, qui les avaient ramenés, ils avaient exilé l'Empereur à l'île d'Elbe ; apprenant cela, votre mère dit au général : *La guerre est terminée, vous êtes libre ; l'Empereur est malheureux, vous lui devez tout : allez le retrouver... je ne sais quand nous nous reverrons, mais je n'épouserai que vous ; vous me trouverez jusqu'à la mort...* Avant de partir, le général m'appelle : « Dagobert, reste ici ; » mademoiselle Éva aura peut-être besoin de toi pour » fuir sa famille, si on la tourmente trop ; notre cor- » respondance passera par tes mains ; à Paris, je ver- » rai ta femme, ton fils, je les rassurerai... je leur » dirai que tu es pour moi... un ami. »

— Toujours le même, — dit Rose attendrie, en regardant Dagobert.

— Bon pour le père et pour la mère, comme pour les enfants... — ajouta Blanche.

— Aimer les uns, c'est aimer les autres, — répondit le soldat. — Voilà donc le général à l'île d'Elbe avec l'Empereur ; moi, à Varsovie, caché dans

les environs de la maison de votre mère, je recevais les lettres, et les lui portais en cachette... Dans une de ces lettres, je vous le dis fièrement, mes enfants, le général m'apprenait que l'Empereur s'était souvenu de moi.

— De toi?... il te connaissait!

— Un peu, je m'en flatte. — « Ah! Dagobert? » — a-t-il dit à votre père, qui lui parlait de moi; — « un grenadier à cheval de ma vieille garde... soldat » d'Égypte et d'Italie, criblé de blessures, un *vieux* » *pince-sans-rire*... que j'ai décoré de ma main à » Wagram?... je ne l'ai pas oublié. » — Dame, mes enfants, quand votre mère m'a lu cela... j'en ai pleuré comme une bête...

— L'Empereur!... quel beau visage d'or il avait sur ta croix d'argent à ruban rouge que tu nous montrais quand nous étions sages!

— C'est qu'aussi cette croix-là, donnée par lui, c'est ma relique, à moi, et elle est là dans mon sac avec ce que j'ai de plus précieux, notre boursicaut, et nos papiers... Mais pour en revenir à votre mère : de lui porter les lettres du général, d'en parler avec elle, ça la consolait, car elle souffrait; oh oui, et beaucoup; ses parents avaient beau la tourmenter, s'acharner après elle, elle répondait toujours : *Je n'épouserai jamais que le général Simon.* Fière femme, allez... Résignée, mais courageuse, il fallait voir! Un jour elle reçoit une lettre du général : il avait quitté l'île d'Elbe avec l'Empereur; voilà la guerre qui recommence, guère courte, mais guerre

héroïque comme toujours, guerre sublime par le dévouement des soldats. Votre père se bat comme un lion, et son corps d'armée fait comme lui ; ce n'était plus de la bravoure... c'était de la rage. »

Et les joues du soldat s'enflammaient... Il ressentait en ce moment les émotions héroïques de sa jeunesse ; il revenait, par la pensée, au sublime élan des guerres de la république, aux triomphes de l'empire, aux premiers et aux derniers jours de sa vie militaire.

Les orphelines, filles d'un soldat et d'une mère courageuse, se sentaient émues à ses paroles énergiques, au lieu d'être effrayées de leur rudesse ; leur cœur battait plus fort, leurs joues s'animaient aussi.

« Quel bonheur pour nous d'être filles d'un père si brave !... — s'écria Blanche.

— Quel bonheur... et quel honneur, mes enfants, car, le soir du combat de Ligny, l'Empereur, à la joie de toute l'armée, nomma votre père, sur le champ de bataille, *duc de Ligny et maréchal de l'empire.*

— Maréchal de l'empire ! — dit Rose étonnée, sans trop comprendre la valeur de ces mots.

— Duc de Ligny ! — reprit Blanche aussi surprise.

— Oui, Pierre Simon, fils d'un ouvrier, *duc et maréchal;* il faut être roi pour être davantage, — reprit Dagobert avec orgueil. — Voilà comment l'Empereur traitait les enfants du peuple ; aussi le peuple était à lui. On avait beau lui dire : « Mais ton Empe-

» reur fait de toi de la *chair à canon.* — Bah! un » autre ferait de moi de la *chair à misère,* — répondait le peuple, qui n'est pas bête ; — j'aime mieux » le canon, et risquer de devenir capitaine, colonel, » maréchal, roi... ou invalide ; ça vaut encore mieux » que de crever de faim, de froid et de vieillesse sur » la paille d'un grenier, après avoir travaillé quarante » ans pour les autres. »

— Même en France... même à Paris, dans cette belle ville... il y a des malheureux qui meurent de faim et de misère... Dagobert?

— Même à Paris... Oui, mes enfants ; aussi j'en reviens là... le canon vaut mieux, car on risque, comme votre père, d'être duc et maréchal ; quand je dis duc et maréchal, j'ai raison et j'ai tort, car plus tard on ne lui a pas reconnu ce titre et ce grade, parce que, après Ligny... il y a eu un jour de deuil... de grand deuil, où de vieux soldats comme moi, m'a dit le général, ont pleuré, oui, pleuré... le soir de la bataille ; ce jour-là, mes enfants.., s'appelle *Waterloo.* »

Il y eut dans ces simples mots de Dagobert un accent de tristesse si profonde, que les orphelines tressaillirent.

« Enfin, — reprit le soldat en soupirant, — il y a comme ça des jours maudits... Ce jour-là, à Waterloo, le général est tombé couvert de blessures, à la tête d'une division de la garde. A peu près guéri, ce qui a été long, il demande à aller à Sainte-Hélène... une autre île au bout du monde, où les An-

glais avaient emmené l'Empereur pour le torturer tranquillement; car s'il a été heureux d'abord, il a eu bien de la misère, voyez-vous, mes pauvres enfants...

— Comme tu dis cela... Dagobert!... tu nous donnes envie de pleurer.

— C'est qu'il y a de quoi... l'Empereur a enduré tant de choses, tant de choses... Il a cruellement saigné au cœur, allez... Malheureusement le général n'était pas avec lui à Sainte-Hélène, il aurait été un de plus pour le consoler; mais on n'a pas voulu. Alors, exaspéré comme tant d'autres contre les Bourbons, le général organise une conspiration pour rappeler le fils de l'Empereur. Il voulait enlever un régiment, presque tout composé d'anciens soldats à lui. Il se rend dans une ville de Picardie où était cette garnison; mais déjà la conspiration était éventée. Au moment où le général arrive, on l'arrête, on le conduit devant le colonel du régiment... Et ce colonel,... — dit le soldat après un nouveau silence, — savez-vous qui c'était encore?... Mais, bah!... ce serait trop long à vous expliquer, et ça vous attristerait davantage... Enfin c'était un homme que votre père avait depuis longtemps bien des raisons de haïr. Aussi, se trouvant face à face avec lui, il lui dit : Si vous n'êtes pas un lâche, vous me ferez mettre en liberté pour une heure, et nous nous battrons à mort; car je vous hais pour ci, je vous méprise pour ça, et encore pour ça. Le colonel accepte, met votre père en liberté jusqu'au lendemain. Le lendemain, duel

acharné, dans lequel le colonel reste pour mort sur la place.

— Ah! mon Dieu!

— Le général essuyait son épée, lorsqu'un ami dévoué vient lui dire qu'il n'avait que le temps de se sauver; en effet, il parvint heureusement à quitter la France... oui... heureusement... car, quinze jours après, il était condamné à mort comme conspirateur.

— Que de malheurs! mon Dieu!

— Il y a eu un bonheur dans ce malheur-là... votre mère tenait bravement sa promesse et l'attendait toujours; elle lui avait écrit : — *l'Empereur d'abord, moi ensuite.* — Ne pouvant plus rien ni pour l'Empereur, ni pour son fils, le général, exilé de France, arrive à Varsovie. Votre mère venait de perdre ses parents : elle était libre; ils s'épousent, et je suis un des témoins du mariage.

— Tu as raison, Dagobert... que de bonheur, au milieu de si grands malheurs!

— Les voilà donc bien heureux; mais, comme tous les bons cœurs, plus ils étaient heureux, plus le malheur des autres les chagrinait, et il y avait de quoi être chagriné à Varsovie; les Russes recommençaient à traiter les Polonais en esclaves; votre brave mère, quoique d'origine française, était Polonaise de cœur et d'âme : elle disait hardiment tout haut ce que d'autres n'osaient seulement pas dire tout bas; avec cela les malheureux l'appelaient leur bon ange : en voilà assez pour mettre le gouverneur russe sur l'œil. Un jour un des amis du général, ancien

colonel des lanciers, brave et digne homme, est condamné à l'exil en Sibérie pour une conspiration militaire contre les Russes : il s'échappe, votre père le cache chez lui ; cela se découvre ; pendant la nuit du lendemain, un peloton de cosaques, commandé par un officier et suivi d'une voiture de poste, arrive à notre porte ; on surprend le général pendant son sommeil, et on l'enlève.

— Mon Dieu ! que voulait-on lui faire ?

— Le conduire hors de Russie, avec défense d'y jamais rentrer, et menacé d'une prison éternelle s'il y revenait. Voilà son dernier mot : *Dagobert, je te confie ma femme et mon enfant;* car votre mère devait dans quelques mois vous mettre au monde ; eh bien ! malgré cela, on l'exila en Sibérie ; c'était une occasion de s'en défaire : elle faisait trop de bien à Varsovie ; on la craignait. Non content de l'exiler, on confisque tous ses biens ; pour seule grâce, elle avait obtenu que je l'accompagnerais; et sans Jovial, que le général m'avait fait garder, elle aurait été forcée de faire la route à pied. C'est ainsi, elle à cheval, et moi la conduisant comme je vous conduis, mes enfants, que nous sommes arrivés dans un misérable village, où trois mois après vous êtes nées, pauvres petites !

— Et notre père ?

— Impossible à lui de rentrer en Russie... impossible à votre mère de songer à fuir avec deux enfants... impossible au général de lui écrire, puisqu'il ignorait où elle était.

— Ainsi, depuis, aucune nouvelle de lui ?

— Si, mes enfants... une seule fois nous en avons eu...

— Et par qui ? »

Après un moment de silence, Dagobert reprit avec une expression de physionomie singulière :

« Par qui ? par quelqu'un qui ne ressemble guère aux autres hommes... oui... et pour que vous compreniez ces paroles, il faut que je vous raconte, en deux mots, une aventure extraordinaire arrivée à votre père pendant la bataille de Waterloo... Il avait reçu de l'Empereur l'ordre d'emporter une batterie qui écrasait notre armée ; après plusieurs tentatives malheureuses, le général se met à la tête d'un régiment de cuirassiers, charge sur la batterie, et va, selon son habitude, sabrer jusque sur les canons ; il se trouvait à cheval juste devant la bouche d'une pièce, dont tous les servants venaient d'être tués ou blessés ; pourtant, l'un d'eux a encore la force de se soulever, de se mettre sur un genou, d'approcher de la lumière la mèche qu'il tenait toujours à la main... et cela... juste au moment où le général était à dix pas et en face du canon chargé...

— Grand Dieu ! quel danger pour notre père !

— Jamais, — m'a-t-il dit, — il n'en avait couru un plus grand... car lorsqu'il vit l'artilleur mettre le feu à la pièce, le coup partait... mais au même instant, un homme de haute taille, vêtu en paysan, et que votre père jusqu'alors n'avait pas remarqué, se jette au-devant du canon...

— Ah ! le malheureux... quelle mort horrible !

— Oui, reprit Dagobert d'un air pensif, — cela devait arriver... Il devait être broyé en mille morceaux... et pourtant il n'en a rien été.

— Que dis-tu ?

— Ce que m'a dit le général. — « Au moment où » le coup partit, — m'a-t-il répété souvent, — par » un mouvement d'horreur involontaire, je fermai les » yeux pour ne pas voir le cadavre mutilé de ce mal- » heureux qui s'était sacrifié à ma place... Quand je » les rouvre, qu'est-ce que j'aperçois au milieu de la » fumée ? toujours cet homme de grande taille, de- » bout et calme au même endroit, jetant un regard » triste et doux sur l'artilleur, qui, un genou en terre, » le corps renversé en arrière, le regardait aussi » épouvanté que s'il eût vu le démon en personne ; » puis le mouvement de la bataille ayant continué, » il m'a été impossible de retrouver cet homme... » a ajouté votre père.

— Mon Dieu, Dagobert, comment cela est-il possible ?

— C'est ce que j'ai dit au général. Il m'a répondu que jamais il n'avait pu s'expliquer cet événement, aussi incroyable que réel... Il fallait d'ailleurs que votre père eût été bien vivement frappé de la figure de cet homme, qui paraissait, disait-il, âgé d'environ trente ans, car il avait remarqué que ses sourcils, très-noirs et joints entre eux, n'en faisaient pour ainsi dire qu'un seul d'une tempe à l'autre, de sorte qu'il paraissait avoir le front rayé d'une marque noire...

Retenez bien ceci, mes enfants, vous saurez tout à l'heure pourquoi...

— Oui, Dagobert, nous ne l'oublions pas,... — dirent les orphelines de plus en plus étonnées.

— Comme c'est étrange, cet homme au front rayé de noir !

— Écoutez encore... Le général avait été, je vous ai dit, laissé pour mort à Waterloo... Pendant la nuit qu'il a passée sur le champ de bataille dans une espèce de délire causé par la fièvre de ses blessures, il lui a paru voir, à la clarté de la lune, ce même homme penché sur lui, le regardant avec une grande douceur et une grande tristesse, étanchant le sang de ses plaies et tâchant de le ranimer... Mais comme votre père, qui avait à peine la tête à lui, repoussait ses soins, disant qu'après une telle défaite il n'avait plus qu'à mourir... il lui a semblé entendre cet homme lui dire : *Il faut vivre pour Éva !*... c'était le nom de votre mère, que le général avait laissée à Varsovie pour aller rejoindre l'Empereur.

— Comme cela est singulier, Dagobert ! ! !... Et depuis, notre père a-t-il revu cet homme ?

— Il l'a revu... puisque c'est lui qui a apporté des nouvelles du général à votre pauvre mère.

— Et quand donc cela ?... nous ne l'avons jamais su ?

—Vous vous rappelez que le matin de la mort de votre mère, vous étiez allées avec la vieille Fedora dans la forêt de pins ?

— Oui, — répondit Rose tristement, — pour y chercher de la bruyère, que notre pauvre mère aimait tant.

— Pauvre mère ! Elle se portait si bien, que nous ne pouvions pas, hélas ! nous douter du malheur qui nous devait arriver le soir, — reprit Blanche.

— Sans doute, mes enfants ; moi-même, ce matin-là, je chantais en travaillant au jardin, car pas plus que vous, je n'avais de raison d'être triste ; je travaillais donc, tout en chantant, quand tout à coup j'entends une voix me demander en français : — *Est-ce ici le village de Milosk ?*

— Je me retourne, et je vois devant moi un étranger... Au lieu de lui répondre, je le regarde fixement, je recule de deux pas, tout stupéfait.

— Pourquoi donc ?

— Il était de haute taille, très-pâle, et avait le front haut, découvert... ses sourcils noirs n'en faisaient qu'un... et semblaient lui rayer le front d'une marque noire.

— C'était donc l'homme qui, deux fois, s'était trouvé auprès de notre père pendant des batailles ?

— Oui... c'était lui.

— Mais, Dagobert, — dit Rose pensive, — il y a long-temps de ces batailles ?

— Environ seize ans.

— Et l'étranger que tu croyais reconnaître, quel âge avait-il ?

— Guère plus de trente ans.

— Alors, comment veux-tu que ce soit le même

homme qui se soit trouvé à la guerre il y a seize ans avec notre père ?

— Vous avez raison, — dit Dagobert après un moment de silence et en haussant les épaules, — j'aurai sans doute été trompé par le hasard d'une ressemblance... Et pourtant...

— Ou alors, si c'était le même, il faudrait qu'il n'eût pas vieilli.

— Mais ne lui as-tu pas demandé s'il n'avait pas autrefois secouru notre père ?

— D'abord j'étais si saisi que je n'y ai pas songé, et puis il est resté si peu de temps que je n'ai pu m'en informer; ensuite il me demande donc le village de Milosk. Vous y êtes, monsieur ! mais comment savez-vous que je suis Français?

« — Tout à l'heure je vous ai entendu chanter » quand j'ai passé, — me répondit-il. — Pourriez- » vous me dire où demeure madame Simon, la » femme du général?

» — Elle demeure ici, monsieur. »

Il me regarda quelques instants en silence, voyant bien que cette visite me surprenait; puis il me tendit la main et me dit :

« — Vous êtes l'ami du général Simon, son meil- » leur ami? »

— (Jugez de mon étonnement, mes enfants.) « Mais, monsieur, comment savez-vous?...

« — Souvent il m'a parlé de vous avec recon- » naissance.

» — Vous avez vu le général?

» — Oui... il y a quelque temps, dans l'Inde ; je
» suis aussi son ami ; j'apporte de ses nouvelles à sa
» femme, je la savais exilée en Sibérie ; à Tobolsk,
» d'où je viens, j'ai appris qu'elle habitait ce village.
» Conduisez-moi près d'elle. »

— Bon voyageur... je l'aime déjà, — dit Rose.

— Il était l'ami de notre père.

— Je le prie d'attendre, je voulais prévenir votre mère pour que le saisissement ne lui fît pas de mal ; cinq minutes après il entrait chez elle...

— Et comment était-il, ce voyageur, Dagobert?

— Il était très-grand, il portait une pelisse foncée et un bonnet de fourrure avec de longs cheveux noirs.

— Et sa figure était belle?

— Oui, mes enfants, très-belle ; mais il avait l'air si triste et si doux que j'en ai eu le cœur serré.

— Pauvre homme ! un grand chagrin, sans doute?

— Votre mère était enfermée avec lui depuis quelques instants, lorsqu'elle m'a appelé pour me dire qu'elle venait de recevoir de bonnes nouvelles du général ; elle fondait en larmes et avait devant elle un gros paquet de papiers ; c'était une espèce de journal que votre père lui écrivait chaque soir, pour se consoler ; ne pouvant lui parler, il disait au papier ce qu'il lui aurait dit à elle...

— Et ces papiers, où sont-ils, Dagobert?

— Là, dans mon sac, avec ma croix et notre bourse ; un jour je vous les donnerai : seulement j'en

ai pris quelques feuilles que j'ai là, et que vous lirez tout à l'heure; vous verrez pourquoi.

— Est-ce qu'il y avait longtemps que notre père était dans l'Inde?

— D'après le peu de mots que m'a dits votre mère, le général était allé dans ce pays-là, après s'être battu avec les Grecs contre les Turcs, car il aime surtout à se mettre du parti des faibles contre les forts; arrivé dans l'Inde, il s'est acharné après les Anglais... ils avaient assassiné nos prisonniers dans les pontons et torturé l'Empereur à Sainte-Hélène; c'était bonne guerre et doublement bonne guerre, car en leur faisant du mal c'était servir une bonne cause.

— Et quelle cause servait-il?

— Celle d'un de ces pauvres princes indiens dont les Anglais ravagent le territoire jusqu'au jour où ils s'en emparent sans foi ni droit. Vous voyez, mes enfants, c'était encore se battre pour un faible contre des forts; votre père n'y a pas manqué. En quelques mois, il a si bien discipliné et aguerri les douze ou quinze mille hommes de troupes de ce prince, que, dans deux rencontres, elles ont exterminé les Anglais, qui avaient compté sans votre brave père, mes enfants... Mais, tenez... quelques pages de son journal vous en diront plus et mieux que moi; de plus, vous y lirez un nom dont vous devez toujours vous souvenir : c'est pour cela que j'ai choisi ce passage.

— Oh! quel bonheur... lire ces pages écrites par notre père, c'est presque l'entendre, — dit Rose.

— C'est comme s'il était là, auprès de nous, » ajouta Blanche.

Et les deux jeunes filles étendirent vivement les mains pour prendre les feuillets que Dagobert venait de tirer de sa poche. Puis, par un mouvement simultané, rempli d'une grâce touchante, elles baisèrent tour à tour, et en silence, l'écriture de leur père.

« Vous verrez aussi, mes enfants, à la fin de cette lettre, pourquoi je m'étonnais de ce que votre ange gardien, comme vous dites, s'appelait Gabriel... Lisez... lisez,... — ajouta le soldat en voyant l'air surpris des orphelines. — Seulement, je dois vous dire que lorsqu'il écrivait cela, le général n'avait pas encore rencontré le voyageur qui a apporté ces papiers. »

Rose, assise dans son lit, prit les feuillets et commença de lire d'une voix douce et émue.

Blanche, la tête appuyée sur l'épaule de sa sœur, suivait avec attention. On voyait même, au léger mouvement de ses lèvres, qu'elle lisait aussi, mais mentalement.

CHAPITRE VIII.

FRAGMENTS DU JOURNAL DU GÉNÉRAL SIMON.

Bivouac des montagnes d'Ava, 20 février 1830.

« ..... Chaque fois que j'ajoute quelques feuilles » à ce journal, écrit maintenant au fond de l'Inde, » où m'a jeté ma vie errante et proscrite, journal » qu'hélas ! tu ne liras peut-être jamais, mon Éva » bien-aimée, j'éprouve une sensation à la fois douce » et cruelle, car cela me console de causer ainsi » avec toi, et pourtant mes regrets ne sont jamais » plus amers que lorsque je te parle ainsi sans te » voir.

» Enfin, si ces pages tombent sous tes yeux, ton » généreux cœur battra au nom de l'être intrépide à » qui aujourd'hui j'ai dû la vie, à qui je devrai peut- » être ainsi le bonheur de te revoir un jour... toi et » mon enfant, car il vit, n'est-ce pas, notre enfant? » Il faut que je le croie ; sans cela, pauvre femme, » quelle serait ton existence, au fond de ton affreux » exil... Cher ange, il doit avoir maintenant *qua-* » *torze ans*... Comment est-il? Il te ressemble, » n'est-ce pas? il a tes grands et beaux yeux bleus...

» Insensé que je suis!... Combien de fois, dans ce » long journal, je t'ai déjà fait involontairement cette » folle question à laquelle tu ne dois pas répondre!... » Combien de fois... je dois te la faire encore!... » Tu apprendras donc à notre enfant à prononcer et » à aimer le nom un peu barbare de *Djalma.* »

« Djalma, — dit Rose, — les yeux humides, en interrompant sa lecture.

— *Djalma,* — reprit Blanche partageant l'émotion de sa sœur. — Oh! nous ne l'oublierons jamais, ce nom.

— Et vous aurez raison, mes enfants, car il paraît que c'est celui d'un fameux soldat, quoique bien jeune. Continuez, ma petite Rose. »

« — Je t'ai raconté dans les feuilles précédentes, » ma chère Éva, — reprit Rose, — les deux bonnes » journées que nous avions eues ce mois-ci : les » troupes de mon vieil ami le prince indien, de » mieux en mieux disciplinées à l'européenne, ont » fait merveille. Nous avons culbuté les Anglais, et » ils ont été forcés d'abandonner une partie de ce » malheureux pays envahi par eux au mépris de » tout droit, de toute justice, et qu'ils continuent de » ravager sans pitié; car ici, guerre anglaise, c'est » dire trahison, pillage et massacre. Ce matin, après » une marche pénible au milieu des rochers et des » montagnes, nous apprenons par nos éclaireurs que » des renforts arrivent à l'ennemi, et qu'il s'apprête » à reprendre l'offensive; il n'était plus qu'à quel- » ques lieues; un engagement devenait inévitable :

» mon vieil ami le prince indien, père de mon sau-
» veur, ne demandait qu'à marcher au feu. L'affaire
» a commencé sur les trois heures; elle a été san-
» glante, acharnée. Voyant chez les nôtres un mo-
» ment d'indécision, car ils étaient bien inférieurs
» en nombre, et les renforts des Anglais se compo-
» saient de troupes fraîches, j'ai chargé à la tête de
» notre petite réserve de cavalerie.

» Le vieux prince était au centre, se battant comme
» il se bat : intrépidement. Son fils *Djalma*, âgé de
» dix-huit ans à peine, brave comme son père, ne
» me quittait pas; au moment le plus chaud de l'en-
» gagement, mon cheval est tué, roule avec moi dans
» une ravine que je côtoyais, et je me trouve si sot-
» tement engagé sous lui, qu'un moment je me suis
» cru la cuisse cassée... »

« Pauvre père! — dit Blanche.

— Heureusement, cette fois, il ne lui sera rien arrivé de plus dangereux, grâce à *Djalma*... Vois-tu, Dagobert, — reprit Rose, — que je retiens bien le nom! » Et elle continua :

« — Les Anglais croyaient qu'après m'avoir tué
» (opinion très-flatteuse pour moi) ils auraient faci-
» lement raison de l'armée du prince; aussi, un offi-
» cier de cipayes et cinq ou six soldats irréguliers,
» lâches et féroces brigands, me voyant rouler dans
» le ravin, s'y précipitent pour m'achever... Au mi-
» lieu du feu et de la fumée, nos montagnards, em-
» portés par l'ardeur, n'avaient pas vu ma chute;
» mais *Djalma* ne me quittait pas, il sauta dans le

» ravin pour me secourir, et sa froide intrépidité m'a
» sauvé la vie ; il avait gardé les deux coups de sa
» carabine : de l'un, il étend l'officier roide mort ; de
» l'autre, il casse le bras à un *irrégulier* qui m'avait
» déjà percé la main gauche d'un coup de baïonnette ;
» mais rassure-toi, ma bonne Éva, ce n'est rien...
» une égratignure... »

« Blessé... encore blessé, mon Dieu ! — s'écria Blanche en joignant les mains et en interrompant sa sœur.

— Rassurez-vous, — dit Dagobert, — ça n'aura été, comme dit le général, qu'une égratignure ; car autrefois les blessures qui n'empêchaient pas de se battre, il les appelait des *blessures blanches*... Il n'y a que lui pour trouver des mots pareils. »

« — *Djalma* me voyant blessé, — reprit Rose en
» essuyant ses yeux, — se sert de sa lourde carabine
» comme d'une massue, et fait reculer les soldats ;
» mais, à ce moment, je vois un nouvel assaillant
» abrité derrière un massif de bambous dominant le
» ravin, abaisser lentement son long fusil, poser le
» canon entre deux branches, souffler sur la mèche,
» ajuster Djalma, et le courageux enfant reçoit une
» balle dans la poitrine, sans que mes cris aient pu
» l'avertir... Se sentant frappé, il recule malgré lui
» de deux pas, tombe sur un genou, mais tenant tou-
» jours ferme et tâchant de me faire un rempart de
» son corps... Tu conçois ma rage, mon désespoir ;
» malheureusement mes efforts pour me dégager
» étaient paralysés par une douleur atroce que je

» ressentais à la cuisse. Impuissant et désarmé, j'as-
» sistai donc pendant quelques secondes à cette lutte
» inégale.

» Djalma perdait beaucoup de sang : son bras
» faiblissait; déjà un des *irréguliers*, excitant les
» autres de la voix, décrochait de sa ceinture une
» sorte d'énorme et lourde serpe qui tranche la tête
» d'un seul coup, lorsque arrivent une douzaine de
» nos montagnards ramenés par le mouvement du
» combat. Djalma est délivré à son tour; on me dé-
» gage : au bout d'un quart d'heure, j'ai pu remonter
» à cheval. L'avantage nous est encore resté aujour-
» d'hui, malgré bien des pertes. Demain, l'affaire
» sera décisive, car les feux du bivouac anglais se
» voient d'ici... Voilà, ma tendre Éva, comment j'ai
» dû la vie à cet enfant. Heureusement sa blessure
» ne donne aucune inquiétude; la balle a dévié et
» glissé le long des côtes. »

« Ce brave garçon aura dit, comme le général :
Blessure blanche, — dit Dagobert. »

« — Maintenant, ma chère Éva, — reprit Rose, —
» il faut que tu connaisses, au moins par ce récit,
» cet intrépide Djalma; il a dix-huit ans à peine.
» D'un mot je te peindrai cette noble et vaillante
» nature; dans son pays, on donne quelquefois des
» surnoms; dès quinze ans, on l'appelait *le Géné-*
» *reux,* généreux de cœur et d'âme, s'entend; par
» une coutume du pays, coutume bizarre et tou-
» chante, ce surnom a remonté à son père, que l'on
» appelle *le père du Généreux,* et qui pourrait à

» bon droit s'appeler *le Juste,* car ce vieil Indien est » un type rare de loyauté chevaleresque, de fière » indépendance ; il aurait pu, comme tant d'autres » pauvres princes de ce pays, se courber humble- » ment sous l'exécrable despotisme anglais, mar- » chander l'abandon de sa souveraineté et se rési- » gner devant la force. — Lui, non. — *Mon droit* » *tout entier, ou une fosse dans les montagnes où* » *je suis né.* — Telle est sa devise. Ce n'est pas » forfanterie ; c'est conscience de ce qui est droit et » juste. — Mais vous serez brisé dans la lutte, lui » ai-je dit. — *Mon ami, si, pour vous forcer à une* » *action honteuse, on vous disait : Cède ou meurs?* » — me demanda-t-il. De ce jour, je l'ai compris, » et je me suis voué corps et âme à cette cause tou- » jours sacrée du faible contre le fort. — Tu vois, » mon Éva, que Djalma se montre digne d'un tel » père. Ce jeune Indien est d'une bravoure si héroï- » que, si superbe, qu'il combat comme un jeune Grec » du temps de Léonidas, la poitrine nue, tandis que » les autres soldats de son pays, qui en effet restent » habituellement les épaules, les bras et la poitrine » découverts, endossent pour la guerre une casaque » assez épaisse ; la folle intrépidité de cet enfant m'a » rappelé le roi de Naples, dont je t'ai si souvent » parlé, et que j'ai vu cent fois à notre tête dans les » charges les plus périlleuses, ayant pour toute arme » une cravache à la main. »

« Celui-là est encore un de ceux dont je vous parlais, et que l'Empereur s'amusait à faire jouer au

monarque, — dit Dagobert. — J'ai vu un officier prussien prisonnier, à qui cet enragé roi de Naples avait cinglé la figure d'un coup de cravache ; la marque y était bleue et rouge. Le Prussien disait en jurant qu'il était déshonoré ; qu'il aurait mieux aimé un coup de sabre… Je le crois bien… Diable de monarque ! il ne connaissait qu'une chose, *marcher droit au canon ;* dès qu'on canonnait quelque part, on aurait dit que ça l'appelait par tous ses noms, et il accourait en disant : Présent… Si je vous parle de lui, mes enfants, c'est qu'il répétait à qui voulait l'entendre : Personne n'entamera un carré que le général Simon ou moi n'entamerions pas. »

Rose continua.

« — J'ai remarqué avec peine que, malgré son » âge, Djalma avait souvent des accès de mélancolie » profonde. Parfois, j'ai surpris entre son père et lui » des regards singuliers… Malgré notre attachement » mutuel, je crois que tous deux me cachent quelque » triste secret de famille, autant que j'en ai pu juger » par plusieurs mots échappés à l'un et à l'autre : il » s'agit d'un événement bizarre, auquel leur imagi- » nation naturellement rêveuse et exaltée aura donné » un caractère surnaturel.

» Du reste, tu sais, mon amie, que nous avons » perdu le droit de sourire de la crédulité d'autrui… » Moi, depuis la campagne de France, où il m'est » arrivé cette aventure si étrange, que je ne puis » encore m'expliquer… »

« C'est celle de cet homme qui s'est jeté devant la bouche d'un canon... — dit Dagobert. »

« — Toi, — reprit la jeune fille en reprenant la » lecture, — toi, ma chère Éva, depuis les visites de » cette femme jeune et belle que ta mère prétendait » avoir aussi vue chez ta mère... quarante ans aupa- » ravant... »

Les orphelines regardèrent le soldat avec étonnement.

« Votre mère ne m'avait jamais parlé de cela... » ni le général non plus... mes enfants ; ça me sem- » ble aussi singulier qu'à vous. »

Rose reprit avec une émotion et une curiosité croissantes :

« — Après tout, ma chère Éva, souvent les choses » en apparence très-extraordinaires s'expliquent par » un hasard, une ressemblance ou un jeu de la na- » ture. Le merveilleux n'étant toujours qu'une illu- » sion d'optique, ou le résultat d'une imagination » déjà frappée, il arrive un moment où ce qui sem- » blait surhumain ou surnaturel se trouve l'événe- » ment le plus humain et le plus naturel du monde ; » aussi je ne doute pas que ce que nous appelions » nos *prodiges* n'ait tôt ou tard ce dénoùment terre » à terre. »

« Vous voyez, mes enfants, — cela paraît d'abord merveilleux... et au fond... c'est tout simple... ce qui n'empêche pas que pendant longtemps on n'y comprend rien...

— Puisque notre père le dit, il faut le croire, et ne pas nous étonner ; n'est-ce pas, ma sœur?

— Non, puisqu'un jour cela s'explique.

— Au fait, — dit Dagobert après un moment de réflexion, — une supposition? Vous vous ressemblez tellement, n'est-ce pas, mes enfants? que quelqu'un qui n'aurait pas l'habitude de vous voir chaque jour vous prendrait facilement l'une pour l'autre... Eh bien! s'il ne savait pas que vous êtes, pour ainsi dire, doubles, voyez dans quels étonnements il pourrait se trouver... Bien sûr, il croirait au diable, à propos de bons petits anges comme vous.

— Tu as raison, Dagobert ; comme cela bien des choses s'expliquent, ainsi que le dit notre père. »

Et Rose continua de lire.

« — Du reste, ma tendre Éva, c'est avec quelque » fierté que je songe que Djalma a du sang français » dans les veines ; son père a épousé, il y a plusieurs » années, une jeune fille dont la famille, d'origine » française, était depuis très-longtemps établie à » Batavia, dans l'île de Java : cette parité de position entre mon vieil ami et moi a encore augmenté » ma sympathie pour lui, car ta famille aussi, mon » Éva, est d'origine française, et depuis bien longtemps établie à l'étranger ; malheureusement, le » pauvre prince a perdu depuis plusieurs années » cette femme qu'il adorait.

» Tiens, mon Éva bien-aimée, ma main tremble » en écrivant ces mots, je suis faible, je suis fou... » mais, hélas! mon cœur se serre, se brise... si un

» pareil malheur m'arrivait!... Oh, mon Dieu! et » notre enfant... que deviendrait-il sans toi... sans » moi... dans ce pays barbare?... Non! non! cette » crainte est insensée... Mais quelle horrible torture » que l'incertitude!... car enfin, où es-tu? que fais- » tu? que deviens-tu?... Pardon... de ces noires pen- » sées... souvent elles me dominent malgré moi... » Moments funestes... affreux... car, lorsqu'ils ne » m'obsèdent pas, je me dis : Je suis proscrit, mal- » heureux; mais au moins, à l'autre bout du monde, » deux cœurs battent pour moi, le tien, mon Éva, et » celui de notre enfant... »

Rose put à peine achever ces derniers mots, depuis quelques instants sa voix était entrecoupée de sanglots.

Il y avait en effet un douloureux accord entre les craintes du général Simon et la triste réalité; et puis, quoi de plus touchant que ces confidences écrites le soir d'une bataille, au feu du bivouac, par le soldat qui tâchait de tromper ainsi le chagrin d'une séparation si pénible, mais qu'il ne savait pas alors devoir être éternelle!

« Pauvre général... il ignore notre malheur, — dit Dagobert après un moment de silence; mais il ignore aussi qu'au lieu d'un enfant, il en a deux... Ce sera du moins une consolation... mais tenez, Blanche, continuez de lire, je crains que cela ne fatigue votre sœur... elle est trop émue... Et puis, après tout, il est juste que vous partagiez le plaisir et le chagrin de cette lecture. »

Blanche prit la lettre, et Rose, essuyant ses yeux pleins de larmes, appuya à son tour sa jolie tête sur l'épaule de sa sœur, qui continua de la sorte :

« — Je suis plus calme, maintenant, ma tendre » Éva ; un moment j'ai cessé d'écrire, et j'ai chassé » ces noires idées : reprenons notre entretien.

» Après avoir ainsi longuement causé de l'Inde » avec toi, je te parlerai un peu de l'Europe ; hier » soir, un de nos gens, homme très-sûr, a rejoint » nos avant-postes ; il m'apportait une lettre arrivée » de France à Calcutta ; enfin, j'ai des nouvelles de » mon père, mon inquiétude a cessé. Cette lettre est » datée du mois d'août de l'an passé. J'ai vu, par son » contenu, que plusieurs autres lettres auxquelles il » fait allusion ont été retardées ou égarées ; car de- » puis près de deux ans je n'en avais pas reçu, aussi » étais-je dans une inquiétude mortelle à son sujet. » Excellent père ! toujours le même ; l'âge ne l'a pas » affaibli, son caractère est aussi énergique, sa santé » aussi robuste que par le passé, me dit-il ; toujours » ouvrier, et s'en glorifiant ; toujours fidèle à ses » austères idées républicaines, et espérant beau- » coup...

» Car, dit-il, *les temps sont proches,* et il souligne » ces mots... Il me donne aussi, comme tu vas le » voir, de bonnes nouvelles de la famille de notre » vieux Dagobert... de notre ami... Vrai, ma chère » Éva, mon chagrin est moins amer... quand je pense » que cet excellent homme est auprès de toi, car, je » le connais, il t'aura accompagnée dans ton exil...

» Quel cœur d'or... sous sa rude écorce de soldat...
» Comme il doit aimer notre enfant!... »

Ici Dagobert toussa deux ou trois fois, se baissa et eut l'air de chercher par terre son petit mouchoir à carreaux rouges et bleus qui était sur son genou. Il resta ainsi quelques instants courbé. Quand il se releva, il essuyait sa moustache.

« Comme notre père te connaît bien!...

— Comme il a deviné que tu nous aimes!

— Bien, bien, mes enfants, passons cela... Arrivez tout de suite à ce que dit le général de mon petit Agricol et de Gabriel, le fils adoptif de ma femme... Pauvre femme, quand je pense que, dans trois mois peut-être... Allons, enfants, lisez, lisez... » ajouta le soldat voulant contenir son émotion.

« — J'espère toujours malgré moi, ma chère Éva,
» que peut-être un jour ces feuilles te parviendront,
» et dans ce cas je veux y écrire ce qui peut aussi
» intéresser Dagobert. Ce sera pour lui une conso-
» lation d'avoir quelques nouvelles de sa famille.
» Mon père, toujours chef d'atelier chez l'excellent
» M. Hardy, m'apprend que celui-ci a aussi pris dans
» sa maison le fils de notre vieux Dagobert; Agricol
» travaille dans l'atelier de mon père, qui en est
» enchanté : c'est, me dit-il, un grand et vigoureux
» garçon qui manie comme une plume son lourd
» marteau de forgeron; aussi gai qu'intelligent et
» laborieux, c'est le meilleur ouvrier de l'établisse-
» ment, ce qui ne l'empêche pas le soir, après sa
» rude journée de travail, lorsqu'il revient auprès de

» sa mère, qu'il adore, de faire des chansons et des
» vers patriotiques des plus remarquables. Sa poésie
» est remplie d'énergie et d'élévation ; on ne chante
» pas autre chose à l'atelier, et ses refrains échauf-
» fent les cœurs les plus froids et les plus timides. »

« Comme tu dois être fier de ton fils, Dagobert ! — lui dit Rose avec admiration. — Il fait des chansons !

— Certainement, c'est superbe... mais ce qui me flatte surtout, c'est qu'il est bon pour sa mère, et qu'il manie vigoureusement le marteau... Quant aux chansons, avant qu'il ait fait le *Réveil du Peuple* et la *Marseillaise*... il aura joliment battu du fer ; mais, c'est égal, où ce diable d'Agricol aura-t-il appris cela ? Sans doute à l'école, où, comme vous allez le voir, il allait avec Gabriel, son frère adoptif. »

Au nom de Gabriel, qui leur rappelait l'être idéal qu'elles nommaient leur ange gardien, la curiosité des jeunes filles fut vivement excitée, Blanche redoubla d'attention en continuant ainsi :

« — Le frère adoptif d'Agricol, ce pauvre enfant
» abandonné que la femme de notre bon Dagobert a
» si généreusement recueilli, offre, me dit mon père,
» un grand contraste avec Agricol, non pour le cœur,
» car ils ont tous deux le cœur excellent ; mais au-
» tant Agricol est vif, joyeux, actif, autant Gabriel
» est mélancolique et rêveur ; du reste, ajoute mon
» père, chacun d'eux a, pour ainsi dire, la figure de
» son caractère ; Agricol est brun, grand et fort...
» il a l'air joyeux et hardi ; Gabriel, au contraire, est

frêle, blond, timide comme une jeune fille, et sa figure a une expression de douceur angélique... »

Les orphelines se regardèrent toutes surprises; puis, tournant vers Dagobert leurs figures ingénues, Rose lui dit : « As-tu entendu, Dagobert ? Notre père dit que ton Gabriel est blond et qu'il a une figure d'ange... Mais c'est tout comme le nôtre... »

— Oui, oui, j'ai bien entendu, c'est pour cela que votre rêve me surprenait.

— Je voudrais bien savoir s'il a aussi des yeux bleus, — dit Rose.

— Pour ça, mes enfants, quoique le général n'en dise rien, j'en répondrais; ces blondins, ça a toujours les yeux bleus; mais, bleus ou noirs, il ne s'en servira guère pour regarder les jeunes filles en face; continuez, vous allez voir pourquoi.

Blanche reprit :

« — La figure de Gabriel a une expression d'une » douceur angélique; un des frères des écoles chré- » tiennes, où il allait ainsi qu'Agricol et d'autres en- » fants du quartier, frappé de son intelligence et de » sa bonté, a parlé de lui à un protecteur haut placé, » qui s'est intéressé à lui, l'a placé dans un sémi- » naire, et depuis deux ans Gabriel est prêtre; il se » destine aux missions étrangères, et il doit bientôt » partir pour l'Amérique... »

— Ton Gabriel est prêtre... — dit Rose en regardant Dagobert.

— Et le nôtre est un ange, — ajouta Blanche.

— Ce qui prouve que le vôtre a un grade de plus que le mien ; c'est égal, chacun son goût ; il y a des braves gens partout ; mais j'aime mieux que ce soit Gabriel qui ait choisi la robe noire. Je préfère voir mon garçon, à moi, les bras nus, un marteau à la main et un tablier de cuir autour du corps, ni plus ni moins que notre vieux grand-père, mes enfants, autrement dit le père du maréchal Simon, duc de Ligny; car, après tout, le général est duc et maréchal par la grâce de l'Empereur ; maintenant, terminez votre lecture.

— Hélas ! oui, — dit Blanche, il n'y a plus que quelques lignes. Et elle reprit :

« — Ainsi donc, ma chère et tendre Éva, si ce
» journal te parvient, tu pourras rassurer Dagobert
» sur le sort de sa femme et de son fils, qu'il a quittés
» pour nous. Comment jamais reconnaître un pareil
» sacrifice ? Mais je suis tranquille, ton bon et géné-
» reux cœur aura su le dédommager...

» Adieu... et encore adieu pour aujourd'hui, mon
» Éva bien-aimée ; pendant un instant je viens d'in-
» terrompre ce journal pour aller jusqu'à la tente
» de Djalma ; il dormait paisiblement ; son père le
» veillait ; d'un signe il m'a rassuré. L'intrépide jeune
» homme ne court plus aucun danger. Puisse le com-
» bat de demain l'épargner encore !... Adieu, ma
» tendre Éva ; la nuit est silencieuse et calme, les
» feux du bivouac s'éteignent peu à peu ; nos pauvres
» montagnards reposent, après cette sanglante jour-
» née ; je n'entends d'heure en heure que le cri loin-

» tain de nos sentinelles... Ces mots étrangers m'attristent encore ; ils me rappellent ce que j'oublie parfois en t'écrivant... que je suis au bout du monde, et séparé de toi... de mon enfant ! Pauvres êtres chéris ! quel est... quel sera votre sort ?... Ah ! si du moins je pouvais vous envoyer à temps cette médaille qu'un hasard funeste m'a fait emporter de Varsovie, peut-être obtiendrais-tu d'aller en France, ou du moins d'y envoyer ton enfant avec Dagobert ; car tu sais de quelle importance... Mais à quoi bon ajouter ce chagrin à tous les autres ?... Malheureusement, les années se passent... le jour fatal arrivera, et ce dernier espoir, dans lequel je vis pour vous, me sera enlevé ; mais je ne veux pas finir ce jour par une pensée triste. Adieu, mon Eva bien-aimée ! presse notre enfant sur ton cœur, couvre-le de tous les baisers que je vous envoie à tous deux du fond de l'exil.

» A demain, après le combat. »

A cette touchante lecture succéda un assez long silence. Les larmes de Rose et de Blanche coulèrent lentement. Dagobert, le front appuyé sur sa main, était aussi douloureusement absorbé.

Au dehors, le vent augmentait de violence ; une pluie épaisse commençait à fouetter les vitres sonores ; le plus profond silence régnait dans l'auberge.

. . . .

Pendant que les filles du général Simon lisaient avec une si touchante émotion quelques fragments du

journal de leur père, une scène mystérieuse, étrange, se passait dans l'intérieur de la ménagerie du dompteur de bêtes.

CHAPITRE IX.

LES CAGES.

Morok venait de s'armer : par-dessus sa veste de peau de daim, il avait revêtu sa cotte de mailles, tissu d'acier, souple comme la toile, dur comme le diamant; recouvrant ensuite ses bras de brassards, ses jambes de jambards, ses pieds de bottines ferrées, et dissimulant cet attirail défensif sous un large pantalon et sous une ample pelisse soigneusement boutonnée, il avait pris à la main une longue tige de fer chauffée à blanc, emmanchée dans une poignée de bois.

Quoique depuis longtemps domptés par l'adresse et par l'énergie du Prophète, son tigre *Caïn*, son lion *Judas* et sa panthère noire *la Mort* avaient voulu, dans quelque accès de révolte, essayer sur lui leurs dents et leurs ongles; mais, grâce à l'armure cachée par sa pelisse, ils avaient émoussé leurs ongles sur un épiderme d'acier, ébréché leurs dents sur des bras

et sur des jambes de fer, tandis qu'un léger coup de la badine métallique de leur maître faisait fumer et grésiller leur peau, en la sillonnant d'une brûlure profonde.

Reconnaissant l'inutilité de leurs morsures, ces animaux, doués d'une grande mémoire, comprirent que désormais ils essaieraient en vain leurs griffes et leurs mâchoires sur un être invulnérable. Leur soumission craintive s'augmenta tellement, que, dans ses exercices publics, leur maître, au moindre mouvement d'une petite baguette recouverte de papier couleur de feu, les faisait ramper et se coucher épouvantés.

Le prophète, armé avec soin, tenant à la main le fer chauffé à blanc par Goliath, était donc descendu par la trappe du grenier qui s'étendait au-dessus du vaste hangar où l'on avait déposé les cages de ses animaux; une simple cloison de planche séparait ce hangar de l'écurie des chevaux du dompteur de bêtes.

Un fanal à réflecteur jetait sur les cages une vive lumière. Elles étaient au nombre de quatre. Un grillage de fer, largement espacé, garnissait leurs faces latérales. D'un côté, ce grillage tournait sur des gonds comme une porte, afin de donner passage aux animaux que l'on y renfermait; le parquet des loges reposait sur deux essieux et quatre petites roulettes de fer; on les traînait ainsi facilement jusqu'au grand chariot couvert où on les plaçait pendant les voyages. L'une d'elles était vide, les trois autres renfermaient, comme on sait, une panthère, un tigre et un lion.

La panthère, originaire de Java, semblait mériter

ce nom lugubre, LA MORT, par son aspect sinistre et féroce. Complétement noire, elle se tenait tapie et ramassée sur elle-même au fond de sa cage ; la couleur de sa robe se confondant avec l'obscurité qui l'entourait, on ne distinguait pas son corps, on voyait seulement dans l'ombre deux lueurs ardentes et fixes... deux larges prunelles d'un jaune phosphorescent, qui ne s'allumaient pour ainsi dire qu'à la nuit, car tous ces animaux de la race féline n'ont l'entière lucidité de leur vue qu'au milieu des ténèbres.

Le Prophète était rentré silencieusement dans l'écurie ; le rouge sombre de sa longue pelisse contrastait avec le blond mat et jaunâtre de sa chevelure roide et de sa longue barbe ; le fanal, placé assez haut, éclairait complétement cet homme, et la crudité de la lumière, opposée à la dureté des ombres, accentuait davantage encore les plans heurtés de sa figure osseuse et farouche. Il s'approcha lentement de la cage. Le cercle blanc qui entourait sa fauve prunelle semblait s'agrandir : son œil luttait d'éclat et d'immobilité avec l'œil étincelant et fixe de la panthère...

Toujours accroupie dans l'ombre, elle subissait déjà l'influence du regard fascinateur de son maître ; deux ou trois fois elle ferma brusquement ses paupières, en faisant entendre un sourd râlement de colère ; puis bientôt, ses yeux, rouverts comme malgré elle, s'attachèrent invinciblement sur ceux du Prophète.

Alors les oreilles rondes de *la Mort* se collèrent à

son crâne aplati comme celui d'une vipère ; la peau de son front se rida convulsivement ; elle contracta son mufle hérissé de longues soies, et par deux fois ouvrit silencieusement sa gueule armée de crocs formidables.

De ce moment, une sorte de rapport magnétique sembla s'établir entre les regards de l'homme et ceux de la bête.

Le Prophète étendit vers la cage sa tige d'acier chauffé à blanc, et dit d'une voix brève et impérieuse : « *La Mort*... ici ! »

La panthère se leva, mais s'écrasa tellement, que son ventre et ses coudes rasaient le plancher. Elle avait trois pieds de haut et près de cinq pieds de longueur ; son échine élastique et charnue, ses jarrets aussi descendus, aussi larges que ceux d'un cheval de course, sa poitrine profonde, ses épaules énormes et saillantes, ses pattes nerveuses et trapues, tout annonçait que ce terrible animal joignait la vigueur à la souplesse, la force à l'agilité.

Morok, sa baguette de fer toujours étendue vers la cage, fit un pas vers la panthère... La panthère fit un pas vers le Prophète... Il s'arrêta... *La Mort* s'arrêta...

A ce moment, le tigre *Judas,* auquel Morok tournait le dos, fit un bond violent dans sa cage, comme s'il eût été jaloux de l'attention que son maître portait à la panthère ; il poussa un grondement rauque, et, levant sa tête, montra le dessous de sa redoutable mâchoire triangulaire et son puissant poitrail

d'un blanc sale, où venaient se fondre les tons cuivrés de sa robe fauve rayée de noir ; sa queue, pareille à un gros serpent rougeâtre annelé d'ébène, tantôt se collait à ses flancs, tantôt les battait par un mouvement lent et continu ; ses yeux, d'un vert transparent et lumineux, s'arrêtèrent sur le Prophète.

Telle était l'influence de cet homme sur ces animaux, que Judas cessa presque aussitôt son grondement, comme s'il eût été effrayé de sa témérité ; cependant sa respiration resta haute et bruyante.

Morok se tourna vers lui ; pendant quelques secondes, il l'examina très-attentivement.

La panthère, n'étant plus soumise à l'influence du regard de son maître, retourna se tapir dans l'ombre.

Un craquement à la fois strident et saccadé, pareil à celui que font les grands animaux en rongeant un corps dur, s'étant fait entendre dans la cage du lion, *Caïn* attira l'attention du Prophète ; laissant le tigre, il fit un pas vers l'autre loge.

De ce lion on ne voyait que la croupe monstrueuse d'un roux jaunâtre ; ses cuisses étaient repliées sous lui, son épaisse crinière cachait entièrement sa tête ; à la tension et aux tressaillements des muscles de ses reins, à la saillie de ses vertèbres, on devinait facilement qu'il faisait de violents efforts avec sa gueule et ses pattes de devant.

Le prophète inquiet s'approcha de la cage, craignant que malgré ses ordres Goliath n'eût donné au lion quelque os à ronger... Pour s'en assurer, il dit d'une voix brève et ferme : « *Caïn!!* »

Caïn ne changea pas de position.

« *Caïn*... ici! » reprit Morok d'une voix plus haute.

Inutile appel, le lion ne bougea pas et le craquement continua.

« *Caïn*... ici! » dit une troisième fois le Prophète; mais, en prononçant ces mots, il appuya le bout de sa tige d'acier brûlante sur la hanche du lion.

A peine un léger sillon de fumée courut-il sur le pelage roux de *Caïn*, que, par une volte d'une prestesse incroyable, il se retourna et se précipita sur le grillage, non pas en rampant, mais d'un bond, et pour ainsi dire debout, superbe... effrayant à voir.

Le Prophète se trouvant à l'angle de la cage, Caïn, dans sa fureur, s'était dressé en profil, afin de faire face à son maître, appuyant ainsi son large flanc aux barreaux, à travers lesquels il passa jusqu'au coude son bras énorme, aux muscles renflés, et au moins aussi gros que la cuisse de Goliath.

« Caïn!! à bas!! » dit le prophète en se rapprochant vivement.

Le lion n'obéissait pas encore... ses lèvres, retroussées par la colère, laissaient voir des crocs aussi larges, aussi longs, aussi aigus que des défenses de sanglier.

Du bout de son fer brûlant, Morok effleura les lèvres de Caïn... A cette cuisante brûlure, suivie d'un appel imprévu de son maître, le lion, n'osant rugir, gronda sourdement, et ce grand corps re-

tomba, affaissé sur lui-même, dans une attitude pleine de soumission et de crainte.

Le Prophète décrocha le fanal, afin de regarder ce que Caïn rongeait : c'était une des planches du parquet de sa cage, qu'il était parvenu à soulever, et qu'il broyait entre ses dents pour tromper sa faim.

Pendant quelques instants le plus profond silence régna dans la ménagerie. Le Prophète, les mains derrière le dos, passait d'une cage à l'autre, observant ses animaux d'un air inquiet et sagace, comme s'il eût hésité à faire parmi eux un choix important et difficile. De temps à autre il prêtait l'oreille en s'arrêtant devant la grande porte du hangar, qui donnait sur la cour de l'auberge.

Cette porte s'ouvrit, Goliath parut ; ses habits ruisselaient d'eau.

« Eh bien!... — lui dit le Prophète.

— Ça n'a pas été sans peine... Heureusement la nuit est noire, il fait grand vent et il pleut à verse.

— Aucun soupçon?

— Aucun, maître ; vos renseignements étaient bons ; la porte du cellier s'ouvre sur les champs, juste au-dessous de la fenêtre des fillettes. Quand vous avez sifflé pour me dire qu'il était temps, je suis sorti avec un tréteau que j'avais apporté ; je l'ai appuyé au mur, j'ai monté dessus ; avec mes six pieds, ça m'en faisait neuf, je pouvais m'accouder sur la fenêtre ; j'ai pris la persienne d'une main, le manche de mon couteau de l'autre, et, en même

temps que je cassais deux carreaux, j'ai poussé la persienne de toutes mes forces...

— Et l'on a cru que c'était le vent?

— On a cru que c'était le vent. Vous voyez que la brute n'est pas si brute... Le coup fait, je suis vite rentré dans le cellier en emportant mon tréteau... Au bout de peu de temps, j'ai entendu la voix du vieux... j'avais bien fait de me dépêcher...

— Oui, quand je t'ai sifflé, il venait d'entrer dans la salle où l'on soupe; je l'y croyais pour plus de temps.

— Cet homme-là n'est pas fait pour rester longtemps à souper, — dit le géant avec mépris. — Quelques moments après que les carreaux ont été cassés... le vieux a ouvert la fenêtre, et a appelé son chien en lui disant: Saute... J'ai tout de suite couru à l'autre bout du cellier; sans cela le maudit chien m'aurait éventé derrière la porte.

— Le chien est maintenant renfermé dans l'écurie où est le cheval du vieillard... continue.

— Quand j'ai entendu refermer la persienne et la fenêtre, je suis de nouveau sorti du cellier, j'ai replacé mon tréteau et je suis remonté; tirant doucement le loquet de la persienne, je l'ai ouverte, mais les deux carreaux étaient bouchés avec les pans d'une pelisse; j'entendais parler et je ne voyais rien; j'ai écarté un peu le manteau et j'ai vu... Les fillettes dans leur lit me faisaient face... le vieux, assis à leur chevet, me tournait le dos.

— Et son sac... son sac? ceci est l'important.

— Son sac était près la fenêtre, sur une table à côté de la lampe ; j'aurais pu y toucher en allongeant le bras.

— Qu'as-tu entendu ?

— Comme vous m'aviez dit de ne penser qu'au sac, je ne me souviens que de ce qui regardait le sac ; le vieux a dit que dedans il avait ses papiers, des lettres d'un général, son argent et sa croix.

— Bon... Ensuite?

— Comme ça m'était difficile de tenir la pelisse écartée du trou du carreau, elle m'a échappé... j'ai voulu la reprendre, j'ai trop avancé la main, et une des fillettes... l'aura vu... car elle a crié en montrant la fenêtre.

— Misérable!... tout est manqué... s'écria le Prophète en devenant pâle de colère.

— Attendez donc... non, tout n'est pas manqué. En entendant crier, j'ai sauté à bas de mon tréteau, j'ai regagné le cellier ; comme le chien n'était plus là, j'ai laissé la porte entr'ouverte, j'ai entendu ouvrir la fenêtre, et j'ai vu, à la lueur, que le vieux avançait la lampe en dehors ; il a regardé, il n'y avait pas d'échelle ; la fenêtre est trop haute pour qu'un homme de taille ordinaire y puisse atteindre...

— Il aura cru que c'était le vent... comme la première fois... Tu es moins maladroit que je ne croyais.

— Le loup s'est fait renard, vous l'avez dit... Quand j'ai su où était le sac, l'argent et les papiers, ne pouvant faire mieux pour le moment, je suis revenu... et me voilà.

— Monte me chercher la pique de frêne la plus longue...

— Oui, maître.

— Et la couverture de drap rouge....

— Oui, maître.

— Va. »

Goliath monta l'échelle; arrivé au milieu, il s'arrêta.

« Maître, vous ne voulez pas que je descende... un morceau de viande pour La Mort?... Vous verrez qu'elle me gardera rancune... Elle mettra tout sur mon compte... Elle n'oublie rien... et à la première occasion...

— La pique et la couverture! » répéta le Prophète d'une voix impérieuse.

Pendant que Goliath, jurant entre ses dents, exécutait ses ordres, Morok alla entr'ouvrir la grande porte du hangar, regarda dans la cour, et écouta de nouveau.

« Voici la pique de frêne et la couverture, — dit le géant en redescendant de l'échelle avec ces objets. — Maintenant, que faut-il faire?

— Retourne au cellier, remonte près de la fenêtre, et quand le vieillard sortira précipitamment de la chambre...

— Qui le fera sortir?

— Il sortira... que t'importe?

— Après?

— Tu m'as dit que la lampe était près de la croisée?

— Tout près... sur la table, à côté du sac.

— Dès que le vieux quittera la chambre, pousse la fenêtre, fais tomber la lampe, et si tu accomplis prestement et adroitement ce qui te restera à exécuter... les dix florins sont à toi... Tu te rappelles bien tout?...

— Oui, oui.

— Les petites filles seront si épouvantées du bruit et de l'obscurité, qu'elles resteront muettes de terreur.

— Soyez tranquille, le loup s'est fait renard, il se fera serpent.

— Ce n'est pas tout.

— Quoi encore?

— Le toit de ce hangar n'est pas élevé, la lucarne du grenier est d'un abord facile... la nuit est noire... au lieu de rentrer par la porte...

— Je rentrerai par la lucarne.

— Et sans bruit.

— En vrai serpent. » — Et le géant sortit.

« Oui! — se dit le Prophète après un assez long silence, — ces moyens sont sûrs... Je n'ai pas dû hésiter... Aveugle et obscur instrument... j'ignore le motif des ordres que j'ai reçus; mais d'après les recommandations qui les accompagnent... mais d'après la position de celui qui me les a transmis, il s'agit, je n'en doute pas, d'intérêts immenses... — d'intérêts — reprit-il après un nouveau silence, — qui touchent à ce qu'il y a de plus grand... de plus élevé dans le monde... Mais comment ces deux jeunes filles, presque mendiantes, comment ce misérable

soldat, peuvent-ils représenter de tels intérêts?... Il n'importe, — ajouta-t-il avec humilité, — je suis le bras qui agit... c'est à la tête qui pense et qui ordonne... de répondre de ses œuvres... »

Bientôt le Prophète sortit du hangar en emportant la couverture rouge, et se dirigea vers la petite écurie de Jovial; la porte, disjointe, était à peine fermée par un loquet.

A la vue d'un étranger, Rabat-Joie se jeta sur lui; mais ses dents rencontrèrent les jambards de fer, et le Prophète, malgré les morsures du chien, prit Jovial par son licou, lui enveloppa la tête de la couverture afin de l'empêcher de voir et de sentir, l'emmena hors de l'écurie, et le fit entrer dans l'intérieur de sa ménagerie, dont il ferma la porte.

CHAPITRE X.

LA SURPRISE.

Les orphelines, après avoir lu le journal de leur père, étaient restées pendant quelque temps muettes, tristes et pensives, contemplant ces feuillets jaunis par le temps.

Dagobert, également préoccupé, songeait à son

fils, à sa femme, dont il était séparé depuis si longtemps, et qu'il espérait bientôt revoir.

Le soldat, rompant le silence qui durait depuis quelques minutes, prit les feuillets des mains de Blanche, les plia soigneusement, les mit dans sa poche, et dit aux orphelines : « Allons, courage, mes enfants... vous voyez quel brave père vous avez ; ne pensez qu'au plaisir de l'embrasser, et rappelez-vous toujours le nom du digne garçon à qui vous devez ce plaisir ; car sans lui votre père était tué dans l'Inde.

— Il s'appelle Djalma... Nous ne l'oublierons jamais, — dit Rose.

— Et si notre ange gardien, Gabriel, revient encore, — ajouta Blanche, — nous lui demanderons de veiller sur Djalma comme sur nous...

— Bien, mes enfants ; pour ce qui est du cœur, je suis sûr de vous, vous n'oublierez rien... Mais pour revenir au voyageur qui était venu trouver votre pauvre mère en Sibérie, il avait vu le général un mois après les faits que vous venez de lire, et au moment où il allait de nouveau entrer en campagne contre les Anglais, c'est alors que votre père lui a confié ces papiers et la médaille.

— Mais cette médaille, à quoi nous servira-t-elle, Dagobert ?

— Et ces mots gravés dessus, que signifient-ils ? — reprit Rose en la tirant de son sein.

— Dame, mes enfants... cela signifie qu'il faut que

le 12 février 1832 nous soyons à Paris, rue Saint-François, n. 3.

— Mais pour quoi faire?

— Votre pauvre mère a été si vite saisie par la maladie, qu'elle n'a pu me le dire; tout ce que je sais, c'est que cette médaille lui venait de ses parents; c'était une relique gardée dans sa famille depuis cent ans et plus.

— Et comment notre père la possédait-il?

— Parmi les objets mis à la hâte dans sa voiture lorsqu'il avait été violemment emmené de Varsovie, se trouvait un nécessaire appartenant à votre mère, où était cette médaille; depuis, le général n'avait pu la renvoyer, n'ayant aucun moyen de communication et ignorant où nous étions.

— Cette médaille est donc bien importante pour nous?

— Sans doute, car, depuis quinze ans, jamais je n'avais vu votre mère plus heureuse que le jour où le voyageur la lui a apportée... — « Maintenant le » sort de mes enfants sera peut-être aussi beau qu'il » a été jusqu'ici misérable, — me disait-elle devant » l'étranger, avec des larmes de joie dans les yeux; » — je vais demander au gouverneur de Sibérie la » permission d'aller en France avec mes filles... On » trouvera peut-être que j'ai été assez punie par » quinze années d'exil et par la confiscation de mes » biens... Si l'on me refuse... je resterai, mais on » m'accordera du moins d'envoyer mes enfants en » France, où vous les conduirez, Dagobert; vous

» partirez tout de suite, car il y a déjà malheureuse-
» ment bien du temps perdu... et si vous n'arriviez
» pas le 13 février prochain, cette cruelle séparation,
» ce voyage si pénible auraient été inutiles. »

— Comment, un seul jour de retard?...

— Si nous arrivions le 14 au lieu du 13, il ne serait plus temps, disait votre mère; elle m'a aussi donné une grosse lettre que je devais mettre à la poste, pour la France, dans la première ville que nous traverserions, c'est ce que j'ai fait.

— Et crois-tu que nous serons à Paris à temps?

— Je l'espère; cependant, si vous en aviez la force, il faudrait doubler quelques étapes, car en ne faisant que nos cinq lieues par jour, et même sans accident, nous n'arriverions à Paris au plus tôt que vers le commencement de février, et il vaudrait mieux avoir plus d'avance.

— Mais, puisque notre père est dans l'Inde, et que, condamné à mort, il ne peut pas rentrer en France, quand le reverrons-nous donc?

— Et où le reverrons-nous?

— Pauvres enfants, c'est vrai... il y a tant de choses que vous ne savez pas! Quand le voyageur l'a quitté, le général ne pouvait pas revenir en France, c'est vrai, mais maintenant il le peut.

— Et pourquoi le peut-il?

— Parce que, l'an passé, les Bourbons qui l'avaient exilé ont été chassés à leur tour... la nouvelle en sera arrivée dans l'Inde, et votre père viendra certainement vous attendre à Paris, puisqu'il espère que vous

et votre mère y serez le 15 février de l'an prochain.

— Ah! maintenant, je comprends; nous pouvons espérer de le revoir, dit Rose en soupirant.

— Sais-tu comment il s'appelle, ce voyageur, Dagobert?

— Non, mes enfants... mais, qu'il s'appelle Pierre ou Jacques, c'est un vaillant homme. Quand il a quitté votre mère, elle l'a remercié en pleurant d'avoir été si dévoué, si bon pour le général, pour elle, pour ses enfants. Alors il a serré ses mains dans les siennes, et lui a dit avec une voix douce qui m'a remué malgré moi : « — *Pourquoi me remercier? n'a-t-il pas dit :* Aimez-vous les uns les autres? »

— Qui ça, Dagobert?

— Oui, de qui voulait parler le voyageur?

— Je n'en sais rien; seulement la manière dont il a prononcé ces mots m'a frappé, et ce sont les derniers qu'il ait dits.

— *Aimez-vous les uns les autres...* — répéta Rose toute pensive.

— Comme elle est belle, cette parole!... — ajouta Blanche.

— Et où allait-il, ce voyageur?

— Bien loin... bien loin dans le Nord, a-t-il répondu à votre mère. En le voyant s'en aller, elle me disait en parlant de lui : « Son langage doux et triste » m'a attendrie jusqu'aux larmes; pendant le temps » qu'il m'a parlé je me sentais meilleure, j'aimais » davantage encore mon mari, mes enfants, et pour- » tant, à voir l'expression de la figure de cet étran-

» ger, on dirait qu'IL N'A JAMAIS NI SOURI NI PLEURÉ, » ajoutait votre mère.

Quand il s'en est allé, elle et moi, debout à la porte, nous l'avons suivi des yeux tant que nous avons pu, il marchait la tête baissée. Sa marche était lente... calme... ferme... on aurait dit qu'il comptait ses pas... et à propos de son pas, j'ai encore remarqué une chose.

— Quoi donc, Dagobert?

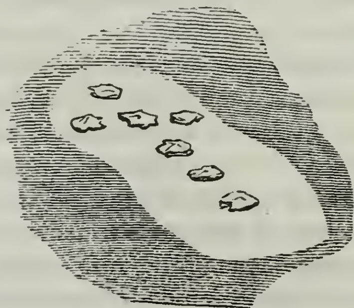
— Vous savez que le chemin qui menait à la maison était toujours humide à cause de la petite source qui débordait...

— Oui.

— Eh bien! la marque de ses pas était restée sur la glaise, et j'ai vu que sous sa semelle il y avait des clous arrangés en croix...

— Comment donc, en croix?

— Tenez, dit Dagobert en posant sept fois son doigt sur la couverture du lit, — tenez, ils étaient arrangés ainsi sous son talon : vous voyez, ça forme une croix.



— Qu'est-ce que cela peut signifier, Dagobert?

— Le hasard, peut-être... oui... le hasard... et pourtant, malgré moi, cette diable de croix qu'il laissait après lui m'a fait l'effet d'un mauvais présage, car à peine a-t-il été parti que nous avons été accablés coup sur coup.

— Hélas! la mort de notre mère?

— Oui, mais avant... autre chagrin!... Vous n'étiez pas encore venues, elle écrivait sa supplique pour demander la permission d'aller en France ou de vous y envoyer, lorsque j'entends le galop d'un cheval; c'était un courrier du gouverneur général de la Sibérie. Il nous apportait l'ordre de changer de résidence; sous trois jours, nous devions nous joindre à d'autres condamnés pour être conduits avec eux à quatre cents lieues plus au nord. Ainsi, après quinze ans d'exil, on redoublait de cruauté, de persécution envers votre mère...

— Et pourquoi la tourmenter ainsi?

— On aurait dit qu'un mauvais génie s'acharnait contre elle, car quelques jours plus tard le voyageur ne nous trouvait plus à Milosk, ou, s'il nous eût retrouvés plus tard, c'était si loin, que cette médaille et les papiers qu'il apportait ne servaient plus à rien... puisque, ayant pu partir tout de suite, c'est à peine si nous arriverons à temps à Paris. « On aurait intérêt à » empêcher moi ou mes enfants d'aller en France, » qu'on n'agirait pas autrement, — disait votre mère, » — car nous exiler maintenant à quatre cents lieues » plus loin, c'est rendre impossible ce voyage en

» France, dont le terme est fixé. » Et elle se désespérait à cette idée.

— Peut-être ce chagrin imprévu a-t-il causé sa maladie subite ?

— Hélas! non, mes enfants; c'est cet infernal choléra, qui arrive sans qu'on sache d'où il vient, car il voyage aussi, lui... et il vous frappe comme le tonnerre; trois heures après le départ du voyageur, quand vous êtes revenues de la forêt toutes gaies, toutes contentes, avec vos gros bouquets de fleurs pour votre mère... elle était déjà presque à l'agonie... et méconnaissable; le choléra s'était déclaré dans le village... Le soir, cinq personnes étaient mortes... Votre mère n'a eu que le temps de vous passer la médaille au cou, ma chère petite Rose... de vous recommander toutes deux à moi... de me supplier de nous mettre tout de suite en route; elle morte, le nouvel ordre d'exil qui la frappait ne pouvait plus vous atteindre; le gouverneur m'a permis de partir avec vous pour la France, selon les dernières volontés de votre... »

Le soldat ne put achever; il mit sa main sur ses yeux pendant que les orphelines s'embrassaient en sanglotant.

« Oh ! mais, — reprit Dagobert avec orgueil... après un moment de douloureux silence, — c'est là que vous vous êtes montrées les braves filles du général... Malgré le danger, on n'a pu vous arracher du lit de votre mère; vous êtes restées auprès d'elle jusqu'à la fin... Vous lui avez fermé les yeux, vous

l'avez veillée toute la nuit... et vous n'avez voulu partir qu'après m'avoir vu planter la petite croix de bois sur la fosse que j'avais creusée. »

Dagobert s'interrompit brusquement.

Un hennissement étrange, désespéré, auquel se mêlaient des rugissements féroces, firent bondir le soldat sur sa chaise ; il pâlit et s'écria : « C'est Jovial, mon cheval ! que fait-on à mon cheval ? »

Puis, ouvrant la porte, il descendit précipitamment l'escalier.

Les deux sœurs se serrèrent l'une contre l'autre, si épouvantées du brusque départ du soldat, qu'elles ne virent pas une main énorme passer à travers les carreaux cassés, ouvrir l'espagnolette de la fenêtre, en pousser violemment les vantaux, et renverser la lampe placée sur une petite table où était le sac du soldat.

Les orphelines se trouvèrent ainsi plongées dans une obscurité profonde.

CHAPITRE XI.

JOVIAL ET LA MORT.

Morok, ayant conduit Jovial au milieu de sa ménagerie, l'avait ensuite débarrassé de la couverture qui l'empêchait de voir et de sentir.

A peine le tigre, le lion et la panthère l'eurent-ils aperçu, que ces animaux affamés se précipitèrent aux barreaux de leurs loges.

Le cheval, frappé de stupeur, le cou tendu, l'œil fixe, tremblait de tous ses membres, et semblait cloué sur le sol; une sueur abondante et glacée ruissela tout à coup de ses flancs.

Le lion et le tigre poussaient des rugissements effroyables, en s'agitant violemment dans leurs loges.

La panthère ne rugissait pas... mais sa rage muette était effrayante. D'un bond furieux, au risque de se briser le crâne, elle s'élançait du fond de sa cage jusqu'aux barreaux; puis, toujours muette, toujours acharnée, elle retournait en rampant à l'extrémité de sa loge, et d'un nouvel élan, aussi impétueux qu'aveugle, elle tentait encore d'ébranler le grillage.

Trois fois, elle avait ainsi bondi... terrible, silen-

cieuse... lorsque le cheval, passant de l'immobilité de la stupeur à l'égarement de l'épouvante, poussa de longs hennissements, et courut, effaré, vers la porte par laquelle on l'avait amené. La trouvant fermée, il baissa la tête, fléchit un peu les jambes, frôla de ses naseaux l'ouverture laissée entre le sol et les ais, comme s'il eût voulu respirer l'air extérieur; puis, de plus en plus éperdu, il redoubla de hennissements en frappant avec force de ses pieds de devant.

Le Prophète s'approcha de la cage de La Mort au moment où elle allait reprendre son élan. Le lourd verrou qui retenait la grille, poussé par la pique du dompteur de bêtes, glissa, sortit de sa gâche... et en une seconde le Prophète eut gravi la moitié de l'échelle qui conduisait à son grenier...

Les rugissements du tigre et du lion, joints aux hennissements de Jovial, retentirent alors dans toutes les parties de l'auberge.

La panthère s'était de nouveau précipitée sur le grillage avec un acharnement si furieux, que, ce grillage cédant, elle tomba d'un saut au milieu du hangar.

La lumière du fanal miroitait sur l'ébène lustrée de sa robe, semée de mouchetures d'un noir mat... Un instant elle resta sans mouvement, ramassée sur ses membres trapus... la tête allongée sur le sol, comme pour calculer la portée du bond qu'elle allait faire pour atteindre le cheval, puis elle s'élança brusquement sur lui.

En la voyant sortir de sa cage, Jovial, d'un violent

écart, se jeta sur la porte, qui s'ouvrait de dehors en dedans,.. y pesa de toutes ses forces, comme s'il eût voulu l'enfoncer; et au moment où *La Mort* bondit, il se cabra presque droit; mais celle-ci, rapide comme l'éclair, se suspendit à sa gorge en lui enfonçant en même temps les ongles aigus de ses pattes de devant dans le poitrail.

La veine jugulaire du cheval s'ouvrit; des jets de sang vermeil jaillirent sous la dent de la panthère de Java, qui, s'arc-boutant alors sur ses pattes de derrière, serra puissamment sa victime contre la porte, et de ses griffes tranchantes lui laboura et lui ouvrit le flanc...

La chair du cheval était vive et pantelante, ses hennissements strangulés devenaient épouvantables...

Tout à coup ces mots retentirent :

« Jovial... courage... me voilà... courage... »

C'était la voix de Dagobert, qui s'épuisait en tentatives désespérées pour forcer la porte derrière laquelle se passait cette lutte sanglante.

« Jovial, — reprit le soldat, — me voilà... au secours... »

A cet accent ami et bien connu, le pauvre animal, déjà presque sur ses fins, essaya de tourner la tête vers l'endroit d'où venait la voix de son maître, lui répondit par un hennissement plaintif, et, s'abattant sous les efforts de la panthère, tomba... d'abord sur les genoux, puis sur le flanc... de sorte que son échine et son garrot, longeant la porte, l'empêchaient de s'ouvrir.

Alors tout fut fini.

La panthère s'accroupit sur le cheval, l'étreignit de ses pattes de devant et de derrière, malgré quelques ruades défaillantes, et lui fouilla le flanc de son mufle ensanglanté.

« Au secours... du secours à mon cheval! — criait Dagobert, en ébranlant vainement la serrure; puis il ajoutait avec rage : — Et pas d'armes... pas d'armes...

— Prenez garde... » cria le dompteur de bêtes.

Et il parut à la mansarde du grenier, qui s'ouvrait sur la cour.

« N'essayez pas d'entrer, il y va de la vie... ma panthère est furieuse...

— Mais mon cheval... mon cheval! — s'écria Dagobert d'une voix déchirante.

— Il est sorti de son écurie pendant la nuit, il est entré dans le hangar en poussant la porte; à sa vue la panthère a brisé sa cage et s'est jetée sur lui... Vous répondrez des malheurs qui peuvent arriver! — ajouta le dompteur de bêtes d'un air menaçant, — car je vais courir les plus grands dangers pour faire rentrer *La Mort* dans sa loge.

— Mais mon cheval... Sauvez mon cheval!! » s'écria Dagobert, suppliant, désespéré.

Le Prophète disparut de sa lucarne.

Les rugissements des animaux, les cris de Dagobert, réveillèrent tous les gens de l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*. Çà et là les fenêtres s'éclairaient et s'ouvraient précipitamment. Bientôt les garçons d'au-

berge accoururent dans la cour avec des lanternes, entourèrent Dagobert, et s'informèrent de ce qui venait d'arriver.

« Mon cheval est là... et un des animaux de ce misérable s'est échappé de sa cage, » s'écria le soldat en continuant d'ébranler la porte.

A ces mots les gens de l'auberge, déjà effrayés de ces épouvantables rugissements, se sauvèrent et coururent prévenir l'hôte.

On conçoit les angoisses du soldat en attendant que la porte du hangar s'ouvrît. Pâle, hâletant, l'oreille collée à la serrure, il écoutait...

Peu à peu les rugissements avaient cessé, il n'entendit plus qu'un grondement sourd et ces appels sinistres répétés par la voix dure et brève du Prophète : « *La Mort*... ici... *La Mort!* »

La nuit était profondément obscure, Dagobert n'aperçut pas Goliath qui, rampant avec précaution le long du toit recouvert en tuiles, rentrait dans le grenier par la fenêtre de la mansarde.

Bientôt la porte de la cour s'ouvrit de nouveau ; le maître de l'auberge parut, suivi de plusieurs hommes ; armé d'une carabine, il s'avançait avec précaution ; ses gens portaient des fourches et des bâtons.

« Que se passe-t-il donc ? — dit-il en s'approchant de Dagobert, — quel trouble dans mon auberge !... Au diable les montreurs de bêtes et les négligents qui ne savent pas attacher le licou d'un cheval à la mangeoire... Si votre bête est blessée... tant pis pour vous, il fallait être plus soigneux. »

Au lieu de répondre à ces reproches, le soldat, écoutant toujours ce qui se passait en dedans du hangar, fit un geste de la main pour réclamer le silence.

Tout à coup on entendit un éclat de rugissement féroce, suivi d'un grand cri du Prophète, et presque aussitôt la panthère hurla d'une façon lamentable.

« Vous êtes sans doute la cause d'un malheur, — dit au soldat l'hôte effrayé ; — avez-vous entendu? quel cri !... Morok est peut-être dangereusement blessé. »

Dagobert allait répondre à l'hôte lorsque la porte s'ouvrit ; Goliath parut sur le seuil et dit : « On peut entrer, il n'y a plus de danger. »

L'intérieur de la ménagerie offrait un spectacle sinistre.

Le Prophète, pâle, pouvant à peine dissimuler son émotion sous son calme apparent, était agenouillé à quelques pas de la cage de la panthère, dans une attitude recueillie : au mouvement de ses lèvres on devinait qu'il priait. A la vue de l'hôte et des gens de l'auberge, Morok se releva en disant d'une voix solennelle : « Merci, mon Dieu! d'avoir pu vaincre encore une fois par la force que vous m'avez donnée. »

Alors croisant ses bras sur sa poitrine, le front altier, le regard impérieux, il sembla jouir du triomphe qu'il venait de remporter sur *La Mort,* qui, étendue au fond de sa loge, poussait encore des hurlements plaintifs.

Les spectateurs de cette scène, ignorant que la pelisse du dompteur de bêtes cachât une armure

complète, et, attribuant les cris de la panthère à la crainte, restèrent frappés d'étonnement et d'admiration devant l'intrépidité et le pouvoir presque surnaturel de cet homme.

A quelques pas derrière lui, Goliath se tenait debout, appuyé sur la pique de frêne... Enfin, non loin de la cage, au milieu d'une mare de sang, était étendu le cadavre de Jovial.

A la vue de ces restes sanglants... déchirés, Dagobert resta immobile, et sa rude figure prit une expression de douleur profonde... Puis, se jetant à genoux, il souleva la tête de Jovial. En retrouvant ternes, vitreux et à demi fermés ces yeux naguère encore si intelligents et si gais lorsqu'ils se tournaient vers un maître aimé, le soldat ne put retenir une exclamation déchirante...

Dagobert oubliait sa colère, les suites déplorables de cet accident si fatal aux intérêts des deux jeunes filles qui ne pouvaient ainsi continuer leur route : il ne songeait qu'à la mort horrible de ce pauvre vieux cheval, son ancien compagnon de fatigue et de guerre, fidèle animal deux fois blessé comme lui... et que depuis tant d'années il n'avait pas quitté... Cette émotion poignante se lisait d'une manière si cruelle, si touchante, sur le visage du soldat, que le maître de l'hôtellerie et ses gens se sentirent un instant apitoyés à la vue de ce grand vieillard agenouillé devant ce cheval mort.

Mais lorsque, suivant le cours de ses regrets, Dagobert songea que Jovial avait aussi été son compa-

gnon d'exil, que la mère des orphelines avait autrefois, comme ses filles, entrepris un pénible voyage avec ce malheureux animal, les funestes conséquences de la perte qu'il venait de faire se présentèrent tout à coup à l'esprit du soldat ; la fureur succédant à l'attendrissement, il se releva les yeux étincelants, courroucés, se précipita sur le Prophète, d'une main le saisit à la gorge, et de l'autre lui administra militairement dans la poitrine cinq à six coups de poing qui s'amortirent sur la cotte de mailles de Morok.

« Brigand... tu me répondras de la mort de mon cheval! » disait le soldat en continuant la correction.

Morok, svelte et nerveux, ne pouvait lutter avantageusement contre Dagobert, qui, servi par sa grande taille, montrait encore une vigueur peu commune. Il fallut l'intervention de Goliath et du maître de l'auberge pour arracher le Prophète des mains de l'ancien grenadier. Au bout de quelques instants on sépara les deux champions. Morok était blême de rage. Il fallut de nouveaux efforts pour l'empêcher de se saisir de la pique, dont il voulait frapper Dagobert.

— Mais c'est abominable! — s'écria l'hôte en s'adressant au soldat, qui appuyait avec désespoir ses deux poings crispés sur son front chauve.

— Vous exposez ce digne homme à être dévoré par ses bêtes, reprit l'hôte, et vous voulez encore l'assommer... Est-ce ainsi qu'une barbe grise se conduit? faut-il aller chercher main-forte? vous vous étiez montré plus raisonnable dans la soirée.

Ces mots rappelèrent le soldat à lui-même ; il re-

gretta d'autant plus sa vivacité, que sa qualité d'étranger pouvait augmenter les embarras de sa position ; il fallait à tout prix se faire indemniser de son cheval, afin d'être en état de continuer son voyage, dont le succès pouvait être compromis par un seul jour de retard. Faisant un violent effort sur lui-même, il parvint à se contraindre.

— Vous avez raison... j'ai été trop vif, — dit-il à l'hôte d'une voix altérée, qu'il tâchait de rendre calme. — Je n'ai pas eu la patience de tantôt. Mais enfin cet homme ne doit-il pas être responsable de la perte de mon cheval ? Je vous en fais juge.

— Eh bien ! comme juge, je ne suis pas de votre avis. Tout cela est de votre faute. Vous aurez mal attaché votre cheval, et il sera entré sous ce hangar dont la porte était sans doute entr'ouverte — dit l'hôte prenant évidemment le parti du dompteur de bêtes.

— C'est vrai, — reprit Goliath, — je m'en souviens ; j'avais laissé la porte entrebâillée la nuit, afin de donner de l'air aux animaux ; les cages étaient bien fermées, il n'y avait pas de danger...

— C'est juste ! — dit un des assistants.

— Il aura fallu la vue du cheval pour rendre la panthère furieuse, et lui faire briser sa cage — reprit un autre.

— C'est plutôt le Prophète qui doit se plaindre — dit un troisième.

— Peu importent ces avis divers, — reprit Dagobert, dont la patience commençait à se lasser ; — je

dis, moi, qu'il me faut à l'instant de l'argent ou un cheval, oui, à l'instant, car je veux quitter cette auberge de malheur.

— Et je dis, moi, que c'est vous qui allez m'indemniser, — s'écria Morok, qui sans doute ménageait ce coup de théâtre pour la fin, car il montra sa main gauche ensanglantée, jusqu'alors cachée dans la manche de sa pelisse. — Je serai peut-être estropié pour ma vie, ajouta-t-il. — Voyez, quelle blessure la panthère m'a faite! »

Sans avoir la gravité que lui attribuait le Prophète, cette blessure était assez profonde. Ce dernier argument lui concilia la sympathie générale. Comptant sans doute sur cet incident pour décider d'une cause qu'il regardait comme sienne, l'hôtelier dit au garçon d'écurie :

« Il n'y a qu'un moyen d'en finir... C'est d'aller tout de suite éveiller M. le bourgmestre, et de le prier de venir ici; il décidera qui a tort ou raison.

— J'allais vous le proposer, — dit le soldat, — car, après tout, je ne peux pas me faire justice moi-même.

— Fritz, cours chez M. le bourgmestre, — dit l'hôte. »

Le garçon partit précipitamment. Son maître, craignant d'être compromis par l'interrogatoire du soldat, auquel il avait la surveille négligé de demander ses papiers, lui dit : « Le bourgmestre sera de très-mauvaise humeur... d'être dérangé si tard. Je n'ai pas envie d'en souffrir, aussi je vous engage à aller me chercher vos papiers s'ils sont en règle... car j'ai eu

le tort de ne pas me les faire présenter hier au soir à votre arrivée.

— Ils sont en haut dans mon sac, vous allez les avoir, » répondit le soldat.

Puis, détournant la vue et mettant sa main sur ses yeux lorsqu'il passa devant le corps de Jovial, il sortit pour aller retrouver les deux sœurs.

Le Prophète le suivit d'un regard triomphant, et se dit : « Le voilà sans cheval, sans argent, sans papiers... Je ne pouvais faire plus... puisqu'il m'était interdit de faire plus... et que je devais autant que possible agir de ruse et ménager les apparences... Tout le monde donnera tort à ce soldat. Je puis du moins répondre que, de quelques jours, il ne continuera pas sa route, puisque de si grands intérêts semblent se rattacher à son arrestation et à celle de ces deux jeunes filles. »

Un quart d'heure après cette réflexion du dompteur de bêtes, Karl, le camarade de Goliath, sortait de la cachette où son maître l'avait confiné pendant la soirée, et partait pour Leipsick, porteur d'une lettre que Morok venait d'écrire à la hâte, et que Karl devait, aussitôt son arrivée, mettre à la poste.

L'adresse de cette lettre était ainsi conçue :

A Monsieur

Monsieur Rodin,

Rue du Milieu-des-Ursins, N° 11,

A Paris,

France.

CHAPITRE XII.

LE BOURGMESTRE.

L'inquiétude de Dagobert augmentait de plus en plus ; certain que son cheval n'était pas venu dans le hangar tout seul, il attribuait ce malheureux événement à la méchanceté du dompteur de bêtes, mais il se demandait en vain la cause de l'acharnement de ce misérable contre lui, et il songeait avec effroi que sa cause, si juste qu'elle fût, allait dépendre de la bonne ou mauvaise humeur d'un juge arraché au sommeil et qui pouvait condamner sur des apparences trompeuses.

Bien décidé à cacher aussi longtemps que possible aux orphelines le nouveau coup qui les frappait, il ouvrait la porte de leur chambre, lorsqu'il se heurta contre Rabat-Joie, car le chien était accouru à son poste après avoir en vain essayé d'empêcher le Prophète d'emmener Jovial.

« Heureusement le chien est revenu là, les pauvres petites étaient gardées, » dit le soldat en ouvrant la porte.

A sa grande surprise, une profonde obscurité régnait dans la chambre.

« Mes enfants... — s'écria-t-il, — pourquoi êtes-vous donc sans lumière? »

On ne lui répondit pas. Effrayé, il courut au lit à tâtons, prit la main d'une des deux sœurs : cette main était glacée.

« Rose!... mes enfants! — s'écria-t-il, — Blanche! mais répondez-moi donc... Vous me faites peur... »

Même silence; la main qu'il tenait se laissait mouvoir machinalement, froide et inerte.

La lune, alors dégagée des nuages noirs qui l'entouraient, jeta dans cette petite chambre et sur le lit placé en face de la fenêtre une assez vive clarté pour que le soldat vît les deux sœurs évanouies.

La lueur bleuâtre de la lune augmentait encore la pâleur des orphelines : elles se tenaient à demi embrassées; Rose avait caché sa tête dans le sein de Blanche.

« Elles se seront trouvées mal de frayeur, — s'écria Dagobert en courant à sa gourde.— Pauvres petites! après une journée où elles ont eu tant d'émotions, ce n'est pas étonnant! »

Et le soldat, imbibant le coin d'un mouchoir de quelques gouttes d'eau-de-vie, se mit à genoux devant le lit, frotta légèrement les tempes des deux sœurs, et passa sous leurs petites narines roses le linge imprégné de spiritueux...

Toujours agenouillé, penchant vers les orphelines sa brune figure inquiète, émue, il attendit quelques

secondes avant de renouveler l'emploi du seul moyen de secours qu'il eût en son pouvoir.

Un léger mouvement de Rose donna quelque espoir au soldat; la jeune fille tourna sa tête sur l'oreiller en soupirant; puis bientôt elle tressaillit, ouvrit ses yeux à la fois étonnés et effrayés; mais, ne reconnaissant pas d'abord Dagobert, elle s'écria : « Ma sœur! » et elle se jeta entre les bras de Blanche.

Celle-ci commençait à ressentir aussi les effets des soins du soldat. Le cri de Rose la tira complétement de sa léthargie; partageant de nouveau sa frayeur sans en savoir la cause, elle se pressa contre elle.

« Les voilà revenues... c'est l'important, — dit Dagobert. — Maintenant la folle peur passera bien vite. » Puis il ajouta en adoucissant sa voix : « Eh bien! mes enfants... courage!... vous allez mieux... c'est moi qui suis là... moi... Dagobert. »

Les orphelines firent un brusque mouvement, tournèrent vers le soldat leurs charmants visages encore pleins de trouble, d'émotion, et, par un élan plein de grâce, toutes deux lui tendirent les bras en s'écriant : « C'est toi... Dagobert... nous sommes sauvées...

— Oui, mes enfants... c'est moi, — dit le vétéran en prenant leurs mains dans les siennes, et les serrant avec bonheur. — Vous avez donc eu grand'peur pendant mon absence?

— Oh! peur... à mourir...

— Si tu savais... mon Dieu... si tu savais!...

— Mais la lampe est éteinte! Pourquoi?

— Ce n'est pas nous...

— Voyons, remettez-vous, pauvres petites, et racontez-moi cela... Cette auberge ne me paraît pas sûre... Heureusement nous la quitterons bientôt... Maudit sort qui m'y a conduit... Après cela, il n'y avait pas d'autre hôtellerie dans le village... Que s'est-il donc passé?

— A peine as-tu été parti... que la fenêtre s'est ouverte bien fort, la lampe est tombée avec la table, et un bruit terrible...

— Alors le cœur nous a manqué, nous nous sommes embrassées en poussant un cri, car nous avions cru aussi entendre marcher dans la chambre.

— Et nous nous sommes trouvées mal, tant nous avions peur... »

Malheureusement, persuadé que la violence du vent avait déjà cassé les carreaux et ébranlé la fenêtre, Dagobert crut avoir mal fermé l'espagnolette, attribua ce second accident à la même cause que le premier, et crut que l'effroi des orphelines les abusait.

« Enfin, c'est passé, n'y pensons plus, calmez-vous, — leur dit-il.

— Mais, toi, pourquoi nous as-tu quittées si vite... Dagobert?

— Oui, maintenant je m'en souviens; n'est-ce pas, ma sœur, nous avons entendu un grand bruit, et Dagobert a couru vers l'escalier en disant : Mon cheval... que fait-on à mon cheval?

— C'était donc Jovial qui hennissait? »

Ces questions renouvelaient les angoisses du soldat, il craignait d'y répondre, et dit d'un air embarrassé : « Oui... Jovial hennissait... mais ce n'était rien!... Ah çà! il nous faut de la lumière. Savez-vous où j'ai mis mon briquet hier soir? Allons, je perds la tête, il est dans ma poche. Il y a là heureusement une chandelle; je vais l'allumer pour chercher dans mon sac des papiers dont j'ai besoin. »

Dagobert fit jaillir quelques étincelles, se procura de la lumière, et vit en effet la croisée encore entr'ouverte, la table renversée, et auprès de la lampe son havre-sac; il ferma la fenêtre, releva la petite table, y plaça son sac et le déboucla afin d'y prendre son portefeuille, placé, ainsi que sa croix et sa bourse, dans une espèce de poche pratiquée entre la doublure et la peau du sac, qui ne paraissait pas avoir été fouillé, grâce au soin avec lequel les courroies étaient rajustées.

Le soldat plongea sa main dans la poche qui s'offrait à l'entrée du havre-sac, et ne trouva rien. Foudroyé de surprise, il pâlit, et s'écria en reculant d'un pas :

« Comment!!! rien!

— Dagobert, qu'as-tu donc? » dit Blanche.

Il ne répondit pas. Immobile, penché sur la table, il restait la main toujours plongée dans la poche du sac... Puis bientôt, cédant à un vague espoir... car une si cruelle réalité ne lui paraissait pas possible, il vida précipitamment le contenu du sac sur la table : c'étaient de pauvres hardes à moitié usées, son vieil

habit d'uniforme des grenadiers à cheval de la garde impériale, sainte relique pour le soldat. Mais Dagobert eut beau développer chaque objet d'habillement, il n'y trouva ni sa bourse, ni son portefeuille où étaient ses papiers, les lettres du général Simon et sa croix. En vain, avec cette puérilité terrible qui accompagne toujours les recherches désespérées, le soldat prit le havre-sac par les deux coins et le secoua vigoureusement : rien n'en sortit.

Les orphelines se regardaient avec inquiétude, ne comprenaient rien au silence et à l'action de Dagobert, qui leur tournait le dos.

Blanche se hasarda de lui dire d'une voix timide : « Qu'as-tu donc?... Tu ne nous réponds pas... Qu'est-ce que tu cherches dans ton sac? »

Toujours muet, Dagobert se fouilla précipitamment, retourna toutes ses poches ; rien...

Peut-être pour la première fois de sa vie, ses deux enfants, comme il les appelait, lui avaient adressé la parole sans qu'il leur répondît.

Blanche et Rose sentirent de grosses larmes mouiller leurs yeux ; croyant le soldat fâché, elles n'osèrent plus lui parler.

« Non... non... ça ne se peut pas... non, » disait le vétéran en appuyant sa main sur son front et en cherchant encore dans sa mémoire où il aurait pu placer des objets si précieux pour lui, ne voulant pas encore se résoudre à leur perte... Un éclair de joie brilla dans ses yeux... il courut prendre sur une chaise la valise des orphelines ; elle contenait un peu

de linge, deux robes noires et une petite boîte de bois renfermant un mouchoir de soie qui avait appartenu à leur mère, deux boucles de ses cheveux, et un ruban noir qu'elle portait au cou. Le peu qu'elle possédait avait été saisi par le gouvernement russe par suite de la confiscation. Dagobert fouilla et refouilla tout... visita jusqu'aux derniers recoins de la valise, rien... rien...

Cette fois, complétement anéanti, il s'appuya sur la table. — Cet homme si robuste, si énergique, se sentait faiblir... Son visage était à la fois brûlant et baigné d'une sueur froide... ses genoux tremblaient sous lui.

On dit vulgairement qu'un noyé s'accrocherait à une paille, il en est ainsi du *désespoir* qui ne veut pas absolument *désespérer;* Dagobert se laissa entraîner à une dernière espérance absurde, folle, impossible... il se retourna brusquement vers les deux orphelines, et leur dit... sans songer à l'altération de ses traits et de sa voix : « Je ne vous les ai pas donnés... à garder... dites? »

Au lieu de lui répondre, Rose et Blanche, épouvantées de sa pâleur, de l'expression de son visage, jetèrent un cri.

« Mon Dieu... mon Dieu... qu'as-tu donc? — murmura Rose.

— Les avez-vous... oui ou non? — s'écria d'une voix tonnante le malheureux, égaré par la douleur. Si c'est non... je prends le premier couteau venu et je me le... *plante* à travers le corps!

— Hélas! toi si bon... pardonne-nous si nous t'avons causé quelque peine...

— Tu nous aimes tant... tu ne voudrais pas nous faire de mal... »

Et les orphelines se prirent à pleurer en tendant leurs mains suppliantes vers le soldat.

Celui-ci, sans les voir, les regardait d'un œil hagard; puis, cette espèce de vertige dissipé, la réalité se présenta bientôt à sa pensée avec toutes ses terribles conséquences; il joignit les mains, tomba à genoux devant le lit des orphelines, y appuya son front, et à travers ses sanglots déchirants, car cet homme de fer sanglotait, on n'entendait que ces mots entrecoupés: « Pardon... pardon.. je ne sais pas... Ah! quel malheur!... quel malheur! pardon. »

A cette explosion de douleur dont elles ne comprenaient pas la cause, mais qui, chez un tel homme, était navrante, les deux sœurs interdites entourèrent de leurs bras cette vieille tête grise, et s'écrièrent en pleurant: « Mais regarde-nous donc! dis-nous ce qui t'afflige... Ce n'est pas nous?... »

Un bruit de pas résonna dans l'escalier. Au même instant retentirent les aboiements de Rabat-Joie, resté en dehors de la porte. Plus les pas s'approchaient, plus les grondements du chien devenaient furieux; ils étaient sans doute accompagnés de démonstrations hostiles, car on entendit l'aubergiste s'écrier d'un ton courroucé:

« Dites donc, hé! appelez votre chien... ou parlez-lui, c'est M. le bourgmestre qui monte...

— Dagobert... entends-tu?... c'est le bourgmestre! — dit Rose.

— On monte... voilà du monde... » reprit Blanche.

Ces mots, *le bourgmestre,* rappelèrent tout à Dagobert, et complétèrent pour ainsi dire le tableau de sa terrible position. Son cheval était mort, il se trouvait sans papiers, sans argent, et un jour, un seul jour de retard ruinait la dernière espérance des deux sœurs, rendait inutile ce long et pénible voyage.

Les gens fortement trempés, et le vétéran était de ce nombre, préfèrent les grands périls, les positions menaçantes, mais nettement tranchées, à ces angoisses vagues qui précèdent un malheur définitif.

Dagobert, servi par son bon sens, par son admirable dévouement, comprit qu'il n'avait de ressource que dans la justice du bourgmestre, et que tous ses efforts devaient tendre à se rendre ce magistrat favorable; il essuya donc ses yeux aux draps du lit, se releva, droit, calme, résolu, et dit aux orphelines: « Ne craignez rien... mes enfants; il faudra bien que ce soit notre sauveur qui arrive.

— Allez-vous appeler votre chien?... — cria l'hôtelier, toujours retenu sur l'escalier par Rabat-Joie, sentinelle vigilante, qui continuait de lui disputer le passage. — Il est donc enragé, cet animal-là? Attachez-le donc! N'avez-vous pas déjà assez causé de malheurs dans ma maison?... Je vous dis que M. le bourgmestre veut vous interroger à votre tour, puisqu'il vient d'entendre Morok. »

Dagobert passa la main dans ses cheveux gris et

sur sa moustache, agrafa le col de sa houppelande, brossa ses manches avec ses mains, afin de se donner le meilleur air possible, sentant que le sort des orphelines allait dépendre de son entretien avec ce magistrat. Ce ne fut pas sans un violent battement de cœur qu'il mit la main sur la serrure après avoir dit aux petites filles, de plus en plus effrayées de tant d'événements : « Enfoncez-vous bien dans votre lit, mes enfants... S'il faut absolument que quelqu'un entre ici, le bourgmestre y entrera seul... »

Puis, ouvrant la porte, le soldat s'avança sur le palier, et dit : « A bas!... Rabat-Joie... ici! »

Le chien obéit avec une répugnance marquée. Il fallut que son maître lui ordonnât deux fois de s'abstenir de toute manifestation malfaisante à l'encontre de l'hôtelier; ce dernier, une lanterne d'une main et son bonnet de l'autre, précédait respectueusement le bourgmestre, dont la figure magistrale se perdait dans la pénombre de l'escalier.

Derrière le juge, et quelques marches plus bas que lui, on voyait vaguement, éclairées par une autre lanterne, les visages curieux des gens de l'hôtellerie.

Dagobert, après avoir fait rentrer Rabat-Joie dans sa chambre, ferma la porte et avança de deux pas sur le palier, assez spacieux pour contenir plusieurs personnes, et à l'angle duquel se trouvait un banc de bois à dossier.

Le bourgmestre, arrivant à la dernière marche de l'escalier, parut surpris de voir Dagobert fermer la

porte, dont il semblait vouloir lui interdire l'entrée.

« Pourquoi fermez-vous cette porte? demanda-t-il d'un ton brusque.

— D'abord, parce que deux jeunes filles, qui m'ont été confiées, sont couchées dans cette pièce; et ensuite, parce que votre interrogatoire inquiéterait ces enfants, — répondit Dagobert... — Asseyez-vous sur ce banc et interrogez-moi ici, monsieur le bourgmestre; cela vous est égal, je pense!

— Et de quel droit prétendez-vous m'imposer le lieu de votre interrogatoire? — demanda le juge d'un air mécontent.

— Oh! je ne prétends rien, monsieur le bourgmestre, — se hâta de dire le soldat, craignant avant tout d'indisposer son juge. — Seulement, comme ces jeunes filles sont couchées et déjà toutes tremblantes, vous feriez preuve de bon cœur si vous vouliez bien m'interroger ici.

— Hum... ici, — dit le magistrat avec humeur. — Belle corvée! c'était bien la peine de me déranger au milieu de la nuit... Allons, soit, je vous interrogerai ici... » Puis, se tournant vers l'aubergiste : « Posez votre lanterne sur ce banc, et laissez-nous... »

L'aubergiste obéit, et descendit suivi des gens de sa maison, aussi contrarié que ceux-ci de ne pouvoir assister à l'interrogatoire.

Le vétéran resta seul avec le magistrat.

CHAPITRE XIII.

LE JUGEMENT.

Le digne bourgmestre de Mockern était coiffé d'un bonnet de drap et enveloppé d'un manteau; il s'assit pesamment sur le banc : c'était un gros homme de soixante ans environ, d'une figure rogue et renfrognée; de son poing rouge et gras, il frottait fréquemment ses yeux gonflés et rougis par un brusque réveil.

Dagobert, debout, tête nue, l'air soumis et respectueux, tenant son vieux bonnet de police entre ses deux mains, tâchait de lire sur la maussade physionomie de son juge quelles chances il pouvait avoir de l'intéresser à son sort, c'est-à-dire à celui des orphelines. Dans ce moment critique, le pauvre soldat appelait à son aide tout son sang-froid, toute sa raison, toute son éloquence, toute sa résolution : lui qui vingt fois avait bravé la mort avec un froid dédain; lui qui, calme et assuré, parce qu'il était sincère et éprouvé, n'avait jamais baissé les yeux devant le regard d'aigle de l'Empereur, son héros, son Dieu... se sentait interdit, tremblant, devant ce bourgmestre

de village à figure malveillante. De même aussi, quelques heures auparavant, il avait dû subir, impassible et résigné, les provocations du Prophète, pour ne pas compromettre la mission sacrée dont une mère mourante l'avait chargé, montrant ainsi à quel héroïsme d'abnégation peut atteindre une âme honnête et simple.

« Qu'avez-vous à dire... pour votre justification? voyons! dépêchons... — demanda brutalement le juge avec un bâillement d'impatience.

— Je n'ai pas à me justifier... j'ai à me plaindre, monsieur le bourgmestre, — dit Dagobert d'une voix ferme.

— Croyez-vous m'apprendre dans quels termes je dois vous poser mes questions? » s'écria le magistrat, d'un ton si aigre, que le soldat se reprocha d'avoir déjà si mal engagé l'entretien; voulant apaiser son juge, il s'empressa de répondre avec soumission: « Pardon, monsieur le bourgmestre, je me serai mal expliqué; je voulais seulement dire que dans cette affaire je n'avais aucun tort.

— Le Prophète dit le contraire.

— Le Prophète... — répondit le soldat d'un air de doute.

— Le Prophète est un pieux et honnête homme, incapable de mentir, — reprit le juge.

— Je ne peux rien dire à ce sujet, mais vous êtes trop juste, et vous avez trop de bon cœur, monsieur le bourgmestre, pour me donner tort sans m'écou-

ter... ce n'est pas un homme comme vous qui ferait une injustice... oh! cela se voit tout de suite. »

En se résignant ainsi, malgré lui, au rôle de *courtisan*, Dagobert adoucissait le plus possible sa grosse voix, et tâchait de donner à son austère figure une expression souriante, avenante et flatteuse.

« Un homme comme vous, — ajouta-t-il en redoublant d'aménité, — un juge si respectable... n'entend pas que d'une oreille.

— Il ne s'agit pas d'oreilles... mais d'yeux, et quoique les miens me cuisent comme si je les avais frottés avec des orties... j'ai vu la main du dompteur de bêtes horriblement blessée.

— Oui, monsieur le bourgmestre, c'est bien vrai; mais songez que s'il avait fermé ses cages et sa porte... tout cela ne serait pas arrivé...

— Pas du tout, c'est votre faute : il fallait solidement attacher votre cheval à sa mangeoire.

— Vous avez raison, monsieur le bourgmestre; certainement, vous avez raison, dit le soldat d'une voix de plus en plus affable et conciliante.—Ce n'est pas un pauvre diable comme moi qui vous contredira; cependant, si l'on avait par méchanceté détaché mon cheval... pour le faire aller dans la ménagerie... vous avouerez, n'est-ce pas? que ce n'est plus ma faute; ou du moins, vous l'avouerez si cela vous fait plaisir,—se hâta de dire le soldat,—je n'ai pas le droit de vous rien commander.

— Et pourquoi diable voulez-vous qu'on vous ait joué ce mauvais tour?

— Je ne le sais pas, monsieur le bourgmestre, mais...

— Vous ne le savez pas... Eh bien! ni moi non plus, dit impatiemment le bourgmestre. — Ah! mon Dieu! que de sottes paroles pour une carcasse de cheval mort! »

Le visage du soldat, perdant tout à coup son expression d'aménité forcée, redevint sévère; il répondit d'une voix grave et émue : « Mon cheval est mort... ce n'est plus qu'une carcasse, c'est vrai, et il y a une heure, quoique bien vieux, il était plein de courage et d'intelligence... il hennissait joyeusement à ma voix... et chaque soir il léchait les mains des deux pauvres enfants qu'il avait portées tout le jour... comme autrefois il avait porté leur mère... Maintenant il ne portera plus personne, on le jettera à la voirie, les chiens le mangeront, et tout sera dit... Ce n'était pas la peine de me rappeler cela durement, monsieur le bourgmestre, car je l'aimais, moi, mon cheval! »

A ces mots, prononcés avec une simplicité digne et touchante, le bourgmestre, ému malgré lui, se reprocha ses paroles.

« Je comprends que vous regrettiez votre cheval, — dit-il d'une voix moins impatiente. — Mais enfin, que voulez-vous? c'est un malheur.

— Un malheur... oui, monsieur le bourgmestre, un bien grand malheur; les jeunes filles que j'accompagne étaient trop faibles pour entreprendre une longue route à pied, trop pauvres pour voyager en

voiture... Pourtant il fallait que nous arrivassions à Paris avant le mois de février... Quand leur mère est morte, je lui ai promis de les conduire en France, car ces enfants n'ont plus que moi.

—Vous êtes donc leur...

—Je suis leur fidèle serviteur, monsieur le bourgmestre, et maintenant que mon cheval a été tué, qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Voyons, vous êtes bon, vous avez peut-être des enfants? Si un jour ils se trouvaient dans la position de mes deux petites orphelines, ayant pour tout bien, pour toutes ressources au monde un vieux soldat qui les aime et un vieux cheval qui les porte... si après avoir été bien malheureuses depuis leur naissance, oui, allez! bien malheureuses, car mes orphelines sont filles d'exilés... leur bonheur se trouvait au bout de ce voyage, et que par la mort d'un cheval ce voyage devînt impossible, dites, monsieur le bourgmestre, est-ce que ça ne vous remuerait pas le fond du cœur? est-ce que vous ne trouveriez pas comme moi que la perte de mon cheval est irréparable?

—Certainement,—répondit le bourgmestre, assez bon homme au fond, et partageant involontairement l'émotion de Dagobert. — Je comprends maintenant toute la gravité de la perte que vous avez faite, et puis ces orphelines m'intéressent ; quel âge ont-elles ?

—Quinze ans et deux mois... elles sont jumelles...

—Quinze ans et deux mois... à peu près l'âge de ma Frédérique.

— Vous avez une jeune demoiselle de cet âge, — reprit Dagobert renaissant à l'espoir, — eh bien! monsieur le bourgmestre, franchement, le sort de mes pauvres petites ne m'inquiète plus... Vous nous ferez justice...

— Faire justice... c'est mon devoir; après tout, dans cette affaire-là, les torts sont à peu près égaux : d'un côté, vous avez mal attaché votre cheval; de l'autre, le dompteur de bêtes a laissé sa porte ouverte. Il dit à cela :... J'ai été blessé à la main;... mais vous répondez : Mon cheval a été tué... et pour mille raisons la mort de mon cheval est un dommage irréparable.

— Vous me faites parler mieux que je ne parlerai jamais, — monsieur le bourgmestre, — dit le soldat avec un sourire humblement câlin, — mais c'est le sens de ce que j'aurais dit, car, ainsi que vous le prétendez vous-même, monsieur le bourgmestre, ce cheval, c'était toute ma fortune, et il est bien juste que...

— Sans doute, — reprit le bourgmestre en interrompant le soldat, — vos raisons sont excellentes... le Prophète... honnête et saint homme d'ailleurs, avait à sa manière très-habilement présenté les faits; et puis, c'est une ancienne connaissance; ici, voyez-vous, nous sommes presque tous fervents catholiques; il donne à nos femmes, à très-bon marché, de petits livres très-édifiants, et il leur vend, vraiment à perte, des chapelets et des *agnus Dei* très-bien confectionnés... Cela ne fait rien à l'affaire, me

direz-vous, et vous aurez raison; pourtant, ma foi, je vous l'avoue, j'étais venu ici dans l'intention...

— De me donner tort... n'est-ce pas, monsieur le bourgmestre? — dit Dagobert de plus en plus rassuré. — C'est que vous n'étiez pas tout à fait réveillé... votre justice n'avait encore qu'un œil d'ouvert.

— Vraiment, monsieur le soldat, — répondit le juge avec bonhomie, — ça se pourrait bien, car je n'ai pas caché d'abord à Morok que je lui donnais raison; alors il m'a dit, très-généreusement du reste : Puisque vous condamnez mon adversaire, je ne veux pas aggraver sa position, et vous dire certaines choses...

— Contre moi?...

— Apparemment; mais, en généreux ennemi, il s'est tu lorsque je lui ai dit que selon toute apparence je vous condamnerais provisoirement à une forte amende envers lui : car, je ne le cache pas, avant d'avoir entendu vos raisons, j'étais décidé à exiger de vous une indemnité pour la blessure du Prophète.

— Voyez pourtant, monsieur le bourgmestre, comme les gens les plus justes et les plus capables peuvent être trompés! — dit Dagobert redevenant courtisan; bien plus, il ajouta, en tâchant de prendre un air prodigieusement malicieux : — Mais ils reconnaissent la vérité, et ce n'est pas eux que l'on met dedans; tout *Prophète* que l'on est!... »

Par ce pitoyable jeu de mots, le premier, le seul

que Dagobert eût jamais commis, l'on juge de la gravité de la situation, et des efforts, des tentatives de toutes sortes que faisait le malheureux pour captiver la bienveillance de son juge.

Le bourgmestre ne comprit pas tout d'abord la plaisanterie ; il ne fut mis sur la voie que par l'air satisfait de Dagobert et par son coup d'œil interrogatif, qui semblait dire : — Hein ! c'est charmant, j'en suis étonné moi-même. — Le magistrat se prit donc à sourire d'un air paterne, en hochant la tête ; puis il répondit en aggravant encore le jeu de mots : - Eh... eh... eh ! vous avez raison, le Prophète aura mal prophétisé... Vous ne lui payerez aucune indemnité ; je regarde les torts comme égaux, et les dommages comme compensés... Il a été blessé, votre cheval a été tué, partant vous êtes quittes.

— Et alors combien croyez-vous qu'il me redoive ? — demanda le soldat avec une étrange naïveté...

— Comment ?

— Oui, monsieur le bourgmestre... quelle somme est-ce qu'il me payera ?

— Quelle somme ?

— Oui ; mais avant de la fixer, je dois vous avertir d'une chose, monsieur le bourgmestre : je crois être dans mon droit en n'employant pas tout l'argent à l'acquisition d'un cheval... Je suis sûr qu'aux environs de Leipsick je trouverai une bête à bon marché chez les paysans... Je vous avouerai même, entre nous, qu'à la rigueur, si je trouvais un bon petit âne... je n'y mettrais pas d'amour-propre... J'aime-

rais même mieux cela ; car, voyez-vous, après ce pauvre Jovial, la compagnie d'un autre cheval me serait pénible... Aussi je dois vous...

— Ah çà ! — s'écria le bourgmestre en interrompant Dagobert, — de quelle somme, de quel âne et de quel autre cheval venez-vous me parler?... Je vous dis que vous ne devez rien au Prophète et qu'il ne vous doit rien.

— Il ne me doit rien?

— Vous avez la tête joliment dure, mon brave homme ; je vous répète que si les animaux du Prophète ont tué votre cheval, le Prophète a été blessé grièvement... Ainsi donc, vous êtes quittes... ou, si vous l'aimez mieux, vous ne lui devez aucune indemnité et il ne vous en doit aucune... Comprenez-vous, enfin? »

Dagobert, stupéfait, resta quelques moments sans répondre, en regardant le bourgmestre avec une angoisse profonde ; il voyait de nouveau ses espérances détruites par ce jugement.

« Pourtant, monsieur le bourgmestre, — reprit-il d'une voix altérée, — vous êtes trop juste pour ne pas faire attention à une chose : la blessure du dompteur de bêtes ne l'empêche pas de continuer son état... et la mort de mon cheval m'empêche de continuer mon voyage ; il faut donc qu'il m'indemnise... »

Le juge croyait avoir déjà beaucoup fait pour Dagobert en ne le rendant pas responsable de la blessure du Prophète, car Morok, nous l'avons dit, exer-

çait une certaine influence sur les catholiques du pays, et surtout sur leurs femmes, par son débit de bimbeloterie dévote; l'on savait, de plus, qu'il était appuyé par quelques personnes éminentes. L'insistance du soldat blessa donc le magistrat, qui, reprenant sa physionomie rogue, répondit sévèrement :

« Vous me feriez repentir de mon impartialité. Comment, au lieu de me remercier, vous demandez encore!...

— Mais, monsieur le bourgmestre... je demande une chose juste... je voudrais être blessé à la main comme le Prophète, et pouvoir continuer ma route.

— Il ne s'agit pas de ce que vous voudriez ou non... j'ai prononcé... c'est fini.

— Mais...

— Assez... assez... Passons à autre chose... Vos papiers!

— Oui, nous allons parler de mes papiers... mais, je vous en supplie, monsieur le bourgmestre, ayez pitié de ces deux enfants qui sont là... Faites que nous puissions continuer notre voyage... et...

— J'ai fait tout ce que je peux faire... plus même peut-être que je n'aurais dû... Encore une fois, vos papiers!

— D'abord, il faut que je vous explique...

— Pas d'explications... Vos papiers... Préférez-vous que je vous fasse arrêter comme vagabond?

— Moi!... m'arrêter!...

— Je veux dire que si vous refusiez de me donner vos papiers, ce serait comme si vous n'en aviez pas...

Or, les gens qui n'en ont pas, on les arrête jusqu'à ce que l'autorité ait décidé sur eux... Voyons vos papiers. Finissons, j'ai hâte de retourner chez moi... »

La position de Dagobert devenait d'autant plus accablante, qu'un moment il s'était laissé entraîner à un vif espoir. — Ce fut un dernier coup à ajouter à ce que le vétéran souffrait depuis le commencement de cette scène ; épreuve aussi cruelle que dangereuse pour un homme de cette trempe, d'un caractère droit, mais entier ; loyal, mais rude et absolu ; pour un homme, enfin, qui longtemps soldat, et soldat victorieux, s'était malgré lui habitué envers le *bourgeois* à de certaines formules singulièrement despotiques.

A ces mots : — *Vos papiers,* — Dagobert devint très-pâle ; mais il tâcha de cacher ses angoisses sous un air d'assurance qu'il croyait propre à donner au magistrat une bonne opinion de lui.

« En deux mots, monsieur le bourgmestre, je vais vous dire la chose... Rien n'est plus simple... Ça peut arriver à tout le monde... je n'ai pas l'air d'un mendiant ou d'un vagabond, n'est-ce pas ? Et puis enfin... vous comprenez qu'un honnête homme qui voyage avec deux jeunes filles...

— Que de paroles ! Vos papiers ! »

Deux puissants auxiliaires vinrent, par un bonheur inespéré, au secours du soldat.

Les orphelines, de plus en plus inquiètes, et entendant toujours Dagobert parler sur le palier, s'étaient levées et habillées ; de sorte qu'au moment où

le magistrat disait d'une voix brusque : *Que de paroles! Vos papiers!* Rose et Blanche, se tenant par la main, sortirent de la chambre.

A la vue de ces deux ravissantes figures, que leurs pauvres vêtements de deuil rendaient encore plus intéressantes, le bourgmestre se leva, frappé de surprise et d'admiration.

Par un mouvement spontané, chaque sœur prit une main de Dagobert et se serra contre lui en regardant le magistrat d'un air à la fois inquiet et candide.

C'était un tableau si touchant que ce vieux soldat présentant pour ainsi dire à son juge ces deux gracieux enfants aux traits remplis d'innocence et de charme, que le bourgmestre, par un nouveau retour à des sentiments pitoyables, se sentit vivement ému : Dagobert s'en aperçut ; aussi avançant, et tenant toujours les orphelines par la main, il lui dit d'une voix pénétrée :

« Les voilà, ces pauvres petites, monsieur le bourgmestre, les voilà. Est-ce que je peux vous montrer un meilleur passe-port? »

Et, vaincu par tant de sensations pénibles, contenues, précipitées, Dagobert sentit malgré lui ses yeux devenir humides.

Quoique naturellement brusque et rendu plus maussade encore par l'interruption de son sommeil, le bourgmestre ne manquait ni de bon sens ni de sensibilité. Il comprit donc qu'un homme ainsi ac-

compagné devait difficilement inspirer de la défiance.

« Pauvres chères enfants... — dit-il en les examinant avec un intérêt croissant, — orphelines si jeunes... et elles viennent de bien loin?...

— Du fond de la Sibérie, monsieur le bourgmestre, où leur mère était exilée avant leur naissance... Voilà plus de cinq mois que nous voyageons à petites journées... N'est-ce pas déjà assez dur pour des enfants de cet âge?... C'est pour elles que je vous demande grâce et appui... pour elles, que tout accable aujourd'hui, car tout à l'heure, en venant chercher mes papiers... dans mon sac, je n'ai plus retrouvé le portefeuille où ils étaient avec ma bourse et ma croix... car enfin; monsieur le bourgmestre, pardon, si je vous dis cela... ce n'est pas par gloriole... mais j'ai été décoré de la main de l'Empereur, et un homme qu'il a décoré de sa main, voyez-vous, ne peut pas être un mauvais homme, quoiqu'il ait malheureusement perdu ses papiers... et sa bourse... Car voilà où nous en sommes, et c'est ce qui me rendait si exigeant pour l'indemnité...

— Et comment... et où... avez-vous fait cette perte?

— Je n'en sais rien, monsieur le bourgmestre; je suis sûr, avant-hier à la couchée, d'avoir pris un peu d'argent dans la bourse et d'avoir vu le portefeuille; hier, la monnaie de la pièce changée m'a suffi, et je n'ai pas défait mon sac...

— Et hier et aujourd'hui, où votre sac est-il resté ?

— Dans la chambre occupée par les enfants ; mais cette nuit... »

Dagobert fut interrompu par les pas de quelqu'un qui montait. C'était le Prophète.

Caché dans l'ombre au pied de l'escalier, il avait entendu cette conversation. Il redoutait que la faiblesse du bourgmestre ne nuisît à la complète réussite de ses projets, déjà presque entièrement réalisés.

CHAPITRE XIV.

LA DÉCISION.

Morok portait son bras gauche en écharpe ; après avoir lentement gravi l'escalier, il salua respectueusement le bourgmestre.

A l'aspect de la sinistre figure du dompteur de bêtes, Rose et Blanche, effrayées, reculèrent d'un pas et se rapprochèrent du soldat.

Le front de celui-ci se rembrunit ; il sentit de nouveau sourdement bouillonner sa colère contre Morok, cause de ses cruels embarras (il ignorait

pourtant que Goliath eût, à l'instigation du Prophète, volé le portefeuille et les papiers).

« Que voulez-vous, Morok? — lui dit le bourgmestre d'un air moitié bienveillant, moitié fâché. — Je voulais être seul, je l'avais dit à l'aubergiste.

— Je viens vous rendre un service, monsieur le bourgmestre.

— Un service ?

— Un grand service ; sans cela je ne me serais pas permis de vous déranger. Il m'est venu un scrupule.

— Un scrupule?

— Oui, monsieur le bourgmestre ; je me suis reproché de ne pas vous avoir dit ce que j'avais à vous dire sur cet homme ; déjà une fausse pitié m'avait égaré.

— Mais enfin, qu'avez-vous à dire? »

Morok s'approcha du juge et lui parla tout bas pendant assez longtemps.

D'abord très-étonnée, peu à peu la physionomie du bourgmestre devint profondément attentive et soucieuse ; de temps en temps il laissait échapper une exclamation de surprise et de doute, en jetant des regards de côté sur le groupe formé par Dagobert et les deux jeunes filles.

A l'expression de ses regards, de plus en plus inquiets, scrutateurs et sévères, on voyait facilement que les paroles secrètes du Prophète changeaient progressivement l'intérêt que le magistrat avait res-

senti pour les orphelines et pour le soldat, en un sentiment rempli de défiance et d'hostilité.

Dagobert s'aperçut de ce revirement soudain ; ses craintes, un instant calmées, revinrent plus vives que jamais. Rose et Blanche, interdites, et ne comprenant rien à cette scène muette, regardaient le soldat avec une anxiété croissante.

« Diable !... — dit le bourgmestre en se levant brusquement, — je n'avais pas songé à tout cela ; où donc avais-je la tête ? Mais que voulez-vous, Morok ? lorsqu'on vient au milieu de la nuit vous éveiller, on n'a pas toute sa liberté d'esprit ; c'est un grand service que vous me rendez là, vous me le disiez bien.

— Je n'affirme rien, cependant...

— C'est égal ; il y a mille à parier contre un que vous avez raison.

— Ce n'est qu'un soupçon fondé sur quelques circonstances ; mais enfin un soupçon...

— Peut mettre sur la voie de la vérité... Et moi qui allais, comme un oison, donner dans le piége... Encore une fois, où avais-je donc la tête ?...

— Il est si difficile de se défendre de certaines apparences...

— A qui le dites-vous, mon cher Morok, à qui le dites-vous ? »

Pendant cette conversation mystérieuse, Dagobert était au supplice ; il pressentait vaguement qu'un violent orage allait éclater ; il ne songeait qu'à une chose, à maîtriser encore sa colère.

Morok s'approcha du juge en lui désignant du regard les orphelines ; il recommença de lui parler bas.

« Ah ! — s'écria le bourgmestre avec indignation, — vous allez trop loin.

— Je n'affirme rien... — se hâta de dire Morok. — c'est une simple présomption fondée sur... » Et de nouveau il approcha ses lèvres de l'oreille du juge.

« Après tout, pourquoi non ? — reprit le juge en levant les mains au ciel ; — ces gens-là sont capables de tout ; il dit aussi qu'il vient de la Sibérie avec elles ; qui prouve que cela n'est pas un amas d'impudents mensonges ? Mais on ne me prend pas deux fois pour dupe, » s'écria le bourgmestre d'un ton courroucé ; car, ainsi que tous les gens d'un caractère versatile et faible, il était sans pitié pour ceux qu'il croyait capables d'avoir surpris son intérêt.

« Ne vous hâtez pourtant pas de juger... ne donnez pas surtout à mes paroles plus de poids qu'elles n'en ont, — reprit Morok avec une componction et une humilité hypocrites ; — ma position envers *cet homme* — (et il désigna Dagobert) — est malheureusement si fausse, que l'on pourrait croire que j'agis par ressentiment du mal qu'il m'a fait ; peut-être même est-ce que j'agis ainsi à mon insu... tandis que je crois au contraire n'être guidé que par l'amour de la justice, l'horreur du mensonge, et le respect de notre sainte religion. Enfin... qui vivra... verra... ; que le Seigneur me pardonne si je me suis trompé ; en tout cas, la justice prononcera ; au bout d'un

mois ou deux ils seront libres, s'ils sont innocents.

— C'est pour cela qu'il n'y a pas à hésiter ; c'est une simple mesure de prudence, et ils n'en mourront pas. D'ailleurs, plus j'y songe, plus cela me paraît vraisemblable ; oui, cet homme doit être un espion ou un agitateur français ; si je rapproche mes soupçons de cette manifestation des étudiants de Francfort...

— Et dans cette hypothèse, pour monter, pour exalter la tête de ces jeunes fous, il n'est rien de tel que... — Et d'un regard rapide, Morok désigna les deux sœurs ; puis, après un instant de silence significatif, il ajouta avec un soupir : — Pour le démon, tout moyen est bon...

— Certainement, ce serait odieux, mais parfaitement imaginé...

— Et puis enfin, monsieur le bourgmestre, examinez-le attentivement, et vous verrez que *cet homme* a une figure dangereuse... Voyez... » En parlant ainsi, toujours à voix basse, Morok venait de désigner évidemment Dagobert.

Malgré l'empire que celui-ci exerçait sur lui-même, la contrainte où il se tenait depuis son arrivée dans cette auberge maudite, et surtout depuis le commencement de la conversation de Morok et du bourgmestre, finissait par être au-dessus de ses forces ; d'ailleurs, il voyait clairement que ses efforts pour se concilier l'intérêt du juge venaient d'être complétement ruinés par la fatale influence du dompteur de bêtes ; aussi, perdant patience, il s'ap-

procha de celui-ci, les bras croisés sur la poitrine, et lui dit d'une voix encore contenue : « C'est de moi que vous venez de parler tout bas à monsieur le bourgmestre?

— Oui, — dit Morok en le regardant fixement.

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé tout haut? »

L'agitation presque convulsive de l'épaisse moustache de Dagobert, qui, après avoir dit ces paroles, regarda à son tour Morok entre les deux yeux, annonçait qu'un violent combat se livrait en lui. Voyant son adversaire garder un silence moqueur, il lui dit d'une voix plus haute : « Je vous demande pourquoi vous parlez bas à monsieur le bourgmestre quand il s'agit de moi ?

— Parce qu'il y a des choses honteuses que l'on rougirait de dire tout haut, » répondit Morok avec insolence.

Dagobert avait tenu jusqu'alors ses bras croisés. Tout à coup il les tendit violemment en serrant les poings... Ce brusque mouvement fut si expressif, que les deux sœurs jetèrent un cri d'effroi en se rapprochant de lui.

« Tenez, monsieur le bourgmestre, — dit le soldat les dents serrées par la colère, — que cet homme s'en aille... ou je ne réponds plus de moi.

— Comment! — dit le bourgmestre avec hauteur, — des ordres à moi... vous osez...

— Je vous dis de faire descendre cet homme, — reprit Dagobert hors de lui, — ou il arrivera quelque malheur!!

— Dagobert… mon Dieu… calme-toi, — s'écrièrent les enfants en lui prenant les mains.

— Il vous sied bien, misérable vagabond, pour ne pas dire plus, de commander ici! — reprit enfin le bourgmestre furieux. — Ah! vous croyez que pour m'abuser il suffit de dire que vous avez perdu vos papiers! Vous avez beau traîner avec vous ces deux jeunes filles, qui, malgré leur air innocent… pourraient bien n'être que…

— Malheureux! » s'écria Dagobert en interrompant le bourgmestre d'un geste et d'un regard si terrible, que le juge n'osa pas achever.

Le soldat prit les enfants par le bras, et, sans qu'elles eussent pu dire un mot, il les fit, en une seconde, entrer dans la chambre; puis, fermant la porte et mettant la clef dans sa poche, il revint précipitamment vers le bourgmestre, qui, effrayé de l'attitude et de la physionomie menaçante du vétéran, recula de deux pas en arrière et se tint d'une main à la rampe de l'escalier.

- Écoutez-moi bien, vous! — dit le soldat en saisissant le juge par le bras. — Tantôt ce misérable m'a insulté….. (et il montra Morok). J'ai tout supporté… il s'agissait de moi. Tout à l'heure, j'ai écouté patiemment vos sornettes, parce que vous avez eu l'air un moment de vous intéresser à ces malheureux enfants; mais, puisque vous n'avez ni cœur, ni pitié, ni justice… je vous préviens, moi, que tout bourgmestre que vous êtes… je vous crosserai comme j'ai crossé ce chien, — et il montra de

nouveau le Prophète, — si vous avez le malheur de ne pas parler de ces deux filles comme vous parleriez de votre propre enfant... entendez-vous!

—Comment... vous osez dire... —s'écria le bourgmestre balbutiant de colère, —que si je parle de ces deux aventurières...

— Chapeau bas... quand on parle des filles du maréchal duc de Ligny! » s'écria le soldat en arrachant le bonnet du bourgmestre, et le jetant à ses pieds.

A cette agression, Morok tressaillit de joie.

En effet, Dagobert, exaspéré, renonçant à tout espoir, se laissait malheureusement aller à la violence de sa colère si péniblement contenue depuis quelques heures.

Lorsque le bourgmestre vit son bonnet à ses pieds, il regarda le dompteur de bêtes avec stupeur, comme s'il hésitait à croire à une pareille énormité.

Dagobert, regrettant son emportement, sachant qu'il ne lui restait aucun moyen de conciliation, jeta un coup d'œil rapide autour de lui, et, reculant de quelques pas, gagna ainsi les premières marches de l'escalier.

Le bourgmestre se tenait debout, à côté du banc, dans un angle du palier; Morok, le bras en écharpe, afin de donner une plus sérieuse apparence à sa blessure, était auprès du magistrat. Celui-ci, trompé par le mouvement de retraite de Dagobert, s'écria : « Ah! tu crois échapper après avoir osé porter la main sur moi... vieux misérable!!

— Monsieur le bourgmestre... pardonnez-moi...

C'est un moment de vivacité que je n'ai pu maîtriser ; je me reproche cette violence, — dit Dagobert d'une voix repentante, en baissant humblement la tête.

— Pas de pitié pour toi… malheureux! Tu veux recommencer à m'attendrir avec ton air câlin! mais j'ai pénétré tes secrets desseins… Tu n'es pas ce que tu parais être, et il pourrait bien y avoir une affaire d'État au fond de tout ceci, — ajouta le magistrat d'un ton extrêmement diplomatique. — Tous moyens sont bons pour les gens qui voudraient mettre l'Europe en feu.

— Je ne suis qu'un pauvre diable… monsieur le bourgmestre… Vous avez si bon cœur, ne soyez pas impitoyable!…

— Ah! tu m'arraches mon bonnet!

— Mais vous, — ajouta le soldat en se tournant vers Morok, — vous qui êtes cause de tout… ayez pitié de moi… ne montrez pas de rancune… Vous qui êtes un saint homme, dites au moins un mot en ma faveur à monsieur le bourgmestre.

— Je lui ai dit… ce que je devais lui dire… — répondit ironiquement le Prophète.

— Ah! ah! te voilà bien penaud à cette heure, vieux vagabond… Tu croyais m'abuser par tes jérémiades, — reprit le bourgmestre en s'avançant vers Dagobert ; — Dieu merci! je ne suis plus ta dupe… Tu verras qu'il y a à Leipsick de bons cachots pour les agitateurs français et pour les coureuses d'aventures, car tes donzelles ne valent pas mieux que toi… Allons, — ajouta-t-il d'un ton important en gonflant

ses joues, — allons, descends devant moi... Quant à toi, Morok, tu vas... »

Le bourgmestre ne put achever.

Depuis quelques minutes, Dagobert ne cherchait qu'à gagner du temps; il étudiait du coin de l'œil une porte entr'ouverte, faisant face, sur le palier, à la chambre occupée par les orphelines; trouvant le moment favorable, il s'élança, rapide comme la foudre, sur le bourgmestre, le prit à la gorge et le jeta si rudement contre la porte entrebâillée, que le magistrat, stupéfait de cette brusque attaque, ne pouvant dire une parole ni pousser un cri, alla rouler au fond de la chambre complétement obscure.

Puis se retournant vers Morok, qui, le bras en écharpe, et voyant l'escalier libre, s'y précipitait, le soldat le rattrapa par sa longue chevelure flottante, l'attira à lui, l'enlaça dans ses bras de fer, lui mit la main sur la bouche pour étouffer ses cris, et, malgré sa résistance désespérée, le poussa, le traîna dans la chambre au fond de laquelle le bourgmestre gisait déjà contus et étourdi.

Après avoir fermé la porte à double tour, et mis la clef dans sa poche, Dagobert, en deux bonds, descendit l'escalier qui aboutissait à un couloir donnant sur la cour. La porte de l'auberge était fermée; impossible de sortir de ce côté.

La pluie tombait à torrents; il vit à travers les carreaux d'une salle basse, éclairée par la lueur du feu, l'hôte et ses gens attendant la décision du bourgmestre.

Verrouiller la porte du couloir, et intercepter ainsi toute communication avec la cour, ce fut pour le soldat l'affaire d'une seconde, et il remonta rapidement rejoindre les orphelines.

Morok, revenu à lui, appelait à l'aide de toutes ses forces ; mais, lors même que ses cris auraient pu être entendus malgré la distance, le bruit du vent et de la pluie les eût étouffés. Dagobert avait donc environ une heure à lui, car il fallait assez de temps pour que l'on s'étonnât de la longueur de son entretien avec le magistrat ; et une fois les soupçons ou les craintes éveillés, il fallait encore briser les deux portes, celle qui fermait le couloir de l'escalier et celle de la chambre où étaient renfermés le bourgmestre et le Prophète.

« Mes enfants, il s'agit de prouver que vous avez du sang de soldat dans les veines, — dit Dagobert en entrant brusquement chez les jeunes filles, épouvantées du bruit qu'elles entendaient depuis quelques moments.

— Mon Dieu! Dagobert! qu'arrive-t-il? — s'écria Blanche.

— Que veux-tu que nous fassions? » — reprit Rose.

Sans répondre, le soldat courut au lit, en retira les draps, les noua rapidement ensemble, fit un gros nœud à l'un des bouts, qu'il plaça sur la partie supérieure du vantail gauche de la fenêtre, préalablement entr'ouvert, et ensuite refermé. Intérieurement retenu par la grosseur du nœud, qui ne pouvait passer entre le vantail et l'encadrement de la croisée, le

drap se trouvait ainsi solidement fixé; son autre extrémité, flottant en dehors, atteignait le sol; le second battant de la fenêtre, restant ouvert, laissait aux fugitifs un passage suffisant.

Le vétéran prit alors son sac, la valise des enfants, la pelisse de peau de renne, jeta le tout par la croisée, fit un signe à Rabat-Joie, et l'envoya, pour ainsi dire, garder ces objets.

Le chien n'hésita pas, d'un bond il disparut.

Rose et Blanche, stupéfaites, regardaient Dagobert sans prononcer une parole.

« Maintenant, mes enfants, — leur dit-il, — les portes de l'auberge sont fermées... du courage... — et leur montrant la fenêtre : — Il faut passer là, ou nous sommes arrêtés, mis en prison... vous d'un côté... moi de l'autre, et notre voyage est flambé.

— Arrêtés!... mis en prison! — s'écria Rose.

— Séparés de toi! — s'écria Blanche.

— Oui, mes pauvres petites! On a tué Jovial... Il faut nous sauver à pied, et tâcher de gagner Leipsick... Lorsque vous serez fatiguées, je vous porterai tour à tour, et, quand je devrais mendier sur la route, nous arriverons... Mais un quart d'heure plus tard, et tout est perdu... Allons, enfants, ayez confiance en moi... Montrez que les filles du général Simon ne sont pas poltronnes... et il nous reste encore de l'espoir. »

Par un moment sympathique, les deux sœurs se prirent par la main comme si elles eussent voulu s'unir contre le danger; leurs charmantes figures, pâlies par tant d'émotions pénibles, exprimèrent alors

une résolution naïve qui prenait sa source dans leur foi aveugle au dévouement du soldat.

« Sois tranquille, Dagobert... nous n'aurons pas peur, — dit Rose d'une voix ferme.

— Ce qu'il faut faire... nous le ferons, — ajouta Blanche d'une voix non moins assurée.

— J'en étais sûr... — s'écria Dagobert, — bon sang ne peut mentir... En route! vous ne pesez pas plus que des plumes, le drap est solide, il y a huit pieds à peine de la fenêtre en bas... et Rabat-Joie vous y attend...

— C'est à moi de passer la première, je suis l'aînée aujourd'hui, » s'écria Rose après avoir tendrement embrassé Blanche. Et elle courut vers la fenêtre, voulant, s'il y avait quelque péril à descendre d'abord, s'y exposer à la place de sa sœur.

Dagobert devina facilement la cause de cet empressement.

« Chers enfants, — leur dit-il, — je vous comprends, mais ne craignez rien l'une pour l'autre, il n'y a aucun danger... j'ai attaché moi-même le drap... Allons, vite, ma petite Rose. »

Légère comme un oiseau, la jeune fille monta sur l'appui de la fenêtre; puis, bien soutenue par Dagobert, elle saisit le drap, et se laissa glisser doucement d'après les recommandations du soldat, qui, le corps penché en dehors, l'encourageait de la voix.

« Ma sœur... n'aie pas peur... — dit la jeune fille à voix basse dès qu'elle eut touché le sol, — c'est

très-facile de descendre comme cela ; Rabat-Joie est là qui me lèche les mains... »

Blanche ne se fit pas attendre ; aussi courageuse que sa sœur, elle descendit avec le même bonheur.

« Chères petites créatures, qu'ont-elles fait pour être si malheureuses ?... Mille tonnerres ! ! ! il y a donc un sort maudit sur cette famille-là, » s'écria Dagobert le cœur brisé, en voyant disparaître la pâle et douce figure de la jeune fille au milieu des ténèbres de cette nuit profonde, que de violentes rafales de vent et des torrents de pluie rendaient plus sinistre encore.

« Dagobert, nous t'attendons ; viens vite... » dirent à voix basse les orphelines, réunies au pied de la fenêtre. »

Grâce à sa grande taille, le soldat sauta, plutôt qu'il ne se laissa glisser à terre.

Dagobert et les deux jeunes filles avaient, depuis un quart d'heure à peine, quitté en fugitifs l'auberge du Faucon-Blanc, lorsqu'un violent craquement retentit dans la maison. La porte avait cédé aux efforts du bourgmestre et de Morok, qui s'étaient servis d'une lourde table pour bélier. Guidés par la lumière, ils accoururent dans la chambre des orphelines, alors déserte.

Morok vit les draps flotter au dehors, et s'écria : « Monsieur le bourgmestre... c'est par la fenêtre qu'ils se sont sauvés ; ils sont à pied... par cette nuit orageuse et noire, ils ne peuvent être loin.

— Sans doute... nous les rattraperons... Misérables vagabonds!... Oh!... je me vengerai... Vite, Morok... il y va de ton honneur et du mien...

— De mon honneur?... Il y va de plus que cela pour moi, — monsieur le bourgmestre, » répondit le Prophète d'un ton courroucé; — puis, descendant rapidement l'escalier, il ouvrit la porte de la cour, et s'écria d'une voix retentissante : « Goliath... déchaîne les chiens!... et vous, l'hôte, des lanternes, des perches... Armez vos gens... faites ouvrir les portes. Courons après les fugitifs; ils ne peuvent nous échapper... il nous les faut... morts ou vifs. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LA RUE DU MILIEU DES URSINS.

CHAPITRE PREMIER.

LES MESSAGES[1].

Morok, le dompteur de bêtes, voyant Dagobert privé de son cheval, dépouillé de ses papiers, de son argent, et le croyant ainsi hors d'état de continuer sa route, avait, avant l'arrivée du bourgmestre, en-

[1] « En lisant dans les règles de l'ordre des Jésuites, sous le titre *De formula scribendi* (Instit. II, XI, p. 125-129), le développement de la huitième partie des Constitutions, on est effrayé du nombre de lettres, de relations, de registres, d'écrits de tout genre, conservés dans les archives de la Société. »

« C'est une police infiniment plus exacte et mieux informée que ne l'a jamais été celle d'aucun État. Le gouvernement de Venise lui-même se trouvait surpassé par les Jésuites; lorsqu'il les chassa, en 1606, il saisit tous leurs papiers, et leur reprocha LEUR GRANDE ET PÉNIBLE CURIOSITÉ. Cette police, cette inquisition secrète, portées à un tel degré de perfection, font comprendre toute la puissance d'un gouvernement si bien instruit, si persévérant dans ses projets, si puissant par l'unité, et, comme le disent les Constitutions, par *l'union de ses membres*. — On comprend sans peine quelle force immense acquiert le gouvernement de cette société, et comment le général des Jésuites pouvait dire au *duc de*

voyé Karl à Leipsick porteur d'une lettre que celui-ci devait immédiatement mettre à la poste.

L'adresse de cette lettre était ainsi conçue :

A monsieur Rodin, rue du Milieu-des-Ursins,
à Paris.

Vers le milieu de cette rue solitaire, assez ignorée, située au-dessous du niveau du quai Napoléon, où elle débouche, non loin de la rue Saint-Landry, il existait alors une maison de modeste apparence, élevée au fond d'une cour sombre, étroite et isolée de la rue par un petit bâtiment de façade, percé d'une porte cintrée et de deux croisées garnies d'épais barreaux de fer.

Rien de plus simple que l'intérieur de cette silencieuse demeure, ainsi que le démontrait l'ameublement d'une assez grande salle située au rez-de-chaussée du corps de logis principal. De vieilles boiseries grises couvraient les murs, le sol, carrelé, était peint en rouge et soigneusement ciré ; des rideaux de calicot blanc se drapaient aux croisées.

Une sphère de quatre pieds de diamètre environ, placée sur un piédestal de chêne massif à l'autre extrémité de la chambre, faisait face à la cheminée.

Brissac : « De cette chambre, monsieur, je gouverne non-seulement » Paris, mais la Chine, non-seulement la Chine, mais le monde entier, sans que personne sache comment cela se fait. » (Les Constitutions des Jésuites, avec les Déclarations, texte latin, d'après l'édition de Prague, p. 476 à 478. — Paris, 1834.

Sur ce globe d'une grande échelle, on remarquait une foule de petites croix rouges disseminées sur toutes les parties du monde ; du nord au sud, du levant au couchant, depuis les pays les plus barbares, les îles les plus lointaines, jusqu'aux nations les plus civilisées, jusqu'à la France, il n'y avait pas une contrée qui n'offrît plusieurs endroits marqués de ces petites croix rouges servant évidemment de signes indicateurs, ou de points de repère.

Devant une table de bois noir chargée de papiers et adossée au mur à proximité de la cheminée, une chaise était vide ; plus loin entre les deux fenêtres on voyait un grand bureau de noyer, surmonté d'étagères remplies de cartons.

A la fin du mois d'octobre 1831, vers les huit heures du matin, assis à ce bureau un homme écrivait. Cet homme était M. Rodin, le correspondant de Morok le dompteur de bêtes.

Agé de cinquante ans, il portait une vieille redingote olive, râpée, au collet graisseux, un mouchoir à tabac pour cravate, un gilet et un pantalon de drap noir qui montraient la corde ; ses pieds, chaussés de gros souliers huilés, reposaient sur un petit carré de tapis vert placé sur le carreau rouge et brillant. Ses cheveux gris s'aplatissaient sur ses tempes et couronnaient son front chauve ; ses sourcils étaient à peine indiqués ; sa paupière supérieure, flasque et retombante comme la membrane qui voile à demi les yeux des reptiles, cachait à moitié son petit œil vif et noir ; ses lèvres minces, absolument incolores, se

confondaient avec la teinte blafarde de son visage maigre au nez pointu, au menton pointu. Ce masque livide, et pour ainsi dire sans lèvres, semblait d'autant plus étrange qu'il était d'une immobilité sépulcrale ; sans le mouvement rapide des doigts de M. Rodin, qui, courbé sur son bureau, faisait grincer sa plume, on l'eût pris pour un cadavre.

A l'aide d'un *chiffre* (alphabet secret) placé devant lui, il transcrivait, d'une manière inintelligible, pour qui n'eût pas possédé la clef de ces signes, certains passages d'une longue feuille d'écriture.

Au milieu de ce silence profond, par un jour bas et sombre qui faisait paraître plus triste encore cette grande pièce froide et nue, il y avait quelque chose de sinistre à voir cet homme, à figure glacée, écrire en caractères mystérieux.

Huit heures sonnèrent.

Le marteau de la porte cochère retentit sourdement, puis un timbre frappa deux coups ; plusieurs portes s'ouvrirent, se fermèrent, et un nouveau personnage entra dans cette chambre.

A sa vue, M. Rodin se leva, mit sa plume entre ses doigts, salua d'un air profondément soumis, et se remit à sa besogne sans prononcer une parole.

Ces deux personnages offraient un contraste frappant.

Le nouveau venu, plus âgé qu'il ne le paraissait, semblait avoir au plus trente-six ou trente-huit ans ; il était d'une taille élégante et élevée : on aurait difficilement soutenu l'éclat de sa large prunelle grise,

brillante comme de l'acier; son nez, large à sa racine, se terminait par un méplat carrément accusé; son menton prononcé étant partout rasé, les tons bleuâtres de sa barbe, fraîchement coupée, contrastaient avec le vif incarnat de ses lèvres et la blancheur de ses dents, qu'il avait très-belles. Lorsqu'il ôta son chapeau pour prendre sur la petite table un bonnet de velours noir, il laissa voir une chevelure châtain-clair que les années n'avaient pas encore argentée. Il était vêtu d'une longue redingote militairement boutonnée jusqu'au cou. Le regard profond de cet homme, son front largement coupé, révélaient une grande intelligence, tandis que le développement de sa poitrine et de ses épaules annonçait une vigoureuse organisation physique; enfin, la distinction de sa tournure, le soin avec lequel il était ganté et chaussé, le léger parfum qui s'exhalait de sa chevelure et de sa personne, la grâce et l'aisance de ses moindres mouvements trahissaient ce que l'on appelle l'homme du monde, et donnaient à penser qu'il avait pu ou qu'il pouvait encore prétendre à tous les genres de succès, depuis les plus frivoles jusqu'aux plus sérieux.

De cet accord si rare à rencontrer, force d'esprit, force de corps et extrême élégance de manières, il résultait un ensemble d'autant plus remarquable, que ce qu'il y aurait eu de trop dominateur dans la partie supérieure de cette figure énergique était, pour ainsi dire, adouci, tempéré par l'affabilité d'un sourire constant, mais non pas uniforme; car, selon

l'occasion, ce sourire, tour à tour affectueux ou malin, cordial ou gai, discret ou prévenant, augmentait encore le charme insinuant de cet homme, que l'on n'oubliait jamais dès qu'une seule fois on l'avait vu.

Néanmoins, malgré tant d'avantages réunis, et quoiqu'il vous laissât presque toujours sous l'influence de son irrésistible séduction, ce ressentiment était mélangé d'une vague inquiétude, comme si la grâce et l'exquise urbanité des manières de ce personnage, l'enchantement de sa parole, ses flatteries délicates, l'aménité caressante de son sourire, eussent caché quelque piége insidieux. L'on se demandait enfin, tout en cédant à une sympathie involontaire, si l'on était attiré vers le bien... ou vers le mal.

. . . .

M. Rodin, secrétaire du nouveau venu, continuait d'écrire.

- Y a-t-il des lettres de Dunkerque, Rodin? — lui demanda son maître.

— Le facteur n'est pas encore arrivé.

— Sans être positivement inquiet de la santé de ma mère, puisqu'elle est en pleine convalescence, — reprit l'autre, — je ne serai tout à fait rassuré que par une lettre de madame la princesse de Saint-Dizier... mon excellente amie... Enfin, ce matin, j'aurai de bonnes nouvelles, je l'espère...

— C'est à désirer, — dit le secrétaire aussi humble, aussi soumis que laconique et impassible.

— Certes, c'est à désirer, — reprit son maître, — car un des meilleurs jours de ma vie a été celui où

la princesse de Saint-Dizier m'a appris que cette maladie, aussi brusque que dangereuse, avait heureusement cédé aux bons soins dont ma mère est entourée... par elle... sans cela je partais à l'instant pour la terre de la princesse, quoique ma présence soit ici bien nécessaire... Puis s'approchant du bureau de son secrétaire, il ajouta : « Le dépouillement de la correspondance étrangère est-il fait ?

— En voici l'analyse...

— Les lettres sont toujours venues sous enveloppes aux demeures indiquées... et apportées ici selon mes ordres ?

— Toujours...

— Lisez-moi l'analyse de cette correspondance : s'il y a des lettres auxquelles je doive répondre moi-même, je vous le dirai. »

Et le maître de Rodin commença de se promener de long en large dans la chambre, les mains croisées derrière le dos, dictant à mesure des observations que Rodin notait soigneusement.

Le secrétaire prit un dossier assez volumineux, et commença ainsi :

« Don *Ramon Olivarès* accuse de Cadix réception de la lettre n. 19, il s'y conformera et niera toute participation à l'enlèvement.

— Rien à classer.

— Le comte Romanof de Riga se trouve dans une position embarrassée...

— Dire à Duplessis d'envoyer un secours de cinquante louis ; j'ai autrefois servi comme capitaine

dans le régiment du comte, et depuis il a donné d'excellents avis.

— On a reçu à Philadelphie la dernière cargaison d'Histoire de France *expurgée* à l'usage des fidèles; on en redemande, la première étant épuisée.

— Prendre note, en écrire à Duplessis... Poursuivez.

— M. Spindler envoie de Namur le rapport secret demandé sur M. Ardouin.

— A analyser...

— M. Ardouin envoie de la même ville le rapport secret demandé sur M. Spindler.

— A analyser...

— Le docteur Van-Ostadt, de la même ville, envoie une note confidentielle sur MM. Spindler et Ardouin.

— A comparer... Poursuivez.

— Le comte Malipierri de Turin annonce que la donation des 500,000 fr. est signée.

— En prévenir Duplessis... Ensuite?

— Don Stanislas vient de partir des eaux de Baden avec la reine Marie-Ernestine. Il donne avis que S. M. recevra avec gratitude les avis qu'on lui annonce, et y répondra de sa main.

— Prenez note... J'écrirai moi-même à la reine. -

Pendant que Rodin inscrivait quelques notes en marge du papier qu'il tenait, son maître, continuant de se promener de long en large dans la chambre,

se trouva en face de la grande mappemonde marquée de petites croix rouges ; un instant il la contempla d'un air pensif.

Rodin continua :

« D'après l'état des esprits dans certaines parties de l'Italie, où quelques agitateurs ont les yeux tournés vers la France, le père Orsini écrit de Milan qu'il serait très-important de répandre à profusion dans ce pays un petit livre dans lequel les Français, nos compatriotes, seraient présentés comme impies et débauchés... pillards et sanguinaires...

— L'idée est excellente, on pourra exploiter habilement les excès commis par les nôtres en Italie pendant les guerres de la République... Il faudra charger Jacques Dumoulin d'écrire ce petit livre. Cet homme est pétri de bile, de fiel et de venin ; le pamphlet sera terrible... d'ailleurs je donnerai quelques notes; mais qu'on ne paie Jacques Dumoulin... qu'après la remise du manuscrit...

— Bien entendu... Si on le soldait d'avance, il serait ivre-mort pendant huit jours dans quelque mauvais lieu. C'est ainsi qu'il a fallu lui payer deux fois son virulent factum contre les tendances panthéistes de la doctrine philosophique du professeur Martin.

— Notez... et continuez.

— Le *négociant* annonce que le *commis* est sur le point d'envoyer le *banquier rendre ses comptes* devant qui de droit... »

Après avoir accentué ces mots d'une façon particulière, Rodin dit à son maître : « Vous comprenez ?...

— Parfaitement... — dit l'autre en tressaillant. — Ce sont les expressions convenues... Ensuite ?

— Mais le *commis,* — reprit le secrétaire, — est tenu par un dernier scrupule. »

Après un moment de silence, pendant lequel ses traits se contractèrent péniblement, le maître de Rodin reprit : « Continuer d'agir sur l'imagination du *commis* par le silence et par la solitude, puis lui faire relire la liste des cas où le régicide est autorisé et absous... Continuez.

— La femme Sydney écrit de Dresde qu'elle attend les instructions. De violentes scènes de jalousie ont encore éclaté entre le père et le fils à son sujet ; mais dans ces nouveaux épanchements de haine mutuelle, dans ces confidences que chacun lui faisait contre son rival, la femme Sydney n'a encore rien trouvé qui ait trait aux renseignements qu'on lui demande. Elle a pu jusqu'ici éviter de se décider pour l'un ou pour l'autre ;... mais si cette situation se prolonge... elle craint d'éveiller leurs soupçons. Qui doit-elle préférer, du père ou du fils ?

— Le fils... Les ressentiments de la jalousie seront bien plus violents, bien plus cruels chez ce vieillard ; et pour se venger de la préférence accordée à son fils, il dira peut-être ce que tous deux ont tant d'intérêt à cacher... Ensuite ?

— Depuis trois ans, deux servantes d'Ambrosius, que l'on a placées dans cette petite paroisse des montagnes du Valais, ont disparu... sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues. Une troisième vient d'avoir le

même sort... Les protestants du pays s'émeuvent, parlent de meurtre... de circonstances épouvantables...

— Jusqu'à preuve évidente, complète du fait, que l'on défende Ambrosius contre ces infâmes calomnies d'un parti qui ne recule jamais devant les inventions les plus monstrueuses... Continuez.

— Thompson de Liverpool est enfin parvenu à faire entrer Justin comme homme de confiance chez lord Stewart, riche catholique irlandais dont la tête s'affaiblit de plus en plus.

— Une fois le fait vérifié, cinquante louis de gratification à Thompson. Prenez note pour Duplessis... Poursuivez.

— Frank Dichestein de Vienne, — reprit Rodin, — annonce que son père vient de mourir du choléra... dans un petit village à quelques lieues de cette ville... car l'épidémie continue d'avancer lentement, venant du nord de la Russie par la Pologne...

— C'est vrai, — dit le maître de Rodin en interrompant; — puisse le terrible fléau ne pas continuer sa marche effrayante et épargner la France!...

— Frank Dichestein, — reprit Rodin, — annonce que ses deux frères sont décidés à attaquer la donation faite par son père... mais que lui est d'un avis opposé...

— Consulter les deux personnes chargées du contentieux... Ensuite?

— Le cardinal prince d'Amalfi se conformera aux

trois premiers points du mémoire. Il demande à faire ses réserves pour le quatrième point.

— Pas de réserves... acceptation pleine et absolue ; sinon la guerre : et notez-le bien, entendez-vous ! une guerre acharnée, sans pitié ni pour lui ni pour ses créatures... Ensuite ?

— Fra Paolo annonce que le patriote Boccari, chef d'une société secrète très-redoutable, désespéré de voir ses amis l'accuser de trahison, par suite des soupçons que lui, Fra Paolo, avait adroitement jetés dans leur esprit, s'est donné la mort.

— Boccari ! ! est-ce possible ?... Boccari !... le patriote Boccari !... cet ennemi si dangereux ? — s'écria le maître de Rodin.

— Le patriote Boccari... — répéta le secrétaire, toujours impassible.

— Dire à Duplessis d'envoyer un mandat de vingt-cinq louis à Fra Paolo... Prenez note.

— Hausman annonce que la danseuse française Albertine Ducornet est la maîtresse du prince régnant : elle a sur lui la plus complète influence ; on pourrait donc par elle arriver sûrement au but qu'on se propose ; mais cette Albertine est dominée par son amant, condamné en France comme faussaire, et elle ne fait rien sans le consulter...

— Ordonner à Hausman de s'aboucher avec cet homme ; si ses prétentions sont raisonnables, y accéder : s'informer si cette fille n'a pas quelques parents à Paris.

— Le duc d'Orbano annonce que le roi son maître

autorisera le nouvel établissement proposé, mais aux conditions précédemment notifiées.

— Pas de conditions, une franche adhésion ou un refus positif... on reconnaît ainsi ses amis et ses ennemis... Plus les circonstances semblent défavorables... plus il faut montrer de fermeté, et imposer par la confiance en soi.

— Le même annonce que le corps diplomatique tout entier continue d'appuyer les réclamations du père de cette jeune fille protestante, qui ne veut quitter le couvent où elle a trouvé asile et protection que pour épouser son amant contre la volonté de son père

— Ah !... le corps diplomatique continue de réclamer au nom de ce père ?

— Il continue...

— Alors, continuer de lui répondre que le pouvoir spirituel n'a rien à démêler avec le pouvoir temporel. »

A ce moment le timbre de la porte d'entrée frappa deux coups.

« Voyez ce que c'est, » dit le maître de Rodin.

Celui-ci se leva et sortit. Son maître continua de se promener, pensif, d'un bout à l'autre de la chambre. Ses pas l'ayant encore amené auprès de l'énorme sphère, il s'y arrêta.

Pendant quelque temps il contempla, dans un profond silence, les innombrables petites croix rouges qui semblaient couvrir d'un immense réseau toutes les contrées de la terre. Songeant sans doute à l'invi-

sible action de son pouvoir, qui paraissait s'étendre sur le monde entier, les traits de cet homme s'animèrent, sa large prunelle grise étincela, ses narines se gonflerent, sa mâle figure prit une incroyable expression d'énergie, d'audace et de superbe. Le front altier, la lèvre dédaigneuse, il s'approcha de la sphère et appuya sa vigoureuse main sur le pôle...

A cette puissante étreinte, à ce mouvement impérieux, possessif, on aurait dit que cet homme se croyait sûr de dominer ce globe qu'il contemplait de toute la hauteur de sa grande taille, et sur lequel il posait sa main d'un air si fier, si audacieux. Alors il ne souriait pas. Son large front se plissait d'une manière formidable, son regard menaçait; l'artiste qui aurait voulu peindre le démon de l'orgueil et de la domination n'aurait pu choisir un plus effrayant modèle.

Lorsque Rodin rentra, la figure de son maître avait repris son expression habituelle.

– C'est le facteur, — dit Rodin en montrant les lettres qu'il tenait à la main; — il n'y a rien de Dunkerque.

— Rien!!!... – s'écria son maître. Et sa douloureuse émotion contrastait singulièrement avec l'expression hautaine et implacable que son visage avait naguère.

– Rien!!! aucune nouvelle de ma mère! — reprit-il, — encore trente-six heures d'inquiétude.

— Il me semble que si madame la princesse avait

eu de mauvaises nouvelles à donner, elle eût écrit ; probablement le mieux continue...

— Vous avez sans doute raison, Rodin, mais, il n'importe... je ne suis pas tranquille... Si demain je n'ai pas de nouvelles complétement rassurantes, je partirai pour la terre de la princesse... Pourquoi faut-il que ma mère ait voulu aller passer l'automne dans ce pays !... Je crains que les environs de Dunkerque ne soient pas sains pour elle... »

Après un moment de silence il ajouta en continuant de se promener : « Enfin... voyez ces lettres... d'où sont-elles ?... »

Rodin, après avoir examiné leur timbre, répondit : « Sur les quatre, il y en a trois relatives à la grande et importante affaire des médailles...

— Dieu soit loué... pourvu que les nouvelles soient favorables, » s'écria le maître de Rodin avec une expression d'inquiétude qui témoignait de l'extrême importance qu'il attachait à cette affaire.

« L'une, de Charlestown, est sans doute relative à Gabriel le missionnaire, — répondit Rodin : — l'autre, de Batavia, a sans doute rapport à l'Indien Djalma... Celle-ci est de Leipsick... Sans doute elle confirme celle d'hier, où ce dompteur de bêtes féroces, nommé Morok, annonçait que, selon les ordres qu'il avait reçus, et sans qu'on pût l'accuser en rien, les filles du général Simon ne pourraient continuer leur voyage. »

Au nom du général Simon, un nuage passa sur les traits du maître de Rodin.

CHAPITRE II.

LES ORDRES [1].

Après avoir surmonté l'émotion involontaire que lui avait causée le nom ou le souvenir du général Simon, le maître de Rodin lui dit : « N'ouvrez pas encore ces lettres de Leipsick, de Charlestown et de Batavia ; les renseignements qu'elles donnent, sans

[1] « Les maisons de province correspondent avec celles de Paris : elles sont aussi en relation directe avec le général qui réside à Rome. La correspondance des Jésuites, si active, si variée, et organisée d'une manière si merveilleuse, a pour objet de fournir aux chefs tous les renseignements dont ils peuvent avoir besoin : chaque jour, le général reçoit une foule de rapports qui se contrôlent mutuellement. Il existe dans la maison centrale, à Rome, d'immenses registres où sont inscrits les noms de tous les Jésuites, de leurs affiliés et de tous les gens considérables, amis ou ennemis, à qui ils ont affaire. Dans ces registres sont rapportés, sans altération, sans haine, sans passion, les faits relatifs à la vie de chaque individu. C'est là le plus gigantesque recueil biographique qui ait été jamais formé. La conduite d'une femme légère, les fautes cachées d'un homme d'État sont racontées dans ce livre avec une froide impartialité. Rédigées dans un but d'utilité, ces biographies sont nécessairement exactes. Quand on a besoin d'agir sur un individu on ouvre le livre, et l'on connaît immédiatement sa vie, son caractère, ses qualités, ses défauts, ses projets, sa famille, ses amis, ses liaisons les plus secrètes. Concevez-vous, monsieur, toute la supériorité d'action que donne à une compagnie cet immense livre de police qui embrasse le monde entier ? Je ne vous parle pas légèrement de ces registres : c'est de

doute, se classeront tout à l'heure d'eux-mêmes. Cela nous épargnera un double emploi de temps. »

Le secrétaire regarda son maître d'un air interrogatif.

L'autre reprit : « Avez-vous terminé la note relative à l'affaire des médailles ?

— La voici... Je finissais de la traduire en chiffres.

— Lisez-la-moi, et, selon l'ordre des faits, vous ajouterez les nouvelles informations que doivent renfermer ces trois lettres.

— En effet, — dit Rodin, — ces informations se trouveront ainsi à leur place.

— Je veux voir, — reprit l'autre, — si cette note est claire et suffisamment explicative, car vous n'avez pas oublié que la personne à qui elle est destinée ne doit pas tout savoir ?

— Je me le suis rappelé, et c'est dans ce sens que je l'ai rédigée...

— Lisez. »

M. Rodin lut ce qui suit, très-posément et très-lentement :

— « Il y a cent cinquante ans, une famille fran-
» çaise, protestante, s'est expatriée volontairement
» dans la prévision de la prochaine révocation de l'é-

quelqu'un qui *a vu* ce répertoire, et qui connaît parfaitement les Jésuites, que je tiens ce fait. Il y a là matière à réflexions pour les familles qui admettent facilement dans leur intérieur des membres d'une communauté où l'étude de la biographie est si habilement exploitée. » (LIBRI, membre de l'Institut, *Lettres sur le Clergé.*)

» dit de Nantes, et dans le dessein de se soustraire
» aux rigoureux et justes arrêts déjà rendus contre
» les réformés, ces ennemis indomptables de notre
» sainte religion.

» Parmi les membres de cette famille, les uns se
» sont réfugiés d'abord en Hollande, puis dans les
» colonies hollandaises, d'autres en Pologne, d'au-
» tres en Allemagne, d'autres en Angleterre, d'autres
» en Amérique.

» On croit savoir qu'il ne reste aujourd'hui que
» sept descendants de cette famille, qui a passé par
» d'étranges vicissitudes de fortune, puisque ses re-
» présentants sont aujourd'hui à peu près placés sur
» tous les degrés de l'échelle sociale, depuis le sou-
» verain jusqu'à l'artisan.

» Ces descendants directs ou indirects sont :

» Filiation maternelle :

» Les demoiselles *Rose* et *Blanche Simon*, mi-
» neures.

(» Le général Simon a épousé à Varsovie une des-
» cendante de ladite famille.)

» Le sieur *François Hardy*, manufacturier au
» Plessis, près Paris.

» Le prince *Djalma*, fils de *Kadja-Sing*, roi de
» Mondi.

(» *Kadja-Sing* a épousé, en 1802, une descen-
» dante de ladite famille, alors établie à Batavia (île
» de Java), possession hollandaise.)

» Filiation paternelle :

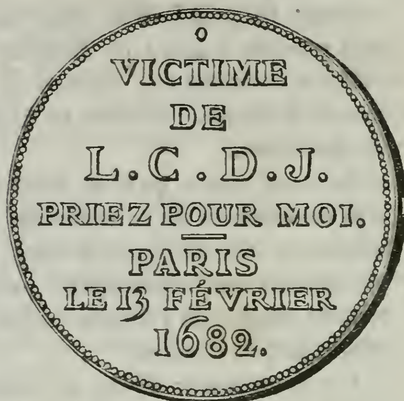
» Le sieur *Jacques Rennepont*, dit *Couche-tout-nu*, artisan.

» La demoiselle *Adrienne de Cardoville*, fille du comte de Rennepont (duc de Cardoville).

» Le sieur *Gabriel Rennepont*, prêtre des missions étrangères.

—

» Chacun des membres de cette famille possède ou doit posséder une médaille de bronze sur laquelle se trouvent gravées les inscriptions ci-jointes :





» Ces mots et cette date indiquent qu'il est d'un
» puissant intérêt pour chacun d'eux de se trouver à
» Paris le 13 février 1832, et cela, non par repré-
» sentants ou fondés de pouvoir, mais EN PERSONNE,
» qu'ils soient majeurs ou mineurs, mariés ou céli-
» bataires.

» Mais d'autres personnes ont un intérêt *immense*
» à ce qu'aucun des descendants de cette famille ne
» se trouve à Paris le 13 février... à l'exception de
» Gabriel Rennepont, prêtre des missions étrangères.

» *Il faut donc qu'*A TOUT PRIX *Gabriel soit le seul*
» *qui assiste à ce rendez-vous donné aux repré-*
» *sentants de cette famille il y a un siècle et demi.*

» Pour empêcher les six autres personnes d'être
» ou de se rendre à Paris le jour dit, ou pour y pa-
» ralyser leur présence, on a déjà beaucoup tenté;
» mais il reste beaucoup à tenter pour assurer le bon
» succès de cette affaire, que l'on regarde comme la
» plus importante, comme la plus vitale de l'époque,
» à cause de ses résultats probables... »

« Cela n'est que trop vrai, — dit le maître de Rodin en l'interrompant et en secouant la tête d'un air pensif; — ajoutez en outre : — que les conséquences du succès sont incalculables, et que l'on n'ose prévoir celles de l'insuccès... En un mot, qu'il s'agit presque d'être... ou de ne pas être pendant plusieurs années. Aussi faut-il, pour réussir, *employer tous les moyens possibles, ne reculer devant rien*, toujours en sauvant habilement les apparences.

— C'est écrit, — dit Rodin après avoir ajouté les mots que son maître venait de lui dicter.

— Continuez... »

Rodin continua.

« — Pour faciliter ou assurer la réussite de l'af-
» faire en question, il est nécessaire de donner quel-
» ques détails particuliers et secrets sur les sept per-
» sonnes qui représentent cette famille.

» On répond de la vérité de ces détails, au besoin
» on les compléterait de la façon la plus minutieuse ;
» car, des informations contradictoires ayant eu lieu,
» on possède des dossiers très-étendus. On procé-
» dera par ordre de personnes, et l'on parlera seu-
» lement des faits accomplis jusqu'à ce jour.

(Note nº 1.)

» Les demoiselles *Rose* et *Blanche Simon*, sœurs
» jumelles, — âgées de quinze ans environ. — Fi-
» gures charmantes, — se ressemblant tellement
» qu'on pourrait prendre l'une pour l'autre ; — ca-
» ractère doux et timide, mais susceptible d'exalta-
» tion ; — élevées en Sibérie par une mère esprit
» fort et déiste. — Elles sont complétement igno-
» rantes des choses de notre sainte religion.

» Le général Simon, séparé de sa femme avant
» leur naissance, ignore encore à cette heure qu'il a
» deux filles.

» On avait cru les empêcher de se trouver à Paris

» le 15 février, en faisant envoyer leur mère dans un
» lieu d'exil beaucoup plus reculé que celui qui lui
» avait d'abord été assigné ; mais leur mère étant
» morte, le gouverneur général de la Sibérie, qui
» nous est tout dévoué d'ailleurs, croyant, par une
» erreur déplorable, la mesure seulement person-
» nelle à la femme du général Simon, a malheureu-
» sement permis à ces jeunes filles de revenir en
» France sous la conduite d'un ancien soldat.

» Cet homme, entreprenant, fidèle, résolu, est
» noté comme *dangereux*.

» Les demoiselles Simon sont inoffensives. — On
» a tout lieu d'espérer qu'à cette heure elles sont re-
» tenues dans les environs de Leipsick. »

Le maître de Rodin, l'interrompant, lui dit : « Li-
sez maintenant la lettre de Leipsick reçue tout à
l'heure, vous pourrez compléter l'information. »

Rodin lut, et s'écria : « Excellente nouvelle ! les
deux jeunes filles et leur guide étaient parvenus à
s'échapper, pendant la nuit, de l'auberge du Faucon-
Blanc, mais tous trois ont été rejoints et saisis à une
lieue de Mockern ; on les a transférés à Leipsick, où
ils sont emprisonnés comme vagabonds ; de plus, le
soldat qui leur servait de guide est accusé et con-
vaincu de rébellion, voies de fait et séquestration
envers un magistrat.

— Il est donc à peu près certain, vu la longueur
des procédures allemandes (et d'ailleurs on y pour-
voira), que les jeunes filles ne pourront être ici le

15 février, — dit le maître de Rodin. — Joignez ce dernier fait à la note par un renvoi... »

Le secrétaire obéit, écrivit en note le résumé de la lettre de Morok, et dit : « C'est écrit.

— Poursuivez, » reprit son maître.

Rodin continua à lire.

(Note nº 2.)

M. François Hardy, manufacturier au Plessis, près Paris.

« Homme ferme, — riche, — intelligent, — actif, » — probe, — instruit, — idolâtré de ses ouvriers, » grâce à des innovations sans nombre touchant leur » bien-être ; — ne remplissant jamais les devoirs de » notre sainte religion ; noté comme homme *très-* » *dangereux ;* — mais la haine et l'envie qu'il inspire » aux autres industriels, surtout à M. le baron Tri- » peaud, son concurrent, peuvent être aisément tour- » nées contre lui. — S'il est besoin d'autres moyens » d'action sur lui et contre lui, on consultera son dos- » sier ; il est très-volumineux ; — cet homme est de- » puis longtemps signalé et surveillé.

» On l'a fait si habilement circonvenir, quant à » l'affaire de la médaille, que jusqu'à présent il est » complétement abusé sur l'importance des intérêts » qu'elle représente ; du reste, il est incessamment » épié, entouré, dominé, même à son insu ; — un de

» ses meilleurs amis le trahit, et l'on sait par lui ses
» plus secrètes pensées. »

(Note n° 5.)

Le prince Djalma.

« — Dix-huit ans, — caractère énergique et gé-
» néreux, — esprit fier, indépendant et sauvage ; —
» favori du général Simon, qui a pris le commande-
» ment des troupes de son père, *Kadja-Sing*, dans
» la lutte que celui-ci soutient dans l'Inde contre les
» Anglais. — On ne parle de Djalma que pour mé-
» moire, car sa mère est morte jeune encore, du
» vivant de ses parents à elle, qui étaient restés à
» Batavia. — Or, ceux-ci étant morts à leur tour,
» leur modeste héritage n'ayant été réclamé ni par
» Djalma ni par le roi son père, l'on a la certitude
» qu'ils ignorent tous deux les graves intérêts qui se
» rattachent à la possession de la médaille en ques-
» tion, qui fait partie de l'héritage de la mère de
» Djalma. »

Le maître de Rodin l'interrompit et lui dit : « Lisez maintenant la lettre de Batavia, afin de compléter l'information sur Djalma. »

Rodin lut et dit : « Encore une bonne nouvelle... M. Josué Van Daël, négociant de Batavia (il a fait son éducation dans notre maison de Pondichéry), a appris, par son correspondant de Calcutta, que le

vieux roi indien a été tué dans la dernière bataille qu'il a livrée aux Anglais. Son fils Djalma, dépossédé du trône paternel, a été provisoirement envoyé dans une forteresse de l'Inde comme prisonnier d'État.

— Nous sommes à la fin d'octobre, — dit le maître de Rodin. — En admettant que le prince Djalma fût mis en liberté, et qu'il pût quitter l'Inde maintenant, c'est à peine s'il arriverait à Paris pour le mois de février...

— M. Josué, — reprit Rodin, — regrette de n'avoir pu prouver son zèle en cette circonstance ; si, contre toute probabilité, le prince Djalma était relâché ou s'il parvenait à s'évader, il est certain qu'alors il viendrait à Batavia pour réclamer l'héritage maternel, puisqu'il ne lui reste plus rien au monde. On pourrait dans ce cas compter sur le dévouement de M. Josué Van Daël... Il demande, en retour, par le prochain courrier, des renseignements très-précis sur la fortune de M. le baron Tripeaud, manufacturier et banquier, avec lequel il est en relations d'affaires.

— A ce sujet vous répondrez d'une manière évasive, M. Josué n'ayant encore montré que du zèle... Complétez l'information de Djalma... avec ces nouveaux renseignements... »

Rodin écrivit.

Au bout de quelques secondes, son maître lui dit avec une expression singulière : « M. Josué ne vous parle pas du général Simon, à propos de la mort du père de Djalma et de l'emprisonnement de celui-ci ?

— M. Josué n'en dit pas un mot, - répondit le secrétaire en continuant son travail.

Le maître de Rodin garda le silence, et se promena pensif dans la chambre.

Au bout de quelques instants, Rodin lui dit : « C'est écrit...

— Poursuivez... »

(Note n° 4.)

Le sieur Jacques Rennepont, dit Couche-tout-nu.

« — Ouvrier de la fabrique de M. le baron Tri-
» peaud, le concurrent industriel de M. François
» Hardy. — Cet artisan est ivrogne, fainéant, — ta-
» pageur et dépensier, — il ne manque pas d'intel-
» ligence, mais la paresse et la débauche l'ont ab-
» solument perverti. Un agent d'affaires très-adroit,
» sur lequel on compte, s'est mis en rapport avec une
» fille Céphise Soliveau, dite *la Reine-Bacchanal,*
» qui est la maîtresse de cet ouvrier. Grâce à elle,
» l'agent d'affaires a noué quelques relations avec lui,
» et on peut le regarder dès à présent comme à peu
» près en dehors des intérêts qui devraient nécessiter
» sa présence à Paris le 13 février. »

(Note n° 3.)

Gabriel Rennepont, prêtre des missions étrangères.

« — Parent éloigné du précédent ; mais il ignore
» l'existence de ce parent et de cette parenté. —
» Orphelin abandonné, il a été recueilli par Fran-
» çoise Baudouin, femme d'un soldat surnommé Da-
» gobert.

» Si, contre toute attente, ce soldat venait à Paris,
» on aurait sur lui un puissant moyen d'action par sa
» femme. — Celle-ci est une excellente créature,
» ignorante et crédule, d'une piété exemplaire, et
» sur laquelle on a depuis longtemps une influence
» et une autorité sans bornes. — C'est par elle que
» l'on a décidé Gabriel à entrer dans les ordres, mal-
» gré la répugnance qu'il éprouvait.

» Gabriel a vingt-cinq ans, — caractère angélique
» comme sa figure ; — rares et solides vertus ; —
» malheureusement il a été élevé avec son frère
» adoptif, Agricol, fils de Dagobert. — Cet Agricol
» est poète et ouvrier, — excellent ouvrier d'ailleurs ;
» il travaille chez M. François Hardy, — il est imbu
» des plus détestables doctrines ; — idolâtre sa mère,
» — probe, — laborieux, — mais sans aucun senti-
» ment religieux. — Noté comme *très-dangereux*,
» — c'est ce qui rendait sa fréquentation si à craindre
» pour Gabriel.

» Celui-ci, malgré toutes ses parfaites qualités,

» donne toujours quelques inquiétudes. — On a même
» dû retarder de s'ouvrir complétement à lui ; —
» une fausse démarche pourrait en faire aussi un
» homme des plus *dangereux ;* — il est donc extrê-
» mement à ménager, du moins jusqu'au 13 février,
» puisque, on le répète, *sur lui, sur sa présence à*
» *Paris à cette époque*, reposent d'immenses espé-
» rances et de non moins immenses intérêts.

» Par suite de ces ménagements auxquels on est
» tenu envers lui, on a dû consentir à ce qu'il fît
» partie de la mission d'Amérique ; car il joint à une
» douceur angélique une intrépidité calme, un esprit
» aventureux, que l'on n'a pu satisfaire qu'en lui per-
» mettant de partager la vie périlleuse des mission-
» naires. Heureusement on a donné les plus sévères
» instructions à ses supérieurs à Charlestown, afin
» qu'ils n'exposent jamais une vie si précieuse. — Ils
» doivent le renvoyer à Paris au moins un mois ou
» deux avant le 13 février... »

Le maître de Rodin, l'interrompant de nouveau, lui dit : « Lisez la lettre de Charlestown ; voyez ce que l'on vous mande, afin de compléter aussi cette information. »

Après avoir lu, Rodin répondit : « Gabriel est attendu, d'un jour à l'autre, des montagnes Rocheuses, où il avait absolument voulu aller seul en mission.

— Quelle imprudence !

— Sans doute il n'a couru aucun danger, puisqu'il

a annoncé lui-même son retour à Charlestown... Dès son arrivée, qui ne peut dépasser le milieu de ce mois, écrit-on, on le fera partir immédiatement pour la France.

— Ajoutez ceci à la note qui le concerne, dit le maître de Rodin.

— C'est écrit, — répondit celui-ci au bout de quelque instants.

— Poursuivez, — lui dit son maître.

Rodin continua.

(Note n° 6.)

Mademoiselle Adrienne Rennepont de Cardoville.

« — Parente éloignée (et ignorant cette parenté) de Jacques Rennepont, dit *Couche-tout-nu*, et de Gabriel Rennepont, prêtre missionnaire. — Elle a bientôt vingt et un ans, — la plus piquante physionomie du monde, la beauté la plus rare, quoique rousse, — un esprit des plus remarquables par son originalité, — une fortune immense, — tous les instincts sensuels. — On est épouvanté de l'avenir de cette jeune personne, quand on songe à l'audace incroyable de son caractère. Heureusement, son subrogé-tuteur, le baron Tripeaud — (baron de 1829 et ancien homme d'affaires du feu comte de Rennepont, duc de Cardoville), est tout à fait dans les intérêts et presque dans la dépendance de la tante de mademoiselle de Cardoville. — L'on

» compte, à bon droit, sur cette digne et respectable
» parente, et sur M. Tripeaud, pour combattre et
» vaincre les desseins étranges, inouïs, que cette
» jeune personne, aussi résolue qu'indépendante, ne
» craint pas d'annoncer... et que malheureusement
» l'on ne peut fructueusement exploiter... dans l'in-
» térêt de l'affaire en question, car... »

Rodin ne put continuer, deux coups discrètement frappés à la porte l'interrompirent.

Le secrétaire se leva, alla voir qui heurtait, resta un moment dehors, puis revint tenant deux lettres à la main, en disant :

« Madame la princesse a profité du départ d'une estafette pour envoyer...

— Donnez la lettre de la princesse ! — s'écria le maître de Rodin sans le laisser achever.

— Enfin je vais avoir des nouvelles de ma mère!!! » ajouta-t-il.

A peine avait-il lu quelques lignes de cette lettre, qu'il pâlit ; ses traits exprimèrent aussitôt un étonnement profond et douloureux, une douleur poignante.

« Ma mère ! — s'écria-t-il. — O mon Dieu ! ma mère !

— Quelque malheur serait-il arrivé ? — demanda Rodin d'un air alarmé en se levant à l'exclamation de son maître.

— Sa convalescence était trompeuse, — lui répondit celui-ci avec abattement, — elle est maintenant

retombée dans un état presque désespéré ; pourtant le médecin pense que ma présence pourrait peut-être la sauver, car elle m'appelle sans cesse ; elle veut me revoir une dernière fois pour mourir en paix... Oh ! ce désir est sacré... Ne pas m'y rendre serait un parricide... Pourvu, mon Dieu ! que j'arrive à temps... D'ici à la terre de la princesse il faut presque deux jours en voyageant jour et nuit.

— Ah ! mon Dieu !... quel malheur ! » fit Rodin en joignant les mains et levant les yeux au ciel...

Son maître sonna vivement, et dit à un domestique âgé qui ouvrit la porte : « Jetez à l'instant dans une malle de ma voiture de voyage ce qui m'est indispensable. Que le portier prenne un cabriolet et aille en toute hâte me chercher des chevaux de poste... Il faut que dans une heure je sois parti. »

Le domestique sortit précipitamment.

« Ma mère... ma mère... ne plus la revoir !... Oh ! ce serait affreux ! » s'écria-t-il en tombant sur une chaise avec accablement et cachant sa figure dans ses mains. Cette grande douleur était sincère, cet homme aimait tendrement sa mère ; ce divin sentiment avait jusqu'alors traversé, inaltérable et pur, toutes les phases de sa vie... souvent bien coupable...

Au bout de quelques minutes, Rodin se hasarda de dire à son maître en lui montrant la seconde lettre : « On vient aussi d'apporter celle-ci de la part de M. Duplessis : c'est très-important... et très-pressé...

— Voyez ce que c'est, et répondez... je n'ai pas la tête à moi...

— Cette lettre est confidentielle... — dit Rodin en la présentant à son maître... — je ne puis l'ouvrir... ainsi que vous le voyez à la marque de l'enveloppe... »

A l'aspect de cette marque, les traits du maître de Rodin prirent une indéfinissable expression de crainte et de respect ; d'une main tremblante il rompit le cachet.

Ce billet contenait ces seuls mots :

Toute affaire cessante... sans perdre une minute... partez... et venez... M. Duplessis vous remplacera ; il a les ordres.

« Grand Dieu ! — s'écria cet homme avec désespoir. — Partir sans revoir ma mère... Mais c'est affreux... c'est impossible... c'est la tuer peut-être... oui... ce serait un parricide... »

En disant ces mots, ses yeux s'arrêtèrent par hasard sur l'énorme sphère marquée de petites croix rouges...

A cette vue, une brusque révolution s'opéra en lui ; il sembla se repentir de la vivacité de ses regrets ; peu à peu sa figure, quoique toujours triste, redevint calme et grave... Il donna la lettre fatale à son secrétaire, et lui dit en étouffant un soupir : « A classer à son numéro d'ordre. »

Rodin prit la lettre, y inscrivit un numéro, et la plaça dans un carton particulier.

Après un moment de silence, son maître reprit :

« Vous recevrez les ordres de M. Duplessis, vous travaillerez avec lui. Vous lui remettrez la note sur l'affaire des médailles ; il sait à qui l'adresser ; vous répondrez à Batavia, à Leipsick et à Charlestown dans le sens que j'ai dit. Empêcher à tout prix les filles du général Simon de quitter Leipsick, hâter l'arrivée de Gabriel à Paris ; et dans le cas peu probable où le prince Djalma viendrait à Batavia, dire à M. Josué Van Daël que l'on compte sur son zèle et sur son obéissance pour l'y retenir. »

Cet homme qui, au moment où sa mère mourante l'appelait en vain, pouvait conserver un tel sang-froid, rentra dans son appartement.

Rodin s'occupa des réponses qu'on venait de lui ordonner de faire, et les transcrivit en chiffres.

Au bout de trois quarts d'heure, on entendit bruire les grelots des chevaux de poste. Le vieux serviteur rentra après avoir discrètement frappé.

« La voiture est attelée, » dit-il.

Rodin fit un signe de tête, le domestique sortit. Le secrétaire alla heurter à son tour à la porte de l'appartement de son maître.

Celui sortit, toujours grave et froid, mais d'une pâleur effrayante ; il tenait une lettre à la main.

« Pour ma mère... — dit-il à Rodin, — vous enverrez un courrier à l'instant...

— A l'instant... — répondit le secrétaire.

— Que les trois lettres pour *Leipsick*, *Batavia* et *Charlestown* partent aujourd'hui même par la voie

accoutumée ; c'est de la dernière importance, vous le savez. »

Tels furent les derniers mots de cet homme...

Exécutant avec une obéissance impitoyable des ordres impitoyables, il partait en effet sans tenter de revoir sa mère.

Son secrétaire l'accompagna respectueusement jusqu'à sa voiture.

« Quelle route... monsieur? demanda le postillion en se retournant sur sa selle.

— Route d'Italie!!... » répondit le maître de Rodin sans pouvoir retenir un soupir si déchirant, qu'il ressemblait à un sanglot.

. . . .

Lorsque la voiture fut partie au galop des chevaux, Rodin, qui avait salué profondément son maître, haussa les épaules avec une expression de dédain, puis il rentra dans la grande pièce froide et nue.

L'attitude, la physionomie, la démarche de ce personnage, changèrent subitement. Il semblait grandi, ce n'était plus un automate qu'une humble obéissance faisait machinalement agir; ses traits, jusqu'alors impassibles, son regard, jusqu'alors continuellement voilé, s'animèrent tout à coup et révélèrent une astuce diabolique; son sourire sardonique contracta ses lèvres minces et blafardes, une satisfation sinistre dérida ce visage cadavéreux.

A son tour, il s'arrêta devant l'énorme sphère. A son tour il la contempla silencieusement comme l'a-

vait contemplée son maître... Puis se courbant sur ce globe, l'enlaçant pour ainsi dire dans ses bras... après l'avoir quelques instants couvé de son œil de reptile, il promena sur la surface polie de la mappemonde son doigt noueux, frappa tour à tour de son ongle plat et sale trois des endroits où l'on voyait de petites croix rouges...

A mesure qu'il désignait ainsi une de ces villes, situées dans des contrées si diverses, il la nommait tout haut avec un ricanement sinistre :

Leipsick... Charlestown... Batavia...

Puis il se tut, absorbé dans ses réflexions.

Ce petit homme vieux, sordide, mal vêtu, au masque livide et mort, qui venait pour ainsi dire de ramper sur ce globe, paraissait bien plus effrayant que son maître... lorsque celui-ci, debout et hautain, avait impérieusement jeté sa main sur ce monde, qu'il semblait vouloir dominer à force d'orgueil, de violence et d'audace.

Le premier ressemblait à l'aigle qui, planant au-dessus de sa proie, peut quelquefois la manquer par l'élévation même du vol auquel il se laisse emporter.

Rodin ressemblait, au contraire, au reptile qui, se traînant dans l'ombre et le silence sur les pas de sa victime, finit toujours par l'enserrer de ses nœuds homicides.

Au bout de quelques instants, Rodin s'approcha de son bureau en se frottant vivement les mains, et écrivit la lettre suivante, à l'aide d'un chiffre particulier, inconnu de son maître.

Paris, 9 heures 3/4 du matin.

« *Il est parti... mais il a* HÉSITÉ !!

« *Sa mère mourante l'appelait auprès d'elle ; il pouvait peut-être, lui disait-on, la sauver par sa présence... Aussi s'est-il écrié : Ne pas me rendre auprès de ma mère... ce serait un parricide !*

« *Pourtant...* IL *est parti !... mais il a* HÉSITÉ...

« *Je le surveille toujours...*

« *Ces lignes arriveront à* ROME *en même temps que lui...*

« P. S. *Dites au cardinal-prince qu'il peut compter sur moi, mais qu'à mon tour j'entends qu'il me serve activement. — D'un moment à l'autre, les dix-sept voix dont il dispose peuvent m'être utiles... il faut donc qu'il tâche d'augmenter le nombre de ses adhérents.* »

Après avoir plié et cacheté cette lettre, Rodin la mit dans sa poche.

Dix heures sonnèrent. C'était l'heure du déjeuner de M. Rodin.

Il rangea et serra ses papiers dans un tiroir dont il emporta la clef, brossa du coude son vieux chapeau graisseux, prit à la main un parapluie tout rapiécé et sortit [1].

[1] Après avoir cité *les Constitutions des Jésuites* et les excellentes et courageuses *Lettres* de M. Libri, il est de notre devoir de mentionner aussi tant de hardis et consciencieux travaux sur la Compagnie de Jésus,

. . . .

Pendant que ces deux hommes, du fond de cette retraite obscure, ourdissaient cette trame où devaient être enveloppés les sept descendants d'une famille autrefois proscrite... un défenseur étrange, mystérieux, songeait à protéger cette famille, qui était aussi la sienne.

CHAPITRE III.

ÉPILOGUE.

Le site est agreste... sauvage...

C'est une haute colline couverte d'énormes blocs de grès du milieu desquels pointent çà et là des bouleaux et des chênes au feuillage déjà jauni par l'automne; ces grands arbres se dessinent sur la lueur rouge que le soleil a laissée au couchant : on dirait la réverbération d'un incendie.

récemment publiés par MM. Dupin l'aîné, Michelet, Ed. Quinet, Génin, le comte de Saint-Priest : œuvres de haute et impartiale intelligence, où se trouvent si admirablement dévoilées et châtiées les funestes théories de cet ordre. Nous nous estimerions heureux d'avoir pu apporter notre pierre à la digue puissante et, espérons-le, durable, que ces généreux cœurs, que ces nobles esprits ont élevée contre un flot impur et toujours menaçant. E. S.

De cette hauteur, l'œil plonge dans une vallée profonde, ombreuse, fertile, à demi voilée d'une légère vapeur par la brume du soir... Les grasses prairies, les massifs d'arbres touffus, les champs dépouillés de leurs épis mûrs, se confondent dans une teinte sombre, uniforme, qui contraste avec la limpidité bleuâtre du ciel.

Des clochers de pierre grise ou d'ardoise élancent çà et là leurs flèches aiguës du fond de cette vallée... car plusieurs villages y sont épars, bordant une longue route qui va du nord au couchant.

C'est l'heure du repos, c'est l'heure où d'ordinaire la vitre de chaque chaumière s'illumine au joyeux pétillement du foyer rustique, et scintille au loin à travers l'ombre et la feuillée, pendant que des tourbillons de fumée sortant des cheminées s'élèvent lentement vers le ciel.

Et pourtant, chose étrange, on dirait que dans ce pays tous les foyers sont éteints ou déserts.

Chose plus étrange, plus sinistre encore, tous les clochers sonnent le funèbre glas des morts...

L'activité, le mouvement, la vie, semblent concentrés dans ce branle lugubre qui retentit au loin.

Mais voilà que, dans ces villages, naguère obscurs, des lumières commencent à poindre...

Ces clartés ne sont pas produites par le vif et joyeux pétillement du foyer rustique... Elles sont rougeâtres comme ces feux de pâtre aperçus le soir à travers le brouillard...

Et puis ces lumières ne restent pas immobiles.

Elles marchent... marchent lentement vers le cimetière de chaque église.

Alors le glas des morts redouble ; l'air frémit sous les coups précipités des cloches ; et, à de rares intervalles, des chants mortuaires arrivent, affaiblis, jusqu'au faîte de la colline.

Pourquoi tant de funérailles ?

Quelle est donc cette vallée de désolation... où les chants paisibles qui succèdent au dur travail quotidien. . . sont remplacés par les chants de mort ?... où le repos du soir est remplacé par le repos éternel ?

Quelle est cette vallée de désolation dont chaque village pleure tant de morts à la fois, et les enterre à la même heure, la même nuit ?

Hélas ! c'est que la mortalité est si prompte, si nombreuse, si effrayante, que c'est à peine si l'on suffit à enterrer les morts... Pendant le jour, un rude et impérieux labeur attache les survivants à la terre ; et le soir seulement, au retour des champs, ils peuvent, brisés de fatigue, creuser ces autres sillons où leurs frères vont reposer pressés comme les grains de blé dans le semis.

Et cette vallée n'a pas, seule, vu tant de désolation.

Pendant des années maudites, bien des villages, bien des bourgs, bien des villes, bien des contrées immenses ont vu, comme cette vallée, leurs foyers éteints et déserts !

Ont vu, comme cette vallée, le deuil remplacer

la joie... le glas des morts remplacer le bruit des fêtes...

Ont, comme cette vallée, pleuré beaucoup de morts le même jour, et les ont enterrés la nuit, à la sinistre lueur des torches...

Car, pendant ces années maudites, un terrible voyageur a lentement parcouru la terre d'un pôle à l'autre... du fond de l'Inde et de l'Asie aux glaces de la Sibérie... des glaces de la Sibérie jusqu'aux grèves de l'Océan français.

Ce voyageur, mystérieux comme la mort, lent comme l'éternité, implacable comme le destin, terrible comme la main de Dieu.... c'était...

Le Choléra !!...

. . . .

Le bruit des cloches et des chants funèbres montait toujours, des profondeurs de la vallée au sommet de la colline, comme une grande voix plaintive...

La lueur des torches funéraires s'apercevait toujours au loin, à travers la brume du soir...

Le crépuscule durait encore. Heure étrange, qui donne aux formes les plus arrêtées une apparence vague, insaisissable, fantastique...

Mais le sol pierreux et sonore de la montagne a résonné sous un pas lent, égal et ferme... A travers les grands troncs noirs des arbres... un homme a passé.

Sa taille était haute; il tenait sa tête baissée sur sa poitrine; sa figure était noble, douce et triste...

Ses sourcils, unis entre eux, s'étendaient d'une tempe à l'autre, et semblaient rayer son front d'une marque sinistre...

Cet homme ne semblait pas entendre les tintements lointains de tant de cloches funèbres... et pourtant, deux jours auparavant, le calme, le bonheur, la santé, la joie, régnaient dans ces villages, qu'il avait lentement traversés, et qu'il laissait alors derrière lui mornes et désolés.

Mais ce voyageur continuait sa route dans ses pensées.

« — Le 13 février approche, — pensait-il, — ils » approchent... ces jours, où les descendants de ma » sœur bien-aimée, ces derniers rejetons de notre » race doivent être réunis à Paris...

» Hélas! pour la troisième fois, il y a cent cin» quante ans, la persécution l'a disséminée par » toute la terre, cette famille qu'avec tendresse j'ai » suivie, d'âge en âge, pendant dix-huit siècles... » au milieu de ses migrations, de ses exils, de ses » changements de religion, de fortune et de nom !

» Oh! pour cette famille, issue de ma sœur, à » moi, pauvre artisan [1], que de grandeurs, que d'a» baissements, que d'obscurité, que d'éclat, que de » misères, que de gloire!

[1] On sait que, selon la Légende, le Juif errant était un pauvre cordonnier de Jérusalem. Le Christ, portant sa croix, passa devant la maison de l'artisan, et lui demanda de se reposer un instant sur un banc de pierre situé près de la porte. — *Marche!... marche!...* — lui dit

» De combien de crimes elle s'est souillée... de » combien de vertus elle s'est honorée!

» L'histoire de cette seule famille... c'est l'histoire » de l'humanité tout entière!

» Passant à travers tant de générations, par les » veines du pauvre et du riche, du souverain et du » bandit, du sage et du fou, du lâche et du brave, » du saint et de l'athée, le sang de ma sœur s'est » perpétué jusqu'à cette heure.

» De cette famille... que reste-t-il aujourd'hui?

» Sept rejetons :

» Deux orphelines, filles d'une mère proscrite et » d'un père proscrit ;

» Un prince détrôné ;

» Un pauvre prêtre-missionnaire ;

» Un homme de condition moyenne ;

» Une jeune fille de grand nom et de grande fortune ;

» Ensuite un artisan.

» A eux tous ils résument les vertus, le courage, » les dégradations, les splendeurs, les misères de » notre race!...

» La Sibérie... l'Inde... l'Amérique... la France... » voilà où le sort les a jetés!

» L'instinct m'avertit lorsqu'un des miens est en

durement le juif en le repoussant. — *C'est toi qui marcheras jusqu'à la fin des siècles!* — lui répondit le Christ d'un ton sévère et triste. — Voir, pour plus de détails, l'éloquente et savante notice de M. Charles Magnin, placée en tête de la magnifique épopée d'*Ahasverus*, par M. Ed. Quinet.

» péril... Alors, du nord au midi... de l'orient à
» l'occident, je vais à eux... je vais à eux; hier,
» sous les glaces du pôle, aujourd'hui sous une zone
» tempérée... demain sous le feu des tropiques;
» mais souvent, hélas! au moment où ma présence
» pourrait les sauver, la main invisible me pousse,
» le tourbillon m'emporte, et...

» — MARCHE !... MARCHE !...

» — Qu'au moins je finisse ma tâche!

» — MARCHE !...

» — Une heure seulement!.. une heure de repos!..

» — MARCHE !...

» — Hélas ! je laisse ceux que j'aime au bord de l'abîme!...

» — MARCHE !... MARCHE !!

» Tel est mon châtiment... S'il est grand... mon
» crime a été plus grand encore !...

» Artisan voué aux privations, à la misère... le
» malheur m'avait rendu méchant...

» Oh! maudit... maudit soit le jour où, pendant
» que je travaillais, sombre, haineux, désespéré,
» parce que, malgré mon labeur acharné, les miens
» manquaient de tout... le Christ a passé devant ma
» porte!

» Poursuivi d'injures, accablé de coups, portant à
» grand'peine sa lourde croix, il m'a demandé de se
» reposer, un moment, sur mon banc de pierre...
» Son front ruisselait, ses pieds saignaient, la fatigue
» le brisait... et avec une douceur navrante il me di-
» sait : — Je souffre!...

» — Et moi aussi, je souffre... — lui ai-je ré-
» pondu en le repoussant avec colère, avec dureté ;
» — je souffre, mais personne ne me vient en aide...
» Les impitoyables font les impitoyables!... Mar-
» che!... marche!

» Alors, lui, poussant un soupir douloureux, m'a
» dit :

» — *Et toi, tu marcheras sans cesse jusqu'à ta*
» *rédemption; ainsi le veut le Seigneur qui est aux*
» *cieux.*

» Et mon châtiment a commencé...

» Trop tard j'ai ouvert les yeux à la lumière...
» trop tard j'ai connu le repentir, trop tard j'ai connu
» la charité, trop tard enfin j'ai compris ces paroles
» divines de celui que j'ai outragé, ces paroles qui
» devraient être la loi de l'humanité tout entière :

» AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES.

» En vain, depuis des siècles, pour mériter mon
» pardon, puisant ma force et mon éloquence dans
» ces mots célestes, j'ai rempli de commisération et
» d'amour bien des cœurs remplis de courroux et
» d'envie ; en vain j'ai enflammé bien des âmes de la
» sainte horreur de l'oppression et de l'injustice.

» Le jour de la clémence n'est pas encore venu !...

» Et, ainsi que le premier homme a par sa chute
» voué sa postérité au malheur, on dirait que moi,
» artisan, j'ai voué les artisans à d'éternelles dou-
» leurs, et qu'ils expient mon crime : car eux seuls,

» depuis dix-huit siècles, n'ont pas encore été af-
» franchis.

» Depuis dix-huit siècles, les puissants et les heu-
» reux disent à ce peuple de travailleurs... ce que
» j'ai dit au Christ implorant et souffrant : *Marche...*
» *marche...*

» Et ce peuple, comme lui brisé de fatigue, comme
» lui portant une lourde croix... dit comme lui avec
» une tristesse amère :

» — Oh ! par pitié... quelques instants de trêve...
» nous sommes épuisés...

» — *Marche !!*

» — Mais si nous mourons à la peine, que de-
» viendront et nos petits enfants et nos vieilles mères?

» — *Marche... marche...*

» Et depuis des siècles, eux et moi nous marchons
» et nous souffrons, sans qu'une voix charitable nous
» ait dit *assez !!!*

» Hélas... tel est mon châtiment, il est immense...
» il est double...

» Je souffre au nom de l'humanité en voyant des
» populations misérables, vouées sans relâche à d'in-
» grats et rudes travaux.

» Je souffre au nom de la famille, en ne pouvant,
» moi, pauvre et errant, venir toujours en aide aux
» miens, à ces descendants d'une sœur chérie.

» Mais quand la douleur est au-dessus de mes for-
» ces... quand je pressens pour les miens un danger
» dont je ne peux les sauver, alors, traversant les
» mondes, ma pensée va trouver cette femme, comme

» moi maudite... cette fille de reine[1] qui, comme
» moi fils d'artisan, marche... marche, et marchera
» jusqu'au jour de sa rédemption...

» Une seule fois par siècle, ainsi que deux pla-
» nètes se rapprochent dans leur évolution sécu-
» laire... je puis rencontrer cette femme... pendant
» la fatale semaine de la Passion.

» Et après cette entrevue remplie de souvenirs ter-
» ribles et de douleurs immenses, astres errants de
» l'éternité, nous poursuivons notre course infinie.

» Et cette femme, la seule qui, comme moi, sur
» la terre assiste à la fin de chaque siècle en disant :
» Encore!! cette femme, d'un bout du monde à l'au-
» tre, répond à ma pensée...

» Elle, qui seule au monde partage mon terrible
» sort, a voulu partager l'unique intérêt qui m'ait
» consolé à travers les siècles... Ces descendants de
» ma sœur chérie, elle les aime aussi... elle les pro-
» tége aussi. Pour eux aussi, de l'orient à l'occident,
» du nord au midi... elle va... elle arrive.

» Mais, hélas! la main invisible la pousse aussi...
le tourbillon l'emporte aussi. Et :

» — Marche!...

» — Qu'au moins je finisse ma tâche, dit-elle
aussi.

[1] Selon une légende très-peu connue, que nous devons à la pré-
cieuse bienveillance de M. Maury, le savant sous-bibliothécaire de
l'Institut, Hérodiade fut condamnée à errer jusqu'au jugement dernier,
pour avoir demandé la mort de saint Jean-Baptiste.

» — Marche!...

» — Une heure... rien qu'une heure de repos!

» — Marche!...

» — Je laisse ceux que j'aime au fond de l'abîme.

» — Marche!... Marche!! »

. . . .

Pendant que cet homme allait ainsi sur la montagne absorbé dans ses pensées, la brise du soir, jusqu'alors légère, avait augmenté, le vent devenait de plus en plus violent, déjà l'éclair sillonnait la nue... déjà de sourds et longs sifflements annonçaient l'approche d'un orage.

Tout à coup, cet homme maudit, qui ne peut plus ni pleurer ni sourire... tressaillit.

Aucune douleur physique ne pouvait l'atteindre... et pourtant il porta vivement la main à son cœur comme s'il eût éprouvé un contre-coup cruel...

« Oh! — s'écria-t-il, — je le sens... à cette heure... plusieurs des miens... les descendants de ma sœur bien-aimée souffrent et courent de grands périls... les uns au fond de l'Inde... d'autres en Amérique... d'autres ici en Allemagne. La lutte recommence, de détestables passions se sont ranimées... — O toi qui m'entends, toi comme moi errante et maudite, Hérodiade, aide-moi à les protéger... Que ma prière t'arrive au milieu des solitudes de l'Amérique où tu es à cette heure... Puissions-nous arriver à temps! »

Alors il se passa une chose extraordinaire.

La nuit était venue.

Cet homme fit un mouvement pour retourner pré-

cipitamment sur ses pas... mais une force invisible l'en empêcha et le poussa en sens contraire...

A ce moment la tempête éclata dans toute sa sombre majesté.

Un de ces tourbillons qui déracinent les arbres... qui ébranlent les rochers, passa sur la montagne, rapide et tonnant comme la foudre.

Au milieu des mugissements de l'ouragan, à la lueur des éclairs, on vit alors, sur les flancs de la montagne, l'homme au front marqué de noir descendre à grands pas à travers les rochers et les arbres courbés sous les efforts de la tempête.

La marche de cet homme n'était plus lente, ferme et calme... mais péniblement saccadée, comme celle d'un être qu'une puissance irrésistible entraînerait malgré lui... ou qu'un effrayant ouragan emporterait dans son tourbillon.

En vain cet homme étendait vers le ciel des mains suppliantes. Il disparut bientôt au milieu des ombres de la nuit et du fracas de la tempête.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

LES ÉTRANGLEURS.

CHAPITRE PREMIER.

L'AJOUPA.

Pendant que M. Rodin expédiait sa correspondance cosmopolite... du fond de la rue du Milieu des Ursins, à Paris ; pendant que les filles du général Simon, après avoir quitté en fugitives l'auberge du Faucon-Blanc, étaient retenues prisonnières à Leipsick avec Dagobert, d'autres scènes intéressant vivement ces différents personnages se passaient pour ainsi dire parallèlement et à la même époque... à l'extrémité du monde, au fond de l'Asie, à l'île de Java, non loin de la ville de Batavia, résidence de M. Josué Van Daël, l'un des correspondants de M. Rodin.

Java ! ! contrée magnifique et sinistre, où les plus admirables fleurs cachent de hideux reptiles, où les fruits les plus éclatants renferment des poisons subtils, où croissent des arbres splendides dont l'ombrage tue ; où le vampire, chauve-souris gigantesque, pompe le sang des victimes dont elle prolonge le

sommeil, en les entourant d'un air frais et parfumé; car l'éventail le plus agile n'est pas plus rapide que le battement des grandes ailes musquées de ce monstre.

Le mois d'octobre 1851 touche à sa fin.

Il est midi, heure presque mortelle pour qui affronte ce soleil torréfiant, qui répand sur le ciel d'un bleu d'émail foncé des nappes de lumière ardente.

Un *ajoupa*, sorte de pavillon de repos, fait de nattes de jonc étendues sur de gros bambous profondément enfoncés dans le sol, s'élève au milieu de l'ombre bleuâtre projetée par un massif d'arbres d'une verdure aussi étincelante que de la porcelaine verte; ces arbres, de formes bizarres, sont ici arrondis en arcades, là élancés en flèches, plus loin ombellés en parasols, mais si feuillus, si épais, si enchevêtrés les uns dans les autres, que leur dôme est impénétrable à la pluie.

Le sol, toujours marécageux, malgré cette chaleur infernale, disparaît sous un inextricable amas de lianes, de fougères, de joncs touffus, d'une fraîcheur, d'une vigueur de végétation incroyables, et qui atteignent presque au toit de l'ajoupa, caché là ainsi qu'un nid dans l'herbe.

Rien de plus suffocant que cette atmosphère pesamment chargée d'exhalaisons humides comme la vapeur de l'eau chaude, et imprégnée des parfums les plus violents, les plus âcres; car le cannellier, le gingembre, le stéphanotis, le gardénia, mêlés à ces

arbres et à ces lianes, répandent par bouffées leur arome pénétrant.

Un toit de larges feuilles de bananier recouvre cette cabane : à l'une des extrémités est une ouverture carrée servant de fenêtre et grillagée très-finement avec des fibres végétales, afin d'empêcher les reptiles et les insectes venimeux de se glisser dans l'ajoupa.

Un énorme tronc d'arbre mort, encore debout mais très-incliné, et dont le faîte touche le toit de l'ajoupa, sort du milieu du taillis; de chaque gerçure de son écorce, noire, rugueuse, moussue, jaillit une fleur étrange, presque fantastique; l'aile d'un papillon n'est pas d'un tissu plus léger, d'un pourpre plus éclatant, d'un noir plus velouté : ces oiseaux inconnus que l'on voit en rêve n'ont pas de formes aussi bizarres que ces orchis, fleurs ailées qui semblent toujours prêtes à s'envoler de leurs tiges frêles et sans feuilles; de longs cactus flexibles et arrondis, que l'on prendrait pour des reptiles, enroulent aussi ce tronc d'arbre, et y suspendent leurs sarments verts chargés de larges corymbes d'un blanc d'argent nuancé à l'intérieur d'un vif orange : ces fleurs répandent une violente odeur de vanille.

Un petit serpent d'un rouge brique, gros comme une forte plume et long de cinq à six pouces, sort à demi sa tête plate de l'un de ces énormes calices parfumés, où il est blotti et lové...

Au fond de l'ajoupa, un jeune homme, étendu sur une natte, est profondément endormi. A voir son

teint d'un jaune diaphane et doré, on dirait une statue de cuivre pâle sur laquelle se joue un rayon de soleil; sa pose est simple et gracieuse; son bras droit, replié, soutient sa tête, un peu élevée et tournée de profil; sa large robe de mousseline blanche, à manches flottantes, laisse voir sa poitrine et ses bras, dignes d'Antinoüs; le marbre n'est ni plus ferme ni plus poli que sa peau, dont la nuance dorée contraste vivement avec la blancheur de ses vêtements. Sur sa poitrine large et saillante, on voit une profonde cicatrice... Il a reçu ce coup de feu en défendant la vie du général Simon, du père de Rose et de Blanche. Il porte au cou une petite médaille, pareille à celle que portent les deux sœurs. Cet Indien est Djalma.

Ses traits sont à la fois d'une grande noblesse et d'une beauté charmante; ses cheveux d'un noir bleu, séparés sur son front, tombent souples, mais non bouclés, sur ses épaules; ses sourcils, hardiment et finement dessinés, sont d'un noir aussi foncé que ses longs cils, dont l'ombre se projette sur ses joues imberbes; ses lèvres d'un rouge vif, légèrement entr'ouvertes, exhalent un souffle oppressé; son sommeil est lourd, pénible, car la chaleur devient de plus en plus suffocante.

Au dehors, le silence est profond. Il n'y a pas le plus léger souffle de brise.

Cependant, au bout de quelques minutes, les fougères énormes qui couvrent le sol commencent à s'agiter, presque imperceptiblement, comme si un corps

rampant avec lenteur ébranlait la base de leurs tiges.

De temps à autre, cette faible oscillation cessait brusquement ; tout redevenait immobile.

Après plusieurs de ces alternatives de bruissement et de profond silence, une tête humaine apparut au milieu des joncs, à peu de distance du tronc de l'arbre mort.

Cet homme, d'une figure sinistre, avait le teint couleur de bronze-verdâtre, de longs cheveux noirs tressés autour de sa tête, des yeux brillants d'un éclat sauvage, et une physionomie remarquablement intelligente et féroce. Suspendant son souffle, il demeura un moment immobile ; puis, s'avançant sur les mains et sur les genoux, en écartant si doucement les feuilles, qu'on n'entendait pas le plus petit bruit, il atteignit aussi avec prudence et lenteur le tronc incliné de l'arbre mort, dont le faîte touchait presque au toit de l'ajoupa.

Cet homme, Malais d'origine et appartenant à la secte des Étrangleurs, après avoir écouté de nouveau, sortit presque entièrement des broussailles ; sauf une espèce de caleçon blanc serré à sa taille par une ceinture bariolée de couleurs tranchantes, il était entièrement nu ; une épaisse couche d'huile enduisait ses membres bronzés, souples et nerveux.

S'allongeant sur l'énorme tronc du côté opposé à la cabane, et ainsi masqué par le volume de cet arbre entouré de lianes, il commença d'y grimper, d'y ramper silencieusement, avec autant de patience que de précaution. Dans l'ondulation de son échine, dans

la flexibilité de ses mouvements, dans sa vigueur contenue, dont la détente devait être terrible, il y avait quelque chose de la sourde et perfide allure du tigre guettant sa proie.

Atteignant ainsi, complétement inaperçu, la partie déclive de l'arbre, qui touchait presque au toit de la cabane, il ne fut plus séparé que par une distance d'un pied environ de la petite fenêtre. Alors il avança prudemment la tête, et plongea son regard dans l'intérieur de la cabane, afin de trouver le moyen de s'y introduire.

A la vue de Djalma profondément endormi, les yeux brillants de l'étrangleur redoublèrent d'éclat; une contraction nerveuse ou plutôt de rire muet et farouche, bridant les deux coins de sa bouche, les attira vers les pommettes et découvrit deux rangées de dents limées triangulairement comme une lame de scie, et teintes d'un noir luisant.

Djalma était couché de telle sorte, et si près de la porte de l'ajoupa (elle s'ouvrait de dehors en dedans), que si l'on eût tenté de l'entre-bâiller, il aurait été réveillé à l'instant même.

L'étrangleur, le corps toujours caché par l'arbre, voulant examiner plus attentivement l'intérieur de la cabane, se pencha davantage, et pour se donner un point d'appui, posa légèrement sa main sur le rebord de l'ouverture qui servait de fenêtre; ce mouvement ébranla la grande fleur du cactus, au fond de laquelle était lové le petit serpent; il s'élança et s'enroula rapidement autour du poignet de l'Étrangleur.

Soit douleur, soit surprise, celui-ci jeta un léger cri... mais en se retirant brusquement en arrière, toujours cramponné au tronc d'arbre, il s'aperçut que Djalma avait fait un mouvement...

En effet, le jeune Indien, conservant sa pose nonchalante, ouvrit à demi les yeux, tourna la tête du côté de la petite fenêtre, et une aspiration profonde souleva sa poitrine, car la chaleur concentrée sous cette épaisse voûte de verdure humide était intolérable.

A peine Djalma eut-il remué, qu'à l'instant retentit derrière l'arbre ce glapissement bref, sonore, aigu, que jette l'oiseau du paradis lorsqu'il prend son vol, cri à peu près semblable à celui du faisan...

Ce cri se répéta bientôt, mais en s'affaiblissant, comme si le brillant oiseau se fût éloigné. Djalma, croyant savoir la cause du bruit qui l'avait un instant éveillé, étendit légèrement le bras sur lequel reposait sa tête, et se rendormit sans presque changer de position.

Pendant quelques minutes, le plus profond silence régna de nouveau dans cette solitude; tout resta immobile.

L'Étrangleur, par son habile imitation du cri d'un oiseau, venait de réparer l'imprudente exclamation de surprise et de douleur que lui avait arrachée la piqûre du reptile. Lorsqu'il supposa Djalma rendormi, il avança la tête, et vit en effet le jeune Indien replongé dans le sommeil. Descendant alors de l'arbre avec les mêmes précautions, quoique sa main

gauche fût assez gonflée par la morsure du serpent, il disparut dans les joncs.

A ce moment, un chant lointain, d'une cadence monotone et mélancolique, se fit entendre.

L'Étrangleur se redressa, écouta attentivement, et sa figure prit une expression de surprise et de courroux sinistre.

Le chant se rapprocha de plus en plus de la cabane.

Au bout de quelques secondes, un Indien, traversant une clairière, se dirigea vers l'endroit où se tenait caché l'Étrangleur.

Celui-ci prit alors une corde longue et mince qui ceignait ses reins ; l'une de ses extrémités était armée d'une balle de plomb, de la forme et du volume d'un œuf; après avoir attaché l'autre bout de ce lacet à son poignet droit, l'Étrangleur prêta de nouveau l'oreille et disparut en rampant au milieu des grandes herbes dans la direction de l'Indien, qui s'avançait lentement sans interrompre son chant plaintif et doux.

C'était un jeune garçon de vingt ans à peine, esclave de Djalma; il avait le teint bronzé; une ceinture bariolée serrait sa robe de coton bleu; il portait un petit turban rouge et des anneaux d'argent aux oreilles et aux poignets...

Il apportait un message à son maître, qui, durant la grande chaleur du jour, se reposait dans cet ajoupa, situé à une assez grande distance de la maison qu'il habitait.

Arrivant à un endroit où l'allée se bifurquait, l'es-

clave prit sans hésiter le sentier qui conduisait à la cabane... dont il se trouvait alors à peine éloigné de quarante pas...

Un de ces énormes papillons de Java, dont les ailes étendues ont six à huit pouces de long et offrent deux raies d'or verticales sur un fond d'outremer, voltigea de feuille en feuille et vint s'abattre et se fixer sur un buisson de gardénias odorants à portée du jeune Indien.

Celui-ci suspendit son chant, s'arrêta, avança prudemment le pied, puis la main... et saisit le papillon.

Tout à coup l'esclave voit la sinistre figure de l'Étrangleur se dresser devant lui... il entend un sifflement pareil à celui d'une fronde, il sent une corde lancée avec autant de rapidité que de force entourer son cou d'un triple nœud, et presque aussitôt le plomb dont elle est armée le frappe violemment derrière le crâne.

Cette attaque fut si brusque, si imprévue, que le serviteur de Djalma ne put pousser un seul cri, un seul gémissement. Il chancela... l'Étrangleur donna une vigoureuse secousse au lacet... la figure bronzée de l'esclave devint d'un noir pourpré, et il tomba sur ses genoux en agitant les bras... L'Étrangleur le renversa tout à fait... serra si violemment la corde, que le sang jaillit de la peau... La victime fit quelques derniers mouvements convulsifs, et puis ce fut tout...

Pendant cette rapide mais terrible agonie, le

meurtrier, agenouillé devant sa victime, épiant ses moindres convulsions, attachant sur elle des yeux fixes, ardents, semblait plongé dans l'extase d'une jouissance féroce... ses narines se dilataient, les veines de ses tempes, de son cou se gonflaient, et ce même rictus sinistre, qui avait retroussé ses lèvres à l'aspect de Djalma endormi, montrait ses dents noires et aiguës, qu'un tremblement nerveux des mâchoires heurtait l'une contre l'autre.

Mais bientôt il croisa ses bras sur sa poitrine haletante, courba le front, en murmurant des paroles mystérieuses, ressemblant à une invocation ou à une prière... Et il retomba dans la contemplation farouche que lui inspirait l'aspect du cadavre...

La hyène et le chat-tigre, qui, avant de la dévorer, s'accroupissent auprès de la proie qu'ils ont surprise ou chassée, n'ont pas un regard plus fauve, plus sanglant que ne l'était celui de cet homme...

Mais se souvenant que sa tâche n'était pas accomplie, s'arrachant à regret de ce funèbre spectacle, il détacha son lacet du cou de la victime, enroula cette corde autour de lui, traîna le cadavre hors du sentier, et, sans chercher à le dépouiller de ses anneaux d'argent, cacha le corps sous une épaisse touffe de joncs.

Puis l'Étrangleur, se remettant à ramper sur le ventre et sur les genoux, arriva jusqu'à la cabane de Djalma, cabane construite en nattes attachées sur des bambous.

Après avoir attentivement prêté l'oreille, il tira de

sa ceinture un couteau dont la lame, tranchante et aiguë, était enveloppée d'une feuille de bananier, et pratiqua dans la natte une incision de trois pieds de longueur ; ceci fut fait avec tant de prestesse et avec une lame si parfaitement affilée, que le léger grincement du diamant sur la vitre eût été plus bruyant...

Voyant par cette ouverture, qui devait lui servir de passage, Djalma toujours profondément endormi, l'Étrangleur se glissa dans la cabane avec une incroyable témérité.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

PROLOGUE. — Les deux mondes. 1

PREMIÈRE PARTIE.

L'AUBERGE DU FAUCON-BLANC.

CHAPITRE I. Morok. 7
II. Les voyageurs. 19
III. L'arrivée. 35
IV. Morok et Dagobert. 45
V. Rose et Blanche. 64
VI. Les confidences. 77
VII. Le voyageur. 89
VIII. Fragments du journal du général Simon. 106
IX. Les cages. 122
X. La surprise. 135
XI. Jovial et la Mort. 142
XII. Le bourgmestre 153
XIII. Le jugement. 164
XIV. La décision. 177

DEUXIÈME PARTIE.

LA RUE DU MILIEU DES URSINS.

CHAPITRE I. Les messages. 192
II. Les ordres. 207
III. Épilogue. 228

TROISIÈME PARTIE.

LES ÉTRANGLEURS.

CHAPITRE I. L'ajoupa. 240

FIN DE LA TABLE.

